This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

DT646
W37
1887

Stanford University Memorial Fund

In tribute to

J. Max Moore

from a gift by

Christopher R. Redlich

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LILLE

TROIS ANS AU CONGO

SÉJOUR CHEZ LES BANGALLAS

Cannibales du Haut-Fleuve.

Conférence faite le 11 Novembre 1886

PAR

M. TH. WESTMARK

LILLE,
IMPRIMERIE L. DANEL.

1887.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LILLE

TROIS ANS AU CONGO

SUIVIE CHEZ LES BANGALAS

Cannibales du Haut-Fleuve.

Conférence faite le 11 Novembre 1886

PAR

M. TH. WESTMARK

LILLE

IMPRIMERIE L. DANEL

1887

TROIS ANS AU CONGO

SÉJOUR CHEZ LES BANGALLAS

Cannibales du Haut-Fleuve.

Conférence faite le 11 Novembre 1886

PAR

M. TH. WESTMARK

LILLE,
IMPRIMERIE L. DANEL.

1887

Reproduction interdite sans l'autorisation de l'auteur.

1re PARTIE.

LE BAS-CONGO. — STANLEY-POOL

CHAPITRE I.

Le Voyage.

Le dimanche 1er Avril 1883, vers quatre heures de l'après-midi, nous quittions Bruxelles pour nous embarquer à Liverpool, sur le Bonny qui devait appareiller le 4.

Pour l'expédition que j'entreprenais j'avais trois compagnons de voyage, deux suédois : M. Sundvallson, lieutenant dans l'armée et le capitaine Levin, de la marine marchande ; plus un sous-officier de l'armée belge, M. Waterinkx.

Le 4, à trois heures de l'après-midi, le Bonny prenait la mer, ayant à bord, outre les membres de notre mission, une vingtaine de passagers, commerçants anglais de la côte occidentale d'Afrique, à destination de Bonny, Old-Calabar, et Gaboon.

Après une première escale de quelques heures à Madère, nous filions directement sur Sierra-Leone, où nous devions prendre à bord des indigènes du port, recrues dont on ne peut absolument pas se dispenser pour la manœuvre des steamers, et le service des établissements européens dans les territoires équatoriaux.

Nous perdions trois grands jours à Lagos à attendre M. Svinburn et ses soldats Housas, 86 hommes engagés à raison d'un shilling par jour (un franc 25 centimes), pour le service au Congo, lesquels allaient être placés sous les ordres de M. Saulez, de l'armée anglaise.

Nouvelle escale à Bonny, à Old-Calabar, — point très important pour le commerce libre, à Cameroon, et enfin à Gaboon où venait d'arriver M. de Brazza.

Pittoresque au possible, la colonie française de Gabon justifie, par son emplacement admirablement choisi, les travaux considérables qu'on y a exécutés dans le but — non dissimulé par le gouvernement français — de faire de ce port le centre de l'administration des établissements de la côte Occidentale d'Afrique.

Libreville, — capitale de cette jeune et belle colonie, — s'élève sur le point le plus pittoresque, le mieux situé, de tout le pays compris entre la côte d'or et St-Paul de Loanda.

La ville possède plusieurs monuments, quelques-uns sont remarquables, tels que l'hôtel des Postes, la Douane, l'Hôpital et l'Arsenal.

Les maisons de commerce y sont en grand nombre.

Je dois une mention spéciale à l'établissement de la mission catholique, où des milliers de jeunes indigènes bénéficient de l'instruction gratuite tout en apprenant un métier ; où les nègres malades reçoivent, gratuitement, tous les soins nécessaires, et sont l'objet de la plus exemplaire sollicitude.

Le Bonny continuait sa marche, et nous visitions successivement Settekama, Magumba, Loango, Landana, points dont l'importance commerciale augmente chaque année, et où il se fait de très grosses affaires sur les huiles de palme, l'ivoire et le caoutchouc.

Enfin, le 16 mai, après 42 jours de traversée, nous arrivions à Banana, où le steamer « le Héron » nous attendait pour nous conduire à Vivi. Banana, qui domine aujourd'hui l'embouchure du Congo, est un endroit marécageux et ensablé, condamné à disparaître fatalement dans les flots de plus en plus envahissants.

Des vieux résidants de l'endroit m'ont affirmé que, depuis 15 ans, cette pointe de sable sur laquelle s'élèvent actuellement un grand nombre d'établissements, avait déjà considérablement diminué d'étendue. Il semble qu'elle fonde rapidement au contact permanent et insinuant de la mer, qui engloutira définitivement, un jour cette station.

On s'y attend ; déjà, pendant la durée du flux, la plupart des maisons subissent l'inondation. Et toujours en se retirant comme à regrets, la mer conserve la possession d'une notable partie du sol qu'elle a envahi.

Un mauvais plaisant, — il y en a jusqu'à Banana, — proposait, dans un jour de gaîté comique, d'établir des voiles sur la toiture des mai-

sons, pour le cas où, un beau matin, celles-ci flotteraient au gré des vagues.

La vérité est que le danger est imminent, et qu'on ne saurait se préoccuper trop tôt de chercher un autre point, moins menacé, pour y transporter les installations de Banana.

Embarqués sur « le Héron », nous arrivâmes le 17 à Boma, après un voyage des plus désagréables pendant lequel nous avions eu à subir une chaleur étouffante.

Lorsqu'on a quitté Banana pour s'engager dans le Congo, le pays devient de plus en plus montagneux. A Boma, qui est actuellement le point le plus important du fleuve, on rencontre déjà des monts d'une certaine altitude, et la chaîne de collines s'étend ainsi jusqu'à Vivi, à peine interrompue par quelques plateaux d'un sable rouge, argileux.

La végétation y est d'une pauvreté désolante : quelques arbres de ci de là et une verdure anémique qui disparaît complètement dans la saison des sécheresses prolongées.

De loin en loin, un palmier solitaire montre son parasol de feuillage, mais c'est l'exception ici, alors que ces arbres se rencontrent en grand nombre dans les factoreries et les villages qui bordent les deux rives.

Par contre, sur tous les points arrosés par des ruisseaux, la végétation atteint à une puissance extrême, ajoutant ainsi au pittoresque de ces coins, absolument privilégiés.

Les ananas y foisonnent, ainsi que les palmiers élaïs ou à éventails, les acajous et baobabs.

La fertilité de ces endroits indiquait naturellement aux indigènes les emplacements de leurs villages ; de là ces magnifiques cultures de maïs, de manioc, d'arachides, et les nombreuses plantations de palmiers, que nous avons admirées.

La terre, uniformément noirâtre de ton, semble avoir acquis de nouvelles qualités, depuis l'établissement des indigènes.

De toute cette superbe végétation, c'est du bananier que les habitants du pays tirent, en grande partie, leur alimentation : au dire des arabes, deux bananes suffisent pour nourrir un homme toute une journée. Aussi se contentent-ils,— plus encore par mesure d'excessive économie, que par philanthropie réelle, — de ce menu à donner à leurs esclaves,

Quoiqu'il en soit, le bananier est incontestablement une ressource inappréciable. Les fruits qu'il produit sont groupés au nombre de vingt autour d'une tige ; cela s'appelle un régime.

On ne doit pas, paraît-il, laisser mûrir la banane, sur l'arbre. L'indigène sait que lorsque ce fruit arrive à maturité, l'interieur en devient dur, et se refuse à la cuisson, à ce moment l'écorce est d'une teinte jaune.

Donc, cinq ou six jours avant la maturité complète, on abat impitoyablement l'arbre pour s'emparer des régimes qui sont mis en réserve, pour les besoins de chaque jour. Au surplus, il serait superflu de s'apitoyer sur le sort du bananier qui ne produit de fruits qu'une fois. En même temps que le régime, se forment au pied de l'arbre de 8 à 15 rejetons, qui, replantés, poussent sans culture. Et, suivant la qualité du sol, le jeune bananier peut produire 10 à 20 mois après qu'on l'a planté.

Dans tous les villages, autant sur le côté que dans l'intérieur du pays, les habitants ont beaucoup à souffrir d'un petit insecte parasite désagréable, et quelquefois dangereux, la Gigg, qui s'introduit sans qu'on s'en aperçoive, dans les parties dures du pied, et de préférence sous l'ongle.

Après avoir perforé les chairs, cet animalcule d'importation américaine, dit-on, et qui n'est pas plus gros qn'une puce, s'installe, pond et s'entoure de ses œufs, de façon à former le point central d'une boule blanche de la grosseur d'un petit pois.

Pour se débarrasser de cet affreux petit personnage, il faut opérer les chairs envahies au moyen de la pointe d'une épingle, et bien fouiller jusqu'à expulsion complète, puis cautériser les parties, ainsi mises à vif, soit avec du laudanum, soit avec de l'alcool. La précaution est indispensable. On s'exposerait sans cette cautérisation, à la formation rapide, aux pieds, voire même aux jambes, de plaies purulentes, dont on ne vient à bout que très lentement.

Il est à supposer que pour le plus grand nombre, les estropiés et les podagres que l'on rencontre à chaque pas, dans tout ce pays, sont des victimes mal soignées de l'animalcule pénétrant.

Parmi nos compagnons de voyage, M. Nicholls, matelot anglais, fut le premier européen de notre expédition piqué par la Gigg. Le malheureux souffrait atrocement et fut opéré, (c'est le mot exact), par un jeune mousse de l'équipage, lequel savait, par expérience, comment on pouvait se débarrasser de cet hôte incommode.

La Gigg n'est pas le seul insecte qn'on ait à redouter dans ce voyage; ainsi que nous ne tardâmes pas à nous en apercevoir. Des nuées de

moustiques ayant pris à tâche de nous faire passer la nuit blanche y réussirent complètement.

Impossible de fermer l'œil un seul instant, assaillis, que nous fûmes par ces hordes bourdonnantes, qui nous couvraient le corps de mille piqûres cuisantes, supplice horrible qui ne prit fin qu'à 6 heures du matin, au moment de notre départ de Boma.

Ici, les rives du fleuve sont couvertes de prairies fertiles, où l'hippopotame aime à prendre ses ébats après s'être prélassé dans l'eau. Mais l'intérieur du pays, très accidenté d'ailleurs, n'offre plus qu'un paysage sans végétation.

Il est à noter que dans ces parages, la navigation n'est pas sans offrir des dangers réels, à cause des nombreux tourbillons que l'on rencontre dans le parcours du fleuve.

Le capitaine du Héron n'ayant pas voulu se départir de la plus excessive prudence, pour une traversée aussi périlleuse, nous ne débarquions qu'à 11 heures à Koungoulou, en face de Noki, le steamer ne pouvant remonter plus haut le fleuve.

Toutefois la traversée ne devait pas s'accomplir sans accident. Un des noirs attachés au service du bateau, ayant été chargé de tirer le Héron à terre eut la main prise dans la corde dont il se servait, et qui lui amputa plusieurs doigts, après avoir complètement dépouillé de leur peau, les mains du malheureux nègre.

A Koungoulou, nous fîmes la rencontre d'un petit Gascon, digne descendant des légendaires bavards des bords de la Gascogne.

Ce jeune homme s'empara de nous, au point de nous imposer son inépuisable bavardage, et de ne nous plus accorder un instant de répit.

Puis, par une bizarrerie de caractère, notre gascon nous chassa presque d'auprès de lui, après nous avoir infligé tous les boniments imaginables, et cela sous prétexte qu'il ne voulait pas subir la présence des Housas qui nous accompagnaient.

Néanmoins, cet original — c'est le mot poli — voulut bien consentir à nous procurer un guide, en nous donnant l'assurance que nous n'aurions que quelques heures de marche pour atteindre Vivi.

Malheur nous prit d'avoir cru imprudemment, à l'exactitude d'un renseignement de gascon.

Après nous être mis bravement en route pour l'escalade, sous un soleil de plomb, d'une montagne dont nous ne voyions jamais arriver le sommet, force nous fut de faire halte.

M. Waterinkx ne se sentant plus le courage de continuer à pied cette ascension, prit la résolution de retourner chez notre hôte de Koungoulou, où il attendrait l'arrivée du steamer.

Le reste de la troupe ayant persisté à vouloir poursuivre sa route vers Vivi, ne put, malgré une marche de plusieurs heures, voir se réaliser le désir que nous avions d'arriver ce jour là, dans la capitale du Congo.

La nuit nous surprit en pleine forêt. Nous dûmes camper, ayant la terre dure pour matelas, et le firmament immense pour ciel de lit.

Nous étions dans la saison sèche, fort heureusement. Nous n'eûmes donc pas trop à souffrir. Et il nous restait le droit et la consolation, de maudire ce diable de petit gascon, qui nous faisait passer une nuit à la belle étoile.

Dès 5 heures, le lendemain matin, nous nous remettions en route, et nous atteignons enfin, après trois longues heures, cette fameuse capitale du Congo.

Regaillardis, pleins d'entrain, oubliant les fatigues subies, nous faisions à huit heures, notre entrée à Vivi.

Nous y étions reçus de la façon la plus cordiale, par l'intelligent lieutenant Van de Velde et le savant illustre Baron von Dankelmann.

CHAPITRE II.

De Vivi à Manyanga.

La station de Vivi s'élève sur une des nombreuses collines, appartenant à l'une des chaînes de montagnes qui s'étagent sur les deux rives du fleuve, depuis Boma jusqu'aux environs de Bolobo.

Vivi doit d'avoir été choisie pour capitale du Congo, à sa situation, qui la place à la limite de la navigation possible sur le Bas-Congo.

Nous sommes ici, en effet, à une très faible distance des premiers rapides (chutes d'eau), où toute exploration maritime doit forcément cesser, voire même en pirogue indigène (bateau étroit et allongé).

Lorsque j'arrivai à Vivi, le 19 mai 1883, la station ne se composait

encore que d'une grande maison d'habitation, où logeait le chef du district, M. le lieutenant Van de Velde, le chef de la station, M. le baron Dankelmann, et le docteur Allard.

Attenant à cette maison, et comme annexe, s'élevait une construction servant de salle à manger commune, et destinée à offrir un logement aux étrangers de passage.

Ces bâtiments avaient été apportés d'Europe, démontés. Entièrement en bois et fort bien agencés, ils présentaient tout le confortable possible, et répondaient parfaitement aux exigences de température du pays.

Sur un des côtés de la station campait le personnel nègre, recruté soit à Zanzibar, soit à Cabinda, dans des huttes faites de pieux et de paille.

Comme nourriture, nous en étions réduits aux conserves d'Europe, le sol étant à ce point aride qu'on n'avait pu, malgré des essais sans cesse renouvelés, lui faire produire le moindre légume.

Il en est de même, du reste, de tous les environs de Vivi, où la végétation laisse singulièrement à désirer; quelques arbres rabougris et fort clairsemés se montrent seuls.

En revanche, du haut de la colline où s'élève la station, l'œil découvre le plus merveilleux panorama qui se puisse imaginer; des vues dignes du pinceau des paysagistes célèbres.

C'est à Vivi que se forment les caravanes destinées au transport des marchandises, et du matériel dans le Haut-Congo.

C'est l'usage dans le Bas-Congo que lorsqu'un indigène a envie de gagner un peu d'argent, il se mette, tout d'abord, à la recherche d'un certain nombre de camarades animés du même désir que lui.

Ils se présentent alors chez un européen, pour proposer à celui-ci de se mettre à sa disposition pour les transports à effectuer, soit à Léopoldville, soit sur n'importe quel autre point du territoire.

C'est ainsi que se forment les caravanes, — plus ou moins nombreuses, selon les besoins, sous le commandement d'un chef qui prend le titre de Capita.

Chaque homme s'engage à prendre, en outre de ses vivres pour la route, un fardeau de 35 kilog. qu'il porte toujours sur la tête.

C'est dur et modestement payé, car cet indigène ne touche à ce travail de bête de somme, et pour un parcours qui dure environ quatre jours, — soit de Vivi à Issangila, soit de Mayanga à Léopoldville — que la valeur de quatre francs en divers articles européens.

Sans compter que le paiement ne s'effectue jamais qu'après force discussion, lorsque le voyage est accompli, et le fardeau arrive à sa destination.

Il ne faut pas croire qu'il soit facile de former une caravane. A partir du moment où l'indigène est venu vous faire ses offres de service, jusqu'à la minute précise où le *capita* donne le signal du départ, c'est une succession de difficultés provoquées par le mauvais vouloir des hommes qui se sont engagés. Chacun veut s'arroger le droit de régler les choses à sa seule convenance. C'est à qui refusera d'accepter les conditions proposées. Ils s'animent, discutent et finissent inévitablement par se mettre très fort en colère, surtout s'ils s'aperçoivent que l'un d'eux faiblit et manifeste des intentions plus conciliantes. On les voit alors s'empresser de jeter par terre les fardeaux qu'ils avaient déjà placés sur leurs têtes. Puis se retirer en faisant force gestes et vociférant des injures et des menaces. Cependant toute cette violence tombe, la colère s'apaise, et ces furieux de tout à l'heure reviennent à des sentiments infiniment plus modérés. Et alors que vous croyez l'affaire rompue, ces mêmes porteurs finissent par tomber d'accord avec vous sur le prix en discussion. Mais alors commencent entre eux de nouveaux palabres (concialabules) et les mêmes objections sont cent fois remises sur le tapis.

Enfin on tombe d'accord, en apparence, car le chef de ces énergumènes vient déclarer qu'il est prêt à se mettre en route. Encore une illusion ! Au dernier moment, la querelle, un instant épaisée, s'envenime de nouveau, et prend tout à coup des proportions inouïes de violence. On croirait même que tous ces forcenés vont s'entredévorer. C'est maintenant le *capita* qui crée de nouvelles difficultés, en exigeant que chaque porteur lui accorde une partie des étoffes données ou promises comme paiement, et qui doivent leur servir à se procurer, pendant le trajet, les vivres nécessaires.

Cette fois encore, la tempête se calme peu à peu et l'entente finit par se faire, toujours, au profit de celui qui a obtenu le commandement de la caravane. Vous devez être persuadé alors que le service sera bien fait, car, une fois en route, vous pouvez avoir une entière confiance en ces indigènes.

Entre Vivi et Banana les communications étaient assurées au moyen des deux petits stamers « Le Héron et la Belgique ». Toutefois le premier de ces bateaux, ne pouvant se risquer au-delà de Koungoulou, on fut obligé d'opérer le transbordement sur « la Belgique ». Ce

steamer, grâce à son tirant d'eau plus faible, fit le reste du parcours jusqu'à Vivi, où les caravanes se chargèrent des transports, jusqu'à Issangila. A partir d'Issangila, en effet, la navigation redevenait possible, et l'on atteignait alors Manyanga, par eau.

Ayant reçu de M. Stanley l'ordre de me rendre à Léopoldville, je ne m'arrêtai que fort peu de temps à Vivi, que je quittai, le 20 mai 1883, accompagné du lieutenant Sundvallson, de trois matelots anglais, et des nègres composant mon personnel.

Je reçus pour cette expédition, comme matériel, trois tentes et trois lits de camps pour cinq européens; comme provisions, quelques conserves, comprenant, du sucre, du café, un peu de beurre, du thé, des pommes sèches, du sel, du poivre, puis du cognac, une bouteille de vinaigre, et un flacon de sirop de grenadine.

En outre, chacun de nous recevait deux douzaines de mouchoirs, comme monnaie de poche, devant nous faciliter les achats, pendant la route.

C'est à Vivi qu'il m'arriva une petite aventure, que je consigne ici, comme un de ces nombreux incidents de voyage, qui accidentent la vie de l'explorateur.

Les blancs de Vivi n'avaient pas voulu me laisser partir sans m'offrir un punch d'honneur. On but un peu plus qu'il ne convenait, et lorsque j'arrivai à ce fameux coup de l'étrier si en usage en France, j'avoue que, la chaleur aidant, j'avais la tête un peu chancelante. C'est le moment où l'on ne connaît plus d'obstacle, et, malgré les conseils de prudence que me donnait le docteur Allard, je voulus quand même me mettre en route, bien qu'il y eut un inconvénient à le faire immédiatement après le déjeûner, par un soleil des plus ardent.

Mes compagnons blancs, avaient profité de l'heure matinale pour partir en avant, sous prétexte de chasse et les noirs avaient déguerpi sans me prévenir pendant que j'étais à table ; toutefois je n'hésitai pas à partir tout seul, sans guide, et à pied. Ah ! le cognac absorbé faisait un drôle de travail dans ma tête ; comme si le soleil l'eut enflammé subitement. Je perdais peu à peu conscience de mes gestes et de mes paroles au point de crier. « Ma caravane ! Ma caravane ! je veux ma caravane. Je me trouvais presque dans la situation de Richard III s'exclamant après la défaite, un cheval, mon royaume pour un cheval ! » Tout-à-coup je me vis en présence d'un chef auquel je voulus demander quelques renseignements et qui m'emmena dans son village. Mais comment nous entendre. Il ne comprenait pas l'anglais, et moi je

ne parlais pas encore la « Fioto » langue du Bas-Congo. Pour toute ressource nous n'avions qu'une pantomime dans laquelle le chef noir devait remplir le rôle comique.

En effet, croyant à une mauvaise volonté de sa part, je voulus l'effrayer.

Je le couchai en joue, — bien entendu, mon fusil n'était pas chargé, — et j'attendis, comme pour lui donner le temps de me répondre.

Aussitôt un autre nègre qui avait vu mon mouvement, courut à son chef, et le prit à bras le corps pour l'entraîner hors de la portée de mon arme.

Les deux poltrons s'engouffrèrent si précipitamment dans leur case qu'en se bousculant ils tombèrent la tête la première dans des jarres d'huile de palme.

Il me fallut aller les repêcher, et je ne pouvais pas m'empêcher de rire aux éclats à la vue des drôles de grimaces que faisaient ces nègres sous la couche d'huile qui leur couvrait le visage.

Revenus à eux, ils se sauvèrent à l'intérieur de la case en me fermant la porte au nez.

De mon côté j'étais littéralement rompu, et je me laissai tomber sur l'herbe, en dépit du soleil, qui dardait sur ma tête, ses rayons dangereux.

Je me réveillai cependant, tout-à-fait débarrassé de l'influence pernicieuse du cognac, et je me remis en route, au hazard.

Heureusement qu'après mon départ du village où l'on m'avait refusé l'hospitalité, des indigènes avaient couru donner de mes nouvelles à Vivi. On m'envoya des hommes et un hamac, pensant que j'aurais besoin de secours ; effectivement, ce fut porté par quatre vigoureux labindes, que je revins à la station épuisé de fatigue ; ce qui ne m'empêcha pas de me remettre immédiatement en route pour rejoindre la caravane, mais, cette fois avec un guide en plus, et du cognac en moins.

Nous avions l'ordre de laisser les tentes et les lits à Issangila.

Je rejoignis mes compagnons vers minuit, et nous campâmes dans un endroit assez bien choisi, entre Vivi et Issangila, le pays très montagneux, n'est entrecoupé que quelques rares vallées, presque entièrement dépourvues de végétation, et dont le sol aride se refuse même aux cultures indigènes.

J'ai pu toutefois remarquer, en certains endroits, des groupes assez importants de palmiers, principalement aux environs du village de

Salikabanzo, où l'on arrêta le premier jour, et où nous arrivâmes vers une heure de l'après-midi.

Nous fîmes dresser tout aussitôt les tentes, et la faim nous talonnant il nous fallut payer, à raison de trois mouchoirs l'une, des poules qui furent la pièce de résistance de notre repos.

La meilleure façon de voyager en caravane, est de fournir d'un trait l'étape à parcourir. Pour cela, il est infiniment préférable de se mettre en route, à cinq heures du matin, après un léger déjeûner. On s'arrête alors à midi ou une heure de l'après-midi, de manière à pouvoir disposer du reste de la journée, pour les achats à faire. Autrement on éprouverait de grands retards, et de grandes fatigues ; sans compter que le personnel de la caravane n'aurait ni le temps de se reposer, ni la possibilité de battre les environs, à la recherche des provisions fraîches nécessaires à la subsistance des membres de l'expédition.

Nous indiquons à ceux qui auraient l'intention de voyager en caravanes, une bonne précaution à prendre. Pour éviter une perte de temps, il est bon de garder quelques reliefs du repas du soir, pour le déjeuner du matin, car il est indispensable de se garnir légèrement l'estomac, avant de se mettre en route.

Salikabanzo, situé à 6 heures de marche de Vivi, est considéré comme le point le plus important entre cette station et Issangila.

C'est un assez joli village, d'environ cinquante cases, entourées chacune de petits champs de maïs et de manioc. Ces petites huttes, sont fort proprement bâties, et les bananiers, ainsi que les palmiers qui les avoisinent, donnent à ces habitations, un aspect qui n'est pas dépourvu de pittoresque et d'originalité.

Mais ici comme — malheureusement — partout, où l'Européen a passé, et passe souvent, le bétail a presque complètement disparu, acheté et dévoré par les voyageurs. Aussi peut-on difficilement se procurer des vivres dans ces endroits. Et à quels prix !

L'indigène est devenu commerçant, et vend, aujourd'hui, dix fois plus cher sa marchandise, qu'il ne le faisait avant notre arrivée dans le pays.

Au surplus, comme l'on n'a pas cherché à remplacer, par un élevage quelconque, le bétail dévoré depuis longtemps, il est devenu presque impossible de se ravitailler à n'importe quel prix.

Dès notre arrivée à Salikabanzo, le chef s'empressa de nous rendre visite, et nous apporta deux chétives volailles, et un régime de bananes. Naturellement, ce personnage croyait nous faire un très

beau présent. Aussi nous empressâmes-nous, en manière de réciprocité, de lui offrir un certain nombre de mètres d'étoffe.

Nous ne tardâmes pas à voir venir à nous de nombreux féticheurs qui s'étaient tous peint la peau en blanc. Un nègre déguisé en blanc cela avait son côté piquant pour nous. Le soir ces féticheurs se livrèrent à une danse absolument désordonnée, avec force contorsions et gestes extrêmement divertissants, pour des européens nouvellement débarqués dans cet étrange pays.

Avec nos trois lits, il va sans dire que la nuit laissa beaucoup à désirer, au point de vue du confortable en voyage. Pour ma part, je fus obligé de coucher par terre, enroulé comme un serpent dans ma couverture. Mais, la fatigue aidant, je dormis passablement, grâce surtout à ce que les moustiques voulurent bien m'épargner, pour cette nuit là.

Les indigènes et nos cabindas se livrèrent pendant toute la nuit à des danses et à des chants avec accompagnement de tambours, sur lesquels ces endiablés tapaient à tour de bras; au total un vacarme assourdissant, qui durait encore à 5 heures du matin, au moment de nous remettre en route.

J'eus même les plus grandes difficultés à obtenir d'eux, qu'ils voulussent bien m'accompagner. Je dus employer les moyens extrêmes, et ce ne fut qu'à la suite des menaces que je ne leur ménageai pas, qu'ils se décidèrent à me suivre, mais avec une mauvaise volonté on ne peut plus apparente.

Une fois en route, ils prétextaient des maladies, pour s'arrêter, en criant que je finirais bien par les tuer à les faire marcher ainsi.

Notre voyage dut être interrompu, par suite de la maladie d'un de nos compagnons, le matelot anglais W. Murray.

Ce jour là, nous n'atteignîmes que M'Bundy, point sans importance, mais où, pendant la saison des pluies, les crocodiles viennent en grand nombre prendre leurs ébats.

Ces amphibies disparaissent au moment où commence la sécheresse Le marécage de M'Bundy, ainsi que tous ceux que l'on rencontre plus loin sur la route d'Issangila se trouvent alors presque complètement à sec. Le passage de toutes ces petites rivières présente de grandes difficultés et pour l'accomplir, l'européen est obligé de chevaucher à califourchon, sur les épaules d'un nègre.

A peine avions-nous quitté M'Boundy que nous rencontrâmes un grand nombre de femmes se rendant au travail des champs. Quelques-

unes portaient leurs petits enfants sur leur dos attachés avec une liane ; d'autres dans de grands paniers fixés également sur leur dos. Quelques-unes de ces dames noires portaient aussi sur la tête leurs instruments de jardinage assez semblables à des houes, et d'autres enfin une bouteille contenant de l'eau et quelques provisions. Je fus très étonné de voir avec quelle adresse elles marchaient sans qu'aucun de ces objets tombât à terre.

Quant à leur toilette elle était des plus primitive : une pièce d'étoffe de 50 centimètres de large *au plus*, liée avec une corde autour de la taille.

Les femmes nous dépassèrent mais après un quart d'heure nous les revîmes au travail. Mais grand Dieu ! Quelle ne fut pas notre surprise de voir que le petit morceau d'étoffe avait changé de place et se trouvait maintenant au côté opposé !

Autre sujet d'étonnement. Chacune de ces belles négresses armées d'une grande hache, coupait du bois avec une adresse merveilleuse, labourait la terre, se livrait enfin à tous les travaux nécessaires tout en conservant sur son dos le petit innocent.

Sitôt qu'on nous aperçut tout travail cessa immédiatement, comme cela se passe du reste toujours quand un blanc apparaît sur la scène; mais, oh malheur ! une des curieuses s'étant approchée un peu trop d'un fossé — un faux pas l'y précipita..... tableau !... Une scène dramatique s'en suivit. L'enfant commença à crier à tue-tête ; la femme se débattant dans son trou. Ses compagnes se frottant la poitrine en signe de désespoir eurent cependant l'esprit de venir à son secours ; le fossé étant peu profond on finit par l'en tirer. La victime une fois hors de danger, nous continuâmes notre route et deux heures après nous campions sur un plateau couvert de hautes herbes sèches auxquelles nous dûmes mettre le feu, afin de faire la place nette pour l'installation de nos tentes.

A partir de ce point jusqu'à Issangila, on ne trouve qu'un sol argilo-ferrugineux extrêmement pierreux, et réfractaire à toute végétation.

Le quatrième jour, nous nous arrêtâmes sur les bords du Congo, au sommet d'une jolie colline, d'où l'on domine le fleuve, que l'œil peut suivre dans toute son étendue.

Du haut de cette colline, nous pouvions en outre, découvrir, non loin de là, des rapides d'une grande puissance. Du reste, dans ces parages, le cours du Congo est interrompu, à chaque instant, par des chutes d'eau absolument infranchissables.

Vous voyons ici, pour le première fois, des crocodiles filer sur le bord du Congo, et même s'avancer assez loin dans les terres.

Cet énorme animal, fort peu dangereux lorsqu'il est à sec, devient, au contraire, très redoutable lorsqu'il se met à nager.

Jamais il n'hésite à attaquer l'imprudent qui s'aventure dans l'eau.

Quand un crocodile est surpris à terre, son premier mouvement est de fuir avec la plus grande rapidité possible et toujours dans la direction du fleuve.

Si cependant, en s'acharnant à sa poursuite, on le pressait de trop près, il pourrait fort bien s'arrêter, et tenir tête. Dans ce cas, on risquerait fort d'être gravement blessé, sinon tué.

Ce qu'il faut éviter avant tout, c'est de se placer entre le monstre et l'eau, car la bête chassée n'hésiterait pas à se jeter sur vous.

Non seulement il se sert, pour attaquer, de sa redoutable machoire, mais il peut aussi, d'un violent coup de queue, vous renverser, avec la plus grande facilité, et vous casser une jambe.

Cet amphibie dont la paresse est — comme celle de tous les lézards — bien connue, se complaît dans un dolce-farniente, sur les bancs de sables qui se trouvent à découvert le long du fleuve, ou sur les petits îlots qui en parsèment le cours. Il affectionne également les bancs de roches. L'on voit des bandes de ces sauriens, dont quelques-uns sont de taille gigantesque, sommeillant dans une immobilité telle, qu'il faut les regarder avec la plus grande attention, afin de s'assurer qu'on n'a devant soi d'énormes troncs d'arbres, abattus et pourrissant dans les criques où personne ne s'aventure jamais.

Les nègres sont très friands de la chair du crocodile, mais l'Européen n'en mange que par force, et avec la plus grande répugnance.

Le cinquième jour, vers 10 heures du matin, nous arrivions enfin à Issangila, la deuxième station créée sur le Bas-Congo par le Comité et établie sur une fort jolie colline dominant le fleuve.

C'est ici que commencent les communications par eau. A l'époque où j'entrepris ce voyage, on allait d'Issangila à Manyanga, en remontant le Congo, dans des grandes baleinières en fer galvanisé, que M. Stanley avait apportées d'Europe.

Les bâtiments d'habitation d'Issangila étaient bien loin de valoir ceux de Vivi. Ceux-ci venaient, effectivement, d'Europe, tandis que ceux de la station d'Issangila, n'étaient que de simples huttes pour l'établissement desquelles, on se sert exclusivement de paille.

C'est là que se trouvait ce fameux magasin construit avec de mau-

vaises briques à peine séchées au soleil, ce qui n'empêchait pas que M. Stanley en parlait avec l'emphase que l'on sait, à son passage à Paris, en 1882.

Je constatai la présence ici, d'un animalcule qui se trouve un peu partout en Afrique. Les ravages dont se rend coupable cet insecte minuscule, — (c'est un termite à la carapace blanche et molle comme de la cire,) — sont véritablement surprenants.

Il faut que cette espèce de fourmi blanche, possède une mâchoire munie de dents d'acier, car elle s'attaque aux bois les plus durs, s'introduit partout, et détruit avec une rapidité prodigieuse, si l'on n'y prend garde.

L'animalcule si terrible, a l'aspect d'une simple larve. Il ronge les bois de constructions, et, pour être certain que la case que l'on veut bâtir, résistera à l'invasion du vorace termite, il faut faire choix de certaines essences d'une dureté à toute épreuve.

Si l'on néglige de prendre cette précaution contre l'insatiable rongeur, on risque fort de voir, au bout de quelques mois, la case tomber littéralement en poussière.

C'est ce qui nous parut être sur le point d'arriver pour la hutte qui composait le principal corps de logis de l'habitation, occupé par le lieutenant belge Avare, chef de la station. Cette maison nous fit l'effet d'être dans un état de décomposition fort avancé, et de menacer ruine.

D'autre part le lieutenant avait vainement essayé d'avoir un jardin potager, en faisant transporter par des nègres, à proximité de son habitation, une certaine quantité de terre végétale.

Cet essai demeura absolument stérile. Des bananiers qu'il avait tenté de faire pousser moururent. Seul, le manioc semble devoir résister, et produire dans ce terrain si absolumeut ingrat.

Nous n'eûmes pas à nous féliciter de la singulière réception que nous fit le chef de la station. Il est à supposer qu'il se serait parfaitement passé de notre visite. Pendant tout le temps que nous restâmes chez lui, le lieutenant Avare ne s'arrêta pas de geindre, et de se plaindre du piteux état de sa santé, bien qu'il parut se porter à merveille.

Cette étrange façon de nous recevoir, ne pouvant nous engager à prolonger notre séjour à Issangila, nous priâmes notre hôte, de vouloir bien nous faciliter les moyens de continuer, au plus tôt, notre voyage.

Restait à débattre la question des vivres, dont nous avions si urgemment besoin.

Ce n'était pas chose facile, avec un monsieur qui semblait vouloir justifier son nom d'Avare.

Néanmoins, après des débats fort longs, pendant lesquels nous dûmes user de la plus habile diplomatie, nous obtenions la promesse formelle qu'il nous serait cédé six poules !

C'était on en conviendra, maigre pour cinq personnes. Mais une surprise bien autrement douloureuse nous était réservée. A la place des six poules, nous ne vîmes venir qu'un pauvre poulet étique d'aspect lamentable.

Il nous fallut bien nous contenter de cette maigre volaille, et de six œufs que nous avions eu la chance de pouvoir nous procurer, la veille.

Nous nous embarquâmes, ainsi approvisionnés, dans une baleinière en fer galvanisé, uniquement destinée au transport des marchandises, et n'offrant pas l'ombre de confortable pour des voyageurs.

Nous étions là, entassés les uns sur les autres, emprisonnés au milieu de caisses et de ballots, sans pouvoir bouger de place, ou faire prendre à nos membres fatigués, une position qui leur procurât quelque soulagement.

Mais ce n'était pas tout. L'embarcation qui, entre parenthèse, ne possédait pas de tente pour nous abriter contre les ardeurs de l'implacable soleil africain, s'ensablait continuellement.

D'autre fois, la baleinière emportée par le courant, menaçait d'aller se briser contre des rochers.

Il fallait naviguer avec la plus grande prudence, et c'est par mesure de précaution, que nous longions, autant que possible, la rive, afin de pouvoir, au besoin, — ce qui arriva fréquemment, — débarquer des hommes, qui attelés, traînaient l'embarcation, à la corde. Et cela pendant qu'une partie des voyageurs, essayaient de faire avancer le bateau. au moyen de piques, tandis que quelques-uns d'entre nous se risquant dans l'eau, poussaient la baleinière en soulevant la quille, à la force des épaules.

Le premier jour de cette navigation si orignale, nous arrivâmes à l'endroit nommé Nizangila. Les habitants de ce village étaient des Bab Soundis, qui nous parurent moins robustes, plus petits, et surtout moins civilisés que *les indigènes de l'embouchure du fleuve.*

Un de ces individus nous fournit l'occasion d'un franc accès de

gaité, — il est si bon de rire, surtout au Congo. Ce noir que nous rencontrâmes, en montant au village pour y faire nos provisions, était à califourchon sur un bouc. Notre sauvage s'était affublé d'un habit bleu à bouton dorés qui tranchait d'une façon plus que bizarre, sur le reste de son corps tout noir et dans un état d'absolue nudité, Son chef crépu était couvert d'un chapeau à haute forme, noir, de ceux que nos gamins de Paris, appellent vulgairement des tromblons.

L'indigène, disons le tout de suite, était complètement ivre. Je m'informai, naturellement du motif qui avait pu le décider, à revêtir son habit de fête et j'appris que sa femme l'avait rendu, le matin même, l'heureux père de trois enfants ! Trois enfants ! Jugez ! quelle richesse! Pour certains Européens, cet accroissement de famille aurait paru une calamité ; mais l'indigène s'en réjouissait, comme on l'a vu, jusqu'à se donner en spectacle comique à ses concitoyens:

Des bandes d'enfants se mirent à sa poursuite, lui décochant des quolibets et des plaisanteries. Un d'eux empoigna la queue du bouc qui affolé et furieux, envoya rouler son cavalier dans un fossé. Le noir tomba sur la tête et s'enfonça le chapeau jusqu'au cou. Il fallut le relever, et le rapporter, ivre-mort, l'habit maculé de boue, au domicile conjugal, où les trois nouveau-nés, se livraient à un concert de vagissements des mieux soutenus.

Nos achats terminés nous rentrâmes au camp fort divertis de cet incident.

Nous n'avions plus ici, ni tentes, ni lits. Je me fabriquai une couchette avec ma couverture et quelques vestons. Moins heureux la plupart de mes compagnons, durent se contenter du sol pour tout matelas

Comment raconter l'épouvantable nuit que nous passâmes là, campés à la belle étoile, les moustiques bourdonnant autour de nous, en dépit du feu que nous avions allumé, feu de branches et de feuilles, dont la fumée disperse d'ordinaire, ces armées d'insectes aîlés !

Eveillés par les assauts sans cesse renouvelés des moustiques, nous entendions de lointains mugissement d'hippopotâme, alternant, avec des coups de vent aux rugissements furieux.

Il nous restait, pendant cette nuit d'insomnie, l'unique ressource de boire du thé, en attendant le lever du soleil.

Au point du jour, après avoir acheté quelques volailles, un régime de bananes et une calebasse de malafou, nous reprîmes notre pénible navigation sur le Congo.

Que d'efforts nouveaux pour remonter ce fleuve ! Enfin, vers quatre

heures de l'après-midi, nous arrivions en vue de Baynsville, une station de missionnaires Baptistes, sous la direction du docteur Comber.

Un peu plus tard, nous étions reçus, avec la plus grande cordialité, par M. Butscher, missionnaire anglais.

Je suis heureux de rendre ici justice aux courageux et intelligents efforts du fondateur de cette prospère station, M. le Révérend Comber.

Sous l'habile direction de ce missionnaire, un certain nombre de stations se sont crées sur divers points du Congo.

Tous ces établissements en pleine prospérité, sont là pour affirmer ce que l'on peut faire, même au cœur de l'Afrique, avec de l'intelligence, de l'énergie et la force de volonté, alors même qu'on est presque complètement privé d'outils et de matériaux.

Un grand nombre d'indigènes, grâce à la sollicitude des missionnaires, apprennent déjà à lire, écrire et travailler. Ils font des progrès sensibles.

La mission à Baynsville, est installée dans un admirable site, au sommet d'une colline qui s'élève dans une des plus belles îles du fleuve.

De l'établissement dirigé par le révérend Comber, on découvre un merveilleux paysage, où les bosquets de bananiers et les plantations de palmiers, ajoutent encore au pittoresque.

C'est surtout à Baynsville que le Congo, déjà si imposant dans presque tout son parcours, atteint sa note la plus élevée.

Les montagnes qui s'étendent, majestueuses, au loin sur les deux rives, les villages indigènes que l'on distingue en grand nombre dans toutes les directions , une végétation puissante , les cataractes et les tourbillons qui accidentent les eaux du fleuve, tout cela vu de la colline de Baynsville, est de l'effet le plus grandiose.

Le lendemain, à 7 heures du matin, nous quittions cette mission hospitalière pour continuer notre pénible navigation. Vers trois heures nous nous arrêtâmes sur la rive droite du fleuve pour y passer la nuit.

En montant au village pour y faire nos provisions nous fûmes témoins d'une scène horrible.

Des funérailles d'un homme influent venaient d'avoir lieu et les scènes de sacrifices humains en usage en pareil cas s'en sont suivies. Dans un panier se voyaient deux têtes qu'on se disposait à enterrer à

côté du défunt : les corps de ces malheureux étaient encore chauds et palpitants.

A notre vue, les indigènes, quoique à moitié ivres, prirent tous la fuite, nous laissant seuls sur le théâtre de cette horrible fête.

Je commandai immédiatement à mes hommes de couvrir de terre les cadavres abandonnés, et, très émus, nous nous éloignâmes de ces lieux sans avoir pu trouver un seul indigène pour nous approvisionner.

Le lendemain de cette horrible fête fut marqué par un de ces incidents désagréables fréquents dans les pays tropicaux. Tous mes compagnons Européens se trouvèrent malades, en même temps, les uns pris d'accès de fièvres, les autres atteints d'insolation.

Seul, quoique très fatigué, j'avais résisté aux ardeurs du soleil Africain, ayant eu la précaution de me munir, au départ, d'un parasol de campagne, sous lequel je m'abritai, depuis le premier jour de notre voyage.

Moins prudents, mes compagnons avaient simplement conservé les coiffures européennes. Or, dans ces pays, pour éviter les insolations, il faut avoir soin de se garantir continuellement la tête. Le casque indien qui met à l'abri la nuque était indiqué pour le voyage que nous entreprenions.

Malheureusement, on ne sait ces choses là qu'après expérience. Aussi eûmes-nous considérablement à souffrir de la chaleur, avec nos vêtements à l'Européenne qui ne conviennent, dans ce climat africain, ni par la forme, ni par le tissu.

Frappé d'insolation le 2 juin, le lieutenant Sundvallson subit des accès violents de délire. Le malade se roulait sur le sol, en proie à d'épouvantables crises nerveuses.

Cet homme si robuste et courageux, se tordait sous l'étreinte du mal dont il était atteint.

Rien de plus lamentable que de l'entendre crier :

« — De l'eau !... de l'eau !... Mais donnez-moi donc de l'eau.

Il ne nous était pas possible cependant, malgré ses gémissements, de lui accorder ce qu'il demandait. L'eau est, dans l'insolation, la chose la plus dangereuse, paraît-il, et qu'il faut absolument refuser au malade, brûlé par la fièvre cérébrale.

A partir du jour où ils furent ainsi éprouvés par la maladie, mes compagnons se refusèrent à prendre la moindre nourriture, et c'est

dans un état pitoyable que nous fîmes notre entrée à Manyanga le 5 juin, vers 11 heures du matin.

Cette partie du voyage avait duré dix jours. Il était grandement temps que nous arrivions à notre destination, pour réparer nos forces dans un repos devenu indispensable.

Il va sans dire que nous fûmes reçus d'une façon fort aimable par le chef de la station, lieutenant Hanneuse. Grâce à l'hospitalité qu'il nous offrit, et que nous nous empressâmes d'accepter, nous allions pouvoir nous remettre, ce dont nous avions le plus impérieux besoin.

CHAPITRE III.

La station de Manyanga assise sur une des collines de la rive Nord du fleuve, fut la troisième créé par l'association internationale dans le Bas-Congo.

C'est en face de ce poste que se rencontrent les premières cataractes, qui, interrompant la navigation obligent le voyageur à reprendre la voie de terre,

Il est à regretter que le paysage soit ici quelque peu désolé ; sans cela, la station de Manyanga serait, assurément, l'une des plus belles de ces parages.

Lors de mon passage, il n'y avait encore, comme construction, qu'une grande case en paille, qui servait d'habitation au chef du poste, un magasin, une petite poudrière apportée d'Europe, deux ou trois petits bâtiments pour servir de logement aux voyageurs, et quelques huttes pour le personnel noir.

Nous avons dit que le site n'était pas absolument pittoresque, il nous faut toutefois ajouter que, devant cette station de Manyanga, se trouve la chûte, véritablement imposante, de N'Fombo. On peut, en outre, du haut de la colline, admirer deux jolies petites vallées qui se déroulent en ondulant, laissant voir de magnifiques arbres et de fort remarquables cultures, déjà très considérables, grâce à l'habile direction de M. Hanneuse.

Il existe un certain nombre de villages dans les environs de Manyanga, dont les habitants, des Babonendes, sont, en général, bons travailleurs.

On affirme, qu'à trois jours de marche de Manyanga, se trouvent de riches mines de cuivre ; mais pour y parvenir, il faudrait, paraît-il, entrer en lutte avec des peuplades à l'humeur extrêmement guerrière, et qui ne manqueraient pas de barrer la route à l'explorateur.

Toute cette partie du Congo est bien approvisionnée en denrées alimentaires. Beaucoup de bétail et de l'excellent poisson en grande abondamce.

Comme en outre l'indigène se livre constamment à des travaux d'agriculture, on peut facilement se procurer tous les produits comme au Congo.

C'est de Manyanga et de ses environs, que les blancs des rives du Stanley-Pool tirent leurs approvisionnements.

Mais, malgré cette abondance de vivres frais, le climat est ici aussi dangereux, pour l'Européen, qu'à Vivi ou dans toute autre partie du Bas-Congo. Les blancs sont principalement atteints, et cela pendant la saison des pluies, et, malheureusement, les cas mortels sont nombreux.

Cependant je dois reconnaître que le climat du Congo n'est pas aussi malsain qu'on le croit généralement en Europe. Si la mortalité y est si grande, c'est que le voyageur manque, la plupart du temps, de prendre toutes les précautions nécessaires, oublie ou néglige d'observer les principes d'hygiène.

L'abus de boissons alcooliques, une alimentation mal comprise, une installation défectueuse au point de vue de l'habitation et surtout l'imprudence que l'on commet si souvent de laisser le crâne et la nuque exposés aux ardeurs du soleil, sont les principales causes de maladies qui s'attaquent aux voyageurs. Faut-il ajouter que d'autres abus, dont je laisserai deviner la nature à mes lecteurs, contribuent pour beaucoup à disposer l'économie aux influences pernicieuses du climat.

Par contre, l'européen bien constitué, peut vivre en toute sécurité au Congo, s'il sait s'entourer de précautions hygiéniques, dont une des principales est, incontestablement, la sobriété dans la plus large acception du mot.

Les maladies régnantes dans ces pays sont : la dyssenterie, la variole, les insolations, les fièvres intermittentes et bilieuses, quelques

bronchites, puis des ulcères ou autres plaies, difficiles à guérir et qui laissent sur les parties atteintes, de fort vilaines cicatrices.

J'ai dit, plus haut, le moyen d'éviter les courantes au Congo. Si, en dépit de toutes les précautions prises, on ne parvenait pas à se mettre à l'abri de l'atteinte du mal, il ne faudrait pas hésiter à se soigner de suite, et le plus énergiquement possible. On parvient ainsi à enrayer la maladie à son début.

On voit par là que la pharmacie portative pour voyage, est de rigueur ici. Voici les médicaments nécessaires : Sulfate de quinine, bismuth, nitrate d'argent, ipécacuana, sulfate de soude, laudanum, acide phénique.

Sans vouloir exiger de l'européen qu'il se contente de la maigre chère que fait l'indigène, je lui conseillerais néanmoins, de ne pas se laisser aller à des excès de table, de ne pas abuser de la viande, et de se nourrir principalement de légumes frais, de farineux, de poisson et de fruits bien mûrs. Ce régime, bien que frugal, est bien suffisamment substantiel dans ces contrées.

En fait de viande, éviter les préparations à sauces graisseuses. Les aliments rôtis et cuits à l'eau seront relevés avec du sel, du poivre, du piment ou tout autre condiment du pays.

En outre, l'usage du pain — presque toujours mal préparé — peut sans inconvénient se proscrire. On mangera, à la place, du riz cuit à l'eau ou du chicoanga.

Nous avons dit avec quelle prudence, il fallait admettre les boissons alcooliques importées d'Europe. Elles sont absolument pernicieuses dans ces pays. Si l'on a la chance, en voyage, de rencontrer de l'eau de bonne qualité, on doit s'en contenter, après l'avoir filtrée, à moins que l'on ait du thé à sa disposition.

Dans les pays chauds, il faut savoir boire *tiède*. Je sais bien que ce n'est pas tout ce qu'il y a de plus agréable, mais c'est prudent. Ayant de l'eau de bonne qualité on peut également faire, avec des citrons et des oranges, fort abondants partout, de délicieuses limonades, fort hygiéniques comme consommation entre les repas. Le café est aussi un désaltérant extrêmement agréable et tonique.

Celui qui, par une habitude longue, invétérée, ne pourrait pas se passer du vin à ses repas, pourrait continuer à en boire, à la condition expresse de consommer des vins de bonne provenance, qui ne fatiguent pas l'estomac. Mais pour le vin comme pour le reste, il faut

éviter tout excès, et surtout ne boire de ce liquide si apprécié par quelques-uns, que lorsqu'on n'a pas à redouter les coups de soleil.

Il est, en effet, très imprudent de s'exposer aux atteintes du soleil, après un repas un peu copieux. On s'exposerait, principalement entre midi et trois heures de l'après-midi, à des congestions et des insolations qui font, je dois le reconnaître, pas mal de victimes parmi les européens.

En arrivant à Manyanga, nous apprîmes que M. Stanley venait d'en partir pour aller fonder la station de l'Equateur.

Comme, à cette époque là, les installations de Léopoldville étaient encore fort incomplètes, il fut décidé que je resterais à Manyanga, pendant que mes compagnons continueraient leur voyage jusqu'au Pool où ils devaient attendre des ordres.

Pendant mon séjour à Manyanga, nous eûmes à nous occuper principalement de divers travaux de fortification, que le Comité avait voulu faire activer. Il en résultait pour nous, l'obligation d'organiser, de temps à autres, des caravanes à destination de Léopoldville, pour le transport du matériel et des approvisionnements que réclamait le service du Haut-Congo.

Le 23 juin, nous vîmes arriver M. Suinburn à la tête du premier contingent de Housas, engagés pour le service du Haut-Congo.

Ces hommes, infiniment moins disciplinés que les Zanzibarites, avaient tellement mécontenté, tout le long de la route, les populations, dont ils traversaient les territoires, que tous les chefs des tribus molestées, venaient nous déclarer leur intention formelle d'abandonner la contrée, et de nous laisser sans vivres, si les Housas devaient rester à Manyanga.

M. le lieutenant Hanneuse dut, pour calmer l'effervescence, donner à ces chefs irrités, l'assurance que les Housas allaient dans le Haut Congo pour s'y mettre à la disposition de M. Stanley, qui s'occupait d'organiser de nouvelles stations.

Médiocrement rassurés toutefois, les victimes de l'indiscipline des Housas tinrent, pendant les deux jours qui suivirent, de nombreux *palabres*, dans tous les villages, et nous apportèrent de nouveau leurs plaintes de ce que ces individus continuaient à venir chez eux, pour s'y livrer au pillage ; maltraitant les hommes et violant les femmes.

Avec de semblables soldats, les réprimandes sévères, ne pouvaient suffire. Il fallut, pour couper court à tous ces incidents, prendre la

décision, de faire partir les désagréables personnages, pour Léopoldville, le lendemain matin.

Dès huit heures du matin on commença à les traverser sur l'autre rive dans une pirogue. Mais cette opération demanda beaucoup de temps, car, en cet endroit, le Congo étant très large, l'embarcation ne mettait pas moins de deux heures, pour accomplir le passage aller et retour.

Cependant presque tout le personnel Housas était réuni sur la rive opposée, lorsque deux d'entre ces hommes, se disant malades, demandèrent à M. Svinburn à rester à Manyanga.

M. Svinburn ayant formellement refusé d'accéder à ce désir, les compagnons des malades se mirent en pleine révolte. Ceux qui n'avaient pas encore traversé le fleuve, s'emparèrent de la pirogue, et allèrent chercher les soldats qui étaient déjà sur l'autre rive.

Les mutinés tinrent plusieurs palabres, et déclarèrent finalement au chef de la station qui avait du intervenir, qu'ils n'iraient pas dans le Haut-Congo, prétextant de ce que M. Svinburn n'était pas capable de commander à des noirs. Et, de fait, ils se mirent à réunir des matériaux dans le but de construire des huttes, comme des hommes bien décidés à s'établir dans l'endroit où ils se trouvaient.

Très énergiquement, le lieutenant Hanneuse leur fit savoir qu'il ne leur serait fait aucune distribution de vivres et, qu'en persistant dans leur désobéissance, ils s'exposaient tout simplement à mourir de faim.

Il paraît que cette menace avait du bon, car, le 29 après avoir réfléchi, les Housas se déclarèrent prêts à exécuter les ordres de leur officier. Il fallut, néanmoins, passer par la volonté des deux malades, qui restèrent à Manyanga, pendant que le reste de la colonne se mettait en route.

C'est en visitant, le lendemain de leur départ un village des environs, que je pus me rendre compte comment un peu de poisson, peut produire presque le même effet qu'un tremblement de terre.

Autrefois la pêche servait de base à la nourriture des indigènes, mais ils s'en sont déshabitués depuis l'installation des blancs dans leur pays et aujourd'hui ils se livrent exclusivement à la boisson comptant sur la générosité des Européens pour se nourir à leurs frais.

Donc ce jour là il y avait par hasard un arrivage de poisson dans le village. Les indigènes se bousculèrent, tant et si bien, pour en obtenir une part qu'ils vinrent donner contre la case, devant laquelle se trouvaient le marchand et sa femme allaitant un nourrisson. Le choc fut

tel, que la hutte s'écroula sous le poids des assaillants et marchand, femme et enfant ainsi que tous les autres, se trouvèrent enfouis sous les décombres. Qui n'a pas entendu crier les noirs pris de terreur, ne peut se figurer les vociférations, les hurlements plantifs, les exclamations qui retentissaient à la suite de la catastrophe. Et pendant ce temps le poisson, cause de tout cela, gisait pêle-mêle avec les victimes.

Nous arrivâmes fort heureusement, pour relever la famille qui, une fois sa frayeur calmée, se lamentait de la destruction de sa case. Je fis déblayer le terrain et reconstruire tant bien que mal l'habitation. Quelques mètres d'étoffe distribués aux victimes, ramenèrent bientôt la satisfaction et la joie chez les individus qui naguère encore, se désespéraient. On avouera que c'était obtenir un grand résultat à peu de frais.

Le dimanche, 1er juillet, nous éprouvâmes une véritable joie,— chose rare depuis que nous avions commencé l'expédition. La baleinière venant d'Issangila nous amenait un certain nombre de voyageurs. Mais dans quel état mon Dieu ! Ils étaient tous plus ou moins malades. Si bien que Manyanga fut, immédiatement, transformé en hôpital, avec cette circonstance aggravante, que nous étions absolument privés de médecins. Nous dûmes tant bien que mal, soigner nous mêmes, tous ces malades, la bonne volonté suppléant à la science.

Nos efforts ne furent, hélas! qu'en partie couronnés de succès, car deux jours après l'arrivée des voyageurs, nous avions la douleur d'en perdre un, matelot anglais, qui succombait à une fièvre bilieuse.

Ces maladies, cette mort, sont la preuve que le chef de l'expédition avait eu le plus grand tort, de mettre son monde en route, sans l'avoir muni de choses indispensables à la subsistance, et sans l'avoir obligé à prendre les précautions nécessaires dans un pays nouveau. Ces voyages pénibles, dans des climats si meurtriers pour l'européen, sont pleins de danger, qu'on n'arrive à conjurer, qu'en ne s'écartant jamais de la plus excessive prudence.

C'est en ne s'attachant pas strictement à cela, que le Comité s'est attiré les critiques les plus sévères. L'organisation générale du service, absolument défectueuse, a occasionné en premier lieu, des dépenses aussi considérables qu'inutiles. Mais par son impardonnable négligence, le chef de l'expédition, a, ce qui est infiniment plus grave, à se reprocher la mort d'un trop grand nombre d'européens.

La plupart de ces malheureux sont tombés malades, par le fait de

privations, de la mauvaise installation des logements, et aussi faute de soins.

Il leur eut fallu, pour les sauver, une nourriture saine et du vin fortifiant. Or, pendant qu'on succombait ainsi de besoin, n'est-il pas écœurant à penser que Vivi regorgeait à ce point de conserves fournies par les premières maisons d'Europe, qu'on était obligé de les jeter à l'eau, pour éviter le danger d'exhalaisons putrides.

Nous n'étions décidément pas au bout de nos peines. Dans la nuit du 3 ou 4 juillet, nous fûmes reveillés brusquement par les cris : Au feu ! au feu !

En un clin d'œil, tout le monde fut sur pied pour s'enquérir du motif de cette alerte. C'était la maison d'argile où, la veille avait succombé le matelot anglais, qui flambait avec une violence extrême. L'incendie comme toujours, avait été occasionné par l'imprudence de quelques ivrognes.

Malgré tous nos efforts, nous ne pûmes parvenir à préserver complètement quelques cases.

Le lendemain nouvel incident douloureux. Le matelot Murray, frappé d'aliénation mentale, à la suite d'une insolation, repassait par la station, en route pour Banana où il allait s'embarquer pour retourner en Europe. Le malheureux ne reconnaissait plus personne. Nous fûmes fort impressionnés par cet évènement, car l'infortumé. Murray, était le premier européen de l'expédition, qui dut quitter le Congo, pour cause de santé.

Le 15 juillet, le feu prenait de nouveau, toujours par le fait de la négligence d'un zanzibarite en état d'ivresse. Le même jour le lieutenant Pagels, et M. Glave, complètement rétablis, se mettaient en route pour Léopoldville.

Le 17 juillet, arrivait à la station le lieutenant du génie belge, M. Louis Valcke, amenant avec lui quarante-huit zanzibarites. Cet officier avait reçu la mission de visiter les stations du Bas-Congo, entre Vivi et Léopoldville, où le personnel européen semblait avoir oublié les devoir auxquels il était tenu. On citait notamment le cas d'un commandant de station. Cet officier, bien que ne souffrant que d'une indisposition sans gravité, aucune, avait abandonné son poste. Il était tout tranquillement rentré en Europe, alors qu'il n'y avait pas pour le moment un seul blanc pour le remplacer, dans le commandement de la section.

Ailleurs, c'était un officier bavarois, qui ne pouvait parvenir à s'entendre avec la population indigène.

A Vivi enfin, tout allait à la débandade, le personnel ne songeant qu'à s'amuser.

Il était donc grandement temps d'aviser, et d'envoyer là bas, quelqu'un de sérieux qui rétablit l'ordre dans les différentes stations. Le lieutenant Valcke était l'homme par excellence, pour une mission de ce genre.

Cet officier intelligent et énergique réunissait toutes les qualités nécessaires pour imposer respect et obéissance. Il avait su s'attirer ainsi la confiance absolue de M. Stanley.

M. Valcke m'apportait l'ordre de me rendre de suite à Lutété, pour y prendre le commandement de la station.

Le 28 juillet, je quittai Manyanga, pour aller rejoindre le nouveau poste que m'assignait M. Stanley.

CHAPITRE IV.

Les indigènes. Leurs mœurs et coutumes.

Les indigènes habitant le sud du Congo sont, sur la rive droite de Panana à Ponta da Lenhau : les Mossolongos ; de Ponta da Lenha à Boma : les Ka-Congos ; de Boma à la rivière de Mata : les Basoundis; de Mata au Stanley-Pool : les Ba-Bouendes.

Sur la rive gauche de l'embouchure du fleuve jusqu'à Noki, habitent les Mossolongos ; de Noki au Stanley-Pool, les Mâchi-Congos.

Pendant les deux mois de mon séjour à Manzanga, j'eus le loisir d'étudier tout spécialement les mœurs et coutumes de ces populations, qui n'ont aucune idée de la civilisation.

Les indigènes du Congo sont, en général, des hommes robustes et bien équilibrés au point de vue plastique. De taille moyenne, ils ont les bras et les jambes musculeux. La tête, bien qu'un peu grosse, ne présente pas le caractère de laideur que l'on trouve dans la physionomie du Crowboy et du Zamzibarite.

Ils ont, comme tous nègres de cette partie de l'Afrique, les cheveux crépus et ils les portent très courts. Beaucoup moins lippus que les indigènes de la Côte-d'Or, ils ont le regard dénotant l'intelligence. En somme, quelques-uns d'entre eux pourraient assurément passer pour de fort beaux hommes, même en Europe.

Par exemple, il ne faut pas chercher chez eux un goût quelconque pour le travail. Ils y répugnent absolument. Vous n'en ferez, de leur plein gré, ni un commerçant ni un guerrier. Par contre, leur nature réfractaire à l'occupation, qui demande une manifestation quelconque de l'intelligence s'accommode admirablement du métier de porteur. Aussi, les européens qui ne peuvent se procurer de bêtes de somme dans ces pays apprécient-ils fort, les services que leur peuvent rendre les indigènes, porteurs de fardeaux.

L'homme de force moyenne peut porter sur la tête, un poid de 35 kilog. pendant une dizaine d'heures par jour, et fournit ainsi la distance qui sépare une station de l'autre. Généralement ces trajets demandent plusieurs journées de marche.

Malheureusement très enclins à se livrer à l'ivrognerie, ces indigènes voient leur force musculaire, diminuer sensiblement, et leur énergie s'évanouir, par l'abus qu'ils font des boissons alcooliques.

L'homme ne veut sous aucun prétexte s'occuper d'agriculture. Les travaux de culture sont exclusivement réservés aux femmes. On les voit défrichant le sol pour les semences, et cela en abattant les arbres, dont elles arrachent les racines, au moyen d'un instrument qui ressemble assez à la houe.

Puis elles sèment, dans les terrains ainsi préparés et remués, des oignons et des choux ; plantent du manioc et des arachides.

Vous jugerez du travail que l'homme, dans ces pays, exige de sa compagne, lorsque j'aurai ajouté à ce qui précède, que c'est encore la femme qui vaque aux soins du ménage, prépare la nourriture, a soin du bétail, va chercher les provisions d'eau potable, au besoin pagaye le canal, etc., etc.

En outre, comme l'indigène ne veut pas laisser éteindre sa race, la femme est encore mise dans l'obligation de peupler le plus possible le pays. Ce dont elle s'acquit du reste avec un sentiment qui ne ressemble en rien à la résignation.

Ce qui précède a trait aux besognes ordinaires des noirs libres. Les esclaves sont plus particulièrement employés aux travaux de force. Ils transportent les matériaux, bois et paille, — pour les constructions,

le bois à brûler. Ce sont également eux qui, de préférence aux femmes, sont employés au maniement de la pagaie dans les pirogues.

Somme toute, l'esclavage est assez bien traité au Congo. En tant qu'homme il n'est pas beaucoup plus surmené, dans les travaux, que les individus jouissant de leur liberté

Mais considéré comme une propriété transmissible par héritage, le pauvre diable passe d'un maître à un autre, comme un simple ballot de marchandise, sans compter que si un sacrifice humain est reconnu nécessaire pour accompagner un maître récemment trépassé, c'est l'esclave qui est tout désigné pour faire les frais de la lugubre cérémonie.

Il est décapité sans le moindre scrupule.

Nous avons dit que les indigènes étaient d'une paresse extrême. Ils sont, en outre, voleurs, menteurs, ivrognes et poltrons. Ce manque de bravoure et même de la fermeté la plus ordinaire, est un des côtés les plus saillants du caractère, des populations de la côte, depuis Loanda jusqu'à Loango.

La polygamie est très en faveur. Pour ces noirs, vaniteux comme les nègres en général, la fortune consiste à posséder beaucoup de marchandises d'Europe, d'esclaves et..... de femmes.

Mais les chefs et les hommes libres, ont seuls le droit de collectionner un certain nombre d'épouses. Par exemple, la première femme est toujours la maitresse des autres. Celles-ci lui doivent respect et obéissance comme à une mère.

C'est le fils aîné de la première femme de l'indigène qui hérite de la plus grande partie des biens paternels.

Les enfants nés de pères et de mères libres, ou simplement de pères libres et de mères esclaves, sont toujours libres, tandis que les enfants d'esclaves appartiennent de droit aux maîtres de leurs pères et mères.

En Europe, c'est la fiancée qui apporte une dot à son mari. Au Congo, c'est le fiancé qui, avant les épousailles, doit remettre sa dot au père de celle qu'il demande pour femme. Ce qui revient à dire, que le père vend sa fille comme il ferait d'une esclave, ou d'une marchandise lui appartenant.

Naturellement, comme pour toute autre chose qu'on veut acquérir, les prix varient et se discutent quelquefois pendant plusieurs jours. Le père a toujours, au début, des prétentions exagérées, qui font jeter les hauts cris à l'épouseur qui, lui, cherche à avoir sa femme au meilleur marché possible.

Vous voyez d'ici les discussions qui s'en suivent. Les observations plus ou moins bizarres qui s'échangent, entre le vendeur et l'acheteur.

Généralement, on finit par s'arranger au mieux des intérêts de chacun.

Quant à la femme, on ne lui demande pas son avis, elle doit attendre, sans avoir le droit d'intervenir, l'issue du marché.

La dot du fiancé est représentée, soit par des esclaves, soit par des marchandises diverses.

Une belle jeune fille vaut généralement deux ou trois esclaves, des fusils, de la poudre et un certain nombre de bouteilles de gin.

Quoique bien réellement vendue à son mari, l'épousée n'en conserve pas moins son titre et sa qualité de femme libre, qu'elle avait avant l'accomplissement de cette singulière union.

La séparation de corps, voire même le divorce, existent de fait, car la femme qui a lieu d'être mécontente de son conjoint, peut retourner librement et sans procès, chez ses parents. Mais alors le mari, ainsi abandonné, ne manque jamais de réclamer sa dot, à son ex-beau-père.

Or, ce n'est pas chose facile d'obtenir ce remboursement. Le père veut bien reprendre sa fille, mais il ne veut pas lâcher le prix reçu pour la demoiselle, dont il s'est débarrassé à sa grande satisfaction.

Il s'en suit que des combats acharnés se livrent entre les deux parties, et que la lutte se généralise même entre les habitants de deux localités, lorsqu'il arrive que les époux causes de la discussion, appartiennent à des villages différents.

L'usage veut que, lorsque la femme libre meurt, le mari ait le droit de réclamer à son beau-père, la dot qui lui a été remise lors du mariage de la défunte. Voilà encore un remboursement qui ne s'opère pas facilement.

Aussi est-il, la plupart du temps, indispensable, pour arriver à une solution, que les deux parties nomment des arbitres chargés de trancher le différent.

La position de la femme esclave est bien différente de celle de la femme libre. Comme elle a été, soit prise comme butin, à la suite d'une victoire remportée sur ses parents ou les habitants de son village, soit cédée en paiement d'une dette contractée par son père et dont on exigeait impérieusement le remboursement, soit vendue tout bonnement, la malheureuse esclave est la propriété d'un maître qu'elle ne pourra jamais quitter sans le consentement de celui-ci.

Un détail intéressant à propos de la femme emmenée en captivité à la suite d'une guerre. Si cette femme a été faite prisonnière par un homme libre, elle devient naturellement la propriété de son vainqueur. Mais il en est exactement de même si elle est tombée, pendant la bataille, au pouvoir d'un esclave. C'est le maître de ce dernier qui bénéficie de la capture. Toutefois, pour récompenser son esclave, il lui donne la captive pour femme. Les deux conjoints sont même invités par leur généreux maître, à mettre au monde le plus d'enfants possible ; c'est autant d'esclaves qui viendront augmenter sa fortune, sans qu'il y ait pour cela à délier les cordons de sa bourse.

Tout ce qu'il y a de travaux pénibles est généralement réservé à la femme esclave. Quoique cela, de même que la femme libre, cette infortunée est encore obligée de se soumettre à tous les caprices de son maître,..... sans en excepter aucun.

Et pour prix de ses peines, de ses attentions, de ses..... soumissions, la femme esclave ne reçoit, la plupart du temps, que de mauvais traitements, et le maître, est souvent pour elle, d'une brutalité révoltante. Celui-ci abuse de ses droits, peut vendre son esclave, après nombre de services rendus, à n'importe qui, sans s'inquiéter si la pauvre créature tombera en bonnes mains.

Malheur à l'esclave qui voudrait se récrier contre une transaction de ce genre, elle recevrait force coups, et n'en serait pas moins vendue.

En cas de mort de son mari et maître, l'épouse esclave n'a aucun droit de participation au partage des biens du défunt. Seule, la femme libre, reçoit une partie de l'héritage.

Le mari d'une femme libre ne peut se débarrasser de l'épouse dont il ne veut plus, au profit d'un de ses concitoyens, que si la femme y consent. Dans ce cas, la transaction se fait sans la plus minime contestation. Chacun des maris se félicite, naturellement, d'avoir fait, l'un en achetant, l'autre en vendant, une excellente opération.

Pour vendre une épouse libre, le mari cherche souvent un prétexte. Le vol, l'empoisonnement, voire même la simple désobéissance à l'époux, sont les motifs invoqués qui donnent toujours le droit au mari, de répudier la femme qui s'est rendue coupable soit du crime, soit du délit, soit de la faute, mentionnés plus haut.

Les indigènes dont nous nous occupons sont absolument impitoyables pour ceux qui s'adonnent au vol. Le coupable n'échappe jamais à la punition qu'il a méritée. Pour un vol de peu de valeur, on se contente de lui couper une main, quelquefois les deux. Mais si le vol est

important, celui qui l'a commis est bel et bien pendu, haut et court comme nous disons en Europe.

J'ajouterai même ce détail, à savoir, que l'individu, convaincu d'avoir volé dans un marché, est enterré vivant, jusqu'au cou. Après quoi, on lui écrase, impitoyablement, la tête à coups de bâton.

La femme libre qui commet même le plus petit larcin, s'expose à être vendue comme esclave, si toutefois, son mari furieux, devenant un bourreau sans entrailles, ne se charge pas de trouver un terrible supplice pour la coupable.

On a vu, en effet, pour de simples peccadiles en fait de vol, des maris faire ligoter leurs femmes, de la tête aux pieds et lancer, ainsi ficelée, la malheureuse en pature aux crocodiles affamés, du fleuve.

Les empoisonneurs sont condamnés à être liés à un arbre, et à subir la peine de la bastonnade, jusqu'à ce que mort s'en suive.

Quelquefois aussi, le coupable doit mourir par le poison. C'est comme on voit, la peine du talion.

S'il y a doute sur la culpabilité, un sorcier du pays est chargé de préparer un breuvage empoisonné qu'on fait avaler à l'accusé. Si celui-ci est réellement innocent, il doit sortir, pense-t-on, sain et sauf de l'épreuve.

Mais hâtons-nous de dire, qu'il n'est pas d'exemple qu'un patient ait échappé à la violence du poison employé pour l'expérience.

Cela nous ramène au temps du « jugement de Dieu. »

On professe pour les sorciers, un respect qui ressemble singulièrement à de la terreur. Le métier de sorcier se transmet régulièrement de père en fils.

Il semble même que les populations soient absolument sincères dans leur croyance dans ces personnages mystérieux. La preuve en est dans le supplice réservé aux imitateurs. Ainsi tout individu soupçonné de posséder un secret quelconque, au moyen duquel il peut faire du mal à autrui, jeter un mauvais sort, etc., etc., en un mot se livrer à quelques-unes des pratiques ordinaires des sorciers, est impitoyablement pourchassé et massacré. En outre, tous ceux qui ont eu des relations avec le faux sorcier, ou qu'on suppose simplement s'être mis en rapport avec lui, partagent le sort de ce dernier. On les jette dans le fleuve où ils se noyent, sous les yeux de leurs meurtriers, qui font bonne garde sur les deux rives, pour empêcher toute tentative de sauvetage.

Chez les indigènes du Congo, la désobéissance est également punie,

mais avec moins de sévérité, toutefois, que le vol et l'empoisonnement.

La femme désobéissante à son maître, s'expose à être vendue par lui comme esclave. Mais ce qu'il y a de plus étonnant encore, c'est que l'usage veut qu'un homme libre, qui aura fait une opposition trop vive aux volontés de son père, ou encore, se sera mis en travers de l'opinion générale, soit vendu et devienne esclave.

Autre coutume qui laissera rêveuses bien des jeunes européennes. Au Congo la femme qui tombe n'est pas seulement exposée au mépris des siens. Celle qui s'est laissée séduire, *sans le consentement de son maître*, est attachée par les bras, les jambes et le corps à un arbre. Elle reste ainsi, subissant comme la peine de l'exposition avant le supplice. Au bout de quelques jours, on lui coupe une oreille, quelque fois deux, selon la fantaisie de l'homme qui se venge de l'infidélité de cette malheureuse.

On a prévu même jusqu'au cas de récidive, qui est puni par la peine de la vente comme esclave.

J'ajouterai que celle qui s'est fait infliger cette dernière punition trouve très rarement à se faire racheter.

Les peuples du Congo ont une façon particulière d'échanger les politesses. Si deux hommes s'abordent dans la rue, il est d'usage qu'ils se donnent une poignée de main. Puis aussitôt après, ils se frappent, à deux ou trois reprises, les mains l'une contre l'autre, comme lorsque l'on applaudit.

C'est toujours le plus jeune ou la personne d'une position inférieure à l'autre dans l'échelle sociale, qui doit prendre l'initiative de ces battements de mains.

Plus haut dans le pays, à Lutété par exemple, la cérémonie que je viens d'indiquer se modifie, en ce sens, que les deux personnes qui se sont rencontrées, ne restent pas debout en face l'une de l'autre.

La poignée de main échangée, elles s'acroupissent sur leurs talons, pour se saluer, et non seulement elles battent les mains, mais avant de se séparer, elles font encore, par excès de politesse — claquer leurs doigts à plusieurs reprises.

Le décès d'un chef est le prétexte de cérémonies fort intéressantes à étudier.

Le défunt est placé au milieu des étoffes les plus précieuses qu'il possédait de son vivant, et qu'on enroule autour de son corps, en façon de linceul. On l'expose ainsi enseveli, pendant plusieurs jours, avant l'enterrement.

Aussitôt après l'inhumation, commencent les sacrifices humains. Les victimes sont choisies parmi les esclaves, ayant appartenu au personnage auquel on rend les derniers devoirs. Les individus désignés ont la tête tranchée, et on fait à leurs cadavres décapités, l'insigne honneur de les enterrer à côté du corps de leur ancien maître.

Il est bon d'ajouter, que c'est surtout dans le Haut-Congo, qu'on pousse aussi loin les honneurs funèbres à rendre à un chef.

Ils sont ici dans le Bas-Congo, même presque exclusivement réservés aux chefs qui se sont illustrés pendant les guerres, et qui jouissent d'une très grande notorité dans les villages.

Dans l'esprit des indigènes, les sacrifices humains sont indispensables pour qu'un homme puissant dans son pays, puisse faire convenablement son entrée dans l'autre monde. Aussi lorsqu'un chef de district trépasse, il est d'usage que tous les autres chefs sous ses ordres, et les propriétaires de plusieurs esclaves, fournissent chacun une victime pour les sacrifices, afin que le feu chef de district soit accompagné comme il convient, pendant le grand voyage.

On offre du vin de palme à discrétion à tous ceux qui ont assisté aux funérailles. Et ceux-ci ne se séparent que lorsqu'ils sont tous complètement ivres.

Depuis leur arrivée dans le pays, les européens se sont, autant que possible, opposés à ce que le sacrifice humain fit partie des cérémonies funèbres. Mais c'est chose difficile que d'obliger un peuple, à rompre avec les vieilles traditions. Aussi les indigènes se cachent-ils pour pouvoir continuer leurs pratiques, et assistent, plus fervents que jamais, à cette horible fête du sacrifice humain.

Un jour, toutefois, la civilisation pénétrera assez avant — espérons-le du moins — dans ces pays, pour faire disparaître ces coutumes barbares.

Déjà même, dans le Bas-Congo, la lugubre tradition semble se perdre de plus en plus.

CHAPITRE V.

Les villages du Bas-Congo.

Les habitants du Bas-Congo, comme du reste toutes les populations de ces contrées, choisissent pour y fonder des villages, les emplacements dont le sol leur parait propre à la culture.

Elles s'installent de préférence, soit dans une vallée, soit sur le penchant d'une colline, et toujours à proximité d'une rivière, ou d'un ruisseau susceptible de leur fournir de l'eau potable.

Leurs cases sont construites au moyen de pieux et de roseaux. Elles ont de trois à quatre mètres de long, sur deux mètres de large, et deux de hauteur.

L'intérieur de ces habitations absolument primitives, est divisé en deux compartiments : une grande pièce carrée, séparée d'une plus petite, par une simple cloison de paille. Dans la première de ces deux chambres, le propriétaire de la case, cache la plus grande partie de ses richesses. Mais comme le nègre est, généralement, très méfiant, il trouve d'autres cachettes pour y placer les objets de valeur qu'il possède.

La petite pièce sert de chambre à coucher. Ce buen-retiro n'a pour mobilier qu'un petit lit, fabriqué avec des branches d'arbre, recouvert par une simple natte de paille tressée. C'est également une natte qui sert de drap de lit, le nègre s'en accommode fort bien, et passe la nuit le corps entre ces deux nattes, comme s'il se trouvait dans le lit de plumes, le plus douillet.

J'ai dit que les cases étaient construites, la plupart du temps avec de la paille, j'ajouterai que dans les régions ou il y a des bambous et du rotin, on s'en sert de préférence, comme matériaux de construction. Les habitations acquièrent par ce fait, une plus grande solidité. Même, il n'est pas rare de voir certaines cases, dont les portes sont en planches, ce qui donne au propriétaire de l'immeuble, une grande notorité parmi les habitants du village.

La chambre à coucher est réservée au maître et à sa femme préférée. Les autres femmes, ainsi que les esclaves, couchent dans des huttes contiguës.

Il y a toujours, entre les cases, un espace de plusieurs mètres, qui

sert de jardin au propriétaire pour la culture d'un peu de manioc, de patates, de la canne à sucre, du tabac, des concombres, du maïs, etc., etc.,

Quelques palmiers, des bananiers, et un certain nombre d'autres arbres, ajoutent au pittoresque de ces villages.

Les champs, plus importants, de maïs, de manioc, d'arachides etc., se trouvent à quelque distance, mais jamais à plus de deux ou trois cent mètres.

Les villages du Bas-Congo se composent, chacun, de vingt jusqu'à cent cases ; leur population varie de trente à cinq cents habitants. Le chef est tout simplement le plus âgé parmi les hommes habitant le pays.

L'européen lui donne généralement le titre pompeux de roi.

Ce chef, ou roi, est considéré comme le père de ses administrés. C'est lui qui préside de droit les palabres, où se discutent toutes les affaires du district, quelle que soit leur importance.

Son influence est toujours grande. Mais ses « sujets » — puisque roi il y a, l'entourent d'une vénération profonde, et le considèrent comme un chef tout puissant, s'il a le bonheur de posséder un de ces fétiches, dans lesquels les populations du Congo ont une confiance si absolue.

Naturellement le possesseur d'un pareil trésor ne manque jamais de le porter sur lui, lorsqu'il croit avoir quelque danger à redouter.

Ces fétiches sont tout simplement des morceaux de bois dont les dimensions varient, et qui sont plus ou moins grossièrement travaillés.

Quoiqu'il en soit de l'influence qu'il ait, en réalité ou en apparence, un chef bien avisé, se garderait bien de faire une opposition trop énergique, à une opinion ouvertement manifestée par ses administrés.

Il sait qu'il s'exposerait, en agissant ainsi, à ce que l'on se débarrasse de lui par le poison.

Toutefois, bien que le chef ne cherche jamais à contrecarrer par trop les exigences de son petit peuple, et à le méconter d'une façon quelconque, il ne s'en adjuge pas moins, la plus forte part du butin fait pendant une guerre.

Les relations des chefs avec les blancs qui passent par leurs villages sont généralement très cordiales. Le « roi, » ou, en son absence, le plus haut personnage après lui, s'empresse de faire présent au voya-

geur de quelques volailles, d'un régime de bananes, et d'une calebasse de vin de palme.

Mais les rusés ne se montrent aussi généreux que parce qu'ils espèrent bien recevoir. en manière de réciprocité, deux ou trois fois la valeur de ce qu'ils sont censés donner gratuitement.

Je ne vous cacherai pas que, partout au Congo, cette prétendue générosité des noirs, devient extrêmement coûteuse aux voyageurs.

Malgré cela, à part les marchandises provenant d'Europe et dont il se montre très avare, le nègre donne assez facilement. Il a bon cœur en général.

Si, pendant qu'il prend sa nourriture, surviennent des étrangers ou d'autres noirs, l'indigène ne manque jamais de les inviter à prendre part au repas.

S'il vous reçoit chez lui, c'est toujours de la meilleure grâce qu'il vous donne, sans rétribution, la nourriture et le logement dans la plus confortable de ses cases.

Nourriture. — Les habitants du Bas-Congo se nourrissent de maïs, d'arachides, de noix de pature, de bananes, d'ananas, Lorsqu'ils peuvent s'en procurer, ils sont très friands de la chair de poisson et de poulet, de viande de mouton, de porcs et de chèvres, le tout préparé avec de l'huile de palme.

Mais le fond de leur nourriture, est incontestablement le pain fabriqué avec de la farine de manioc bouillie dans de l'eau et qu'on appelle chicoangas.

Les chicoangas, ne se préparent pas partout de la même manière, Le plus souvent, principalement, dans le Bas-Congo, les femmes qui sont chargées de leur fabrication, prennent la racine de manioc, dès que celle-ci a atteint une certaine grosseur, et la laissent macérer, pendant quelques jours dans des sortes d'écuelles, pleines d'eau, et spécialement creusées pour cet usage, dans des troncs d'arbres.

Après cette macération indispensable, la racine de manioc est soigneusement raclée, jusqu'à ce qu'elle soit devenue parfaitement blanche. On l'écrase menue, et on pétrit le tout en une pâte que l'on fait alors bouillir dans des marmites en terre, que les femmes du pays fabriquent elles-mêmes.

Dans le Haut-Congo, au contraire, on se contente de faire bouillir la racine de manioc, immédiatement après l'avoir récoltée et passée à l'eau.

Les nègres fabriquent aussi des galettes de différentes formes, qu'ils appellent tantôt coangas, tantôt chicoangas. Mais c'est toujours de la farine de manioc.

Jusqu'à présent, l'indigène ne s'est pas adonné à la culture du riz. Le peu de ce produit qui entre dans son alimentation, lui est vendu par des commerçants européens. Ceux-ci lui procurent, également, le genièvre, le rhum, le cognac, dont il fait une très grande consommation.

Dans tout le pays compris entre la côte, jusqu'à Stanley Pool, on ne parle que la langue Fiote, avec quelques légères variations, selon les localités.

L'HABILLEMENT. — Soyez persuadé que l'indigène qui aura pu se procurer tout ou partie d'un costnme européen, vieil habit, gilet, pantalons mis au rebut, ou chemise hors de service, s'en parera, et ne quittera plus ce vêtement tant apprécié, que lorsqu'il tombera littéralement en loques.

S'il n'a pas eu la bonne fortune de se procurer quelque pièce de la garde-robe d'un européen, le nègre se sert pour cacher sa nudité, d'une pièce d'étoffe de deux mètres de long sur un mètre de large, de couleur rouge ou bleue, dont il fait un pagne.

Ce vêtement quelque peu primitif est retenu autour des reins, au moyen d'un nœud fort coquettement établi.

Les élégants de l'endroit, agrémentent leurs pagnes d'une bordure de nuance différente à celle de l'étoffe.

Outre le pagne, l'indigène fait usage d'une seconde pièce d'étoffe qu'il drappe sur son épaule, comme autrefois les grecs faisaient de la toge.

Comme couvre-chef, il tache de se procurer une coiffure européenne quelconque. Un personnage de quelque importance ne saurait s'en dispenser.

Amateur de clinquant, l'indigène porte presque toujours au cou, des colliers de perles de verroteries, ou encore un ruban tissé avec du poil de la queue d'éléphant. Ces rubans constituent pour lui, une fétiche, qui a la vertu de le mettre à l'abri des malheurs.

L'habitant du pays ne se contente pas, des articles de cotonnades et autres tissus importés d'Europe. Il fabrique lui-même des étoffes au moyen de fibres, des lianes, qui poussent à l'état sauvage dans les forêts.

Il se fait un certain commerce de ces étoffes, sur les marchés du pays, mais à vil prix.

Religion. — Les naturels du Bas-Congo, qui résident sur les deux rives du fleuve, entre Banana et Stanley-Pool sont tous des « féticheurs. » C'est-à-dire qu'ils croient à la vertu des fétiches, — simples morceaux de bois, taillés, sculptés, façonnés par des espèces de prêtres-médecins, auxquels la crédulité des populations accorde des pouvoirs occultes illimités.

Lorsqu'il s'agit de conjurer des malheurs, les prêtres féticheurs se livrent en public à diverses pratiques, particulièrement à des danses bizarres.

On les voit alors, monter sur des tréteaux élevés de deux mètres au dessus du sol. Là commencent les fameuses danses, qui consistent en mouvements divers, exécutés avec la tête, les bras, les jambes, en contorsions plus ou moins bizarres, de la poitrine, du ventre et des cuisses Tout celà se passe sans que le féticheur ait changé de place d'une semelle.

J'ai vu une fois, un de ces féticheurs se livrer à la danse la plus extraordinaire qui se puisse imaginer en ce genre ; et cela pour guérir un malade. Notre prêtre-médecin procéda de la façon suivante : après avoir dansé pendant quelques instants tout autour du patient, le féticheur s'empare d'un grand couteau de chasse. Puis avec une étonnante dextérité, il se mit à planter le coutelas successivement entre les doigts du malade. Après avoir exécuter cette singulière jonglerie, il se remit à danser, entraînant cette fois avec lui, tous les assistants, sautant comme des furieux, chantant à tue-tête, et se démenant à battre du tambour, avec rage.

C'est encore aux féticheurs, qu'est réservée la spécialité de préparer les médicaments qui doivent être administrés aux malades. Dans toutes les cérémonies, où ils sont appelés à donner leur concours, ils ne manquent jamais de se couvrir la figure de farine, et portent à la main une feuille de bananier.

Ils ne travaillent pas pour l'amour de l'art et font, en général, payer fort cher leur présence à une cérémonie. Certains, plus malins que leurs confrères en jongleries, savent tirer un très bon parti de la terreur et du respect qu'ils inspirent aux indigènes trop crédules.

La guerre chez les indigènes au Bas-Congo. — La plupart du temps, la guerre éclate entre les habitants de deux villages. Il arrive

cependant, que, par le fait d'alliances, plusieurs villages se liguent contre un seul.

Mais ces alliances ne se cimentent jamais sans de nombreuses palabres. Dans ces assemblées, où se réunissent tous les principaux personnages des villages qui cherchent à s'allier contre un ennemi commun, les discussions se prolongent. Si bien que ceux contre lesquels se conclut l'alliance, ont tout le temps d'être prévenus de l'attaque, et s'ils sont braves, ils prennent d'avance leurs précautions pour mettre à l'abri de l'invasion, les femmes, les enfants, les esclaves, en un mot, tout ce qui est transportable. Ayant ainsi confié famille et objets précieux à la garde des habitants d'un district ami, les hommes se tiennent prêts à accepter la bataille.

Si le village qui sert d'objectif est trop éloigné pour que ses habitants puissent être prévenus qu'ils vont être attaqués, l'ennemi, y arrivant à l'improviste, met tout à sac, et, après avoir massacré tous ceux qu'il a pu atteindre, fait main basse sur tout ce qu'il peut emporter, femmes et bétail. Le vainqueur retour ainsi chez lui chargé de butin.

Quant au vaincu, il se tiendra coi jusqu'à ce qu'il ait la possibilité de prendre sa revanche de la défaite qu'on lui a infligée.

S'il ne voit pas jour, après un certain temps, à attaquer et vaincre à son tour, il prend son parti des propositions de paix qui lui sont faites. En ce cas la paix définitive ne sera conclue, que lorsque le vainqueur aura consenti à rembourser la valeur des hommes qu'il aura tués à l'ennemi pendant la guerre.

En outre, la paix ne se signe que lorsque les chefs des deux parties ayant été belligérantes, ont fait ce qu'ils appellent « l'échange du sang ».

Cette cérémonie consiste, pour les deux chefs, à s'étreindre mutuellement la main, pendant qu'un troisième personnage pratique, sur le bras de chacun d'eux, une petite incision qui produit à la surface de la peau, une gouttelette de sang.

L'opérateur prend alors une pincée de poudre de bois préparée à l'avance, et met quelque peu de cette poudre sur chacune des incisions, puis frotte les deux bras l'un contre l'autre, à plusieurs reprises, en prononçant la formule d'un serment à échanger entre les deux réconciliés, qui se jurent, mutuellement, une amitié éternelle sur cette terre. Toujours, d'après la formule, celui qui manquerait au serment ainsi fait, serait certain de mourir aussitôt.

Cette cérémonie de « l'échange du sang » est toujours très imposante, et chacun se fait un devoir d'y assister. Lorsque l'opérateur a énoncé à haute voix la formule du serment, auquel s'est engagé chacun des chefs, tout le monde dans l'assistance, prononce, en même temps, ces deux mots : « Gam Boï ! » ce qui signifie : « C'est juste ! Je le jure ! Je m'y engage ! »

Après qu'on est absolument tombé d'abord et que « l'échange du sang » s'est effectué, pour que tout soit bien définitivement conclu et terminé, il faut procéder à un échange de cadeaux plus ou moins important.

Mais c'est toujours le vaincu, qui a le moins à donner, qui montre les prétentions les plus exagérées

Enfin, la paix rétablie, tout finit par une grande fête, pendant laquelle le vin de palme circule à discrétion.

Ces mœurs et coutumes, si intéressantes à observer, sont à peu près les mêmes dans presque toute l'étendue au Congo, au moins jusqu'à Stanley-Pool.

J'ai du reste remarqué que, dans toute l'Afrique, quelles que soient les contrées qu'on parcourt, les habitudes des indigènes ont beaucoup de points de similitude.

CHAPITRE VI.

Le commerce du Bas-Congo.

De toutes les parties du Bas-Congo que j'ai visitées, ce sont Manyanga et Lutété qui présentent, sans conteste, l'activité commerciale la plus grande.

Les marchés se trouvent en nombre important ; on y voit se former continuellement des caravanes considérables pour aller trafiquer en montant tout le long du fleuve (ce qui se dit Mjombo), ou descendre à la côte (ce qu'on désigne par l'expression N'Gouto).

On ne saurait s'imaginer l'importance des transactions commerciales, qui ont lieu dans ces pays lointains et dont la civilisation est de date si récente.

Le commerce, sur la côte occidentale, se fait presque exclusivement avec l'Angleterre.

Cela tient aux causes suivantes :

1° L'absence totale des droits d'entrée en Angleterre pour l'huile et la noix de palme, l'ivoire; etc., etc. Dans tous les autres pays de l'Europe, les frais de douane paralysent complètement les transactions avec les trafiquants africains. Ceux-ci sont bien trop pratiques pour expédier, à leurs risques et périls, des marchandises dont ils trouvent un écoulement si facile chez les anglais.

2° On trouve dans les ports anglais et à des prix excessivement bas, tous les articles qu'exige le commerce avec les noirs.

3° Enfin, il y a une très grande facilité de communication entre l'Angleterre et la Côte occidentale d'Afrique.

Les produits qui alimentent actuellement le commerce dans le Bas-Congo, sont l'huile et la noix de palme, l'ivoire, les arachides, le caoutchouc, le tabac, le vin de palme, la gomme copal, le bétail, les légumes et les fruits indigènes.

En échange de ces produits, les trafiquants africains reçoivent de l'argent, du riz, du poisson sec ; puis, en fait de spiritueux, du rhum, du cognac dit « de traite », du genièvre de Hambourg, des étoffes de toutes nuances (le vert et le jaune excepté), des couteaux, des cuillers, des fusils à pierre, de la poudre, des petits miroirs, des sonnettes, des clous, enfin des vieux habits venant d'Europe et des vieux chapeaux !

Le commerce du pays étant, ainsi que nous l'avons dit précédemment, entre les mains des Anglais, d'une façon à peu près exclusive, Londres et Liverpool sont les plus importants marchés du monde, pour l'huile de palme et l'ivoire.

L'exportation du premier de ces deux produits du Congo a considérablement augmenté dans ces dernières années. Et cela parce que la fabrication des savons et des bougies a pris un immense développement.

Toutefois, l'huile de palme étant fort recherhée pour l'éclairage, on en exporte des quantités considérables comme huile à brûler.

On la prépare comme suit :

Aussitôt que la noix a atteint le degré de maturité voulu, — quand elle devient rouge — on la jette dans une marmite pleine d'eau bouillante et on l'y laisse jusqu'à ce qu'elle soit devenue molle. On la retire alors du feu, et on la presse avec les mains pour en exprimer l'huile.

Ce premier produit obtenu de la sorte, est celui qu'on emploie le plus en Europe.

L'huile brute ainsi retirée de la noix, on casse celle-ci, et on la remet à bouillir. Au fur et à mesure de l'ébullition se forme à la surface de l'eau, comme une petite écume que l'on enlève et recueille précieusement au moyen de l'écumoire. C'est la seconde huile, plus fine que la première, infiniment plus recherchée, et dont le prix, par conséquent, est de beaucoup supérieur à celui de l'huile brute.

Les blancs n'y perdent assurément pas dans les échanges qu'ils font avec les indigènes. Les marchandises qu'ils donnent à ceux-ci sont de qualité tout à fait inférieure, et s'achètent à très bas prix en Angleterre.

On peut en juger par ce qui suit : une pièce de mouchoirs, vendue à Banana 7 sh. 6 d., c'est-à-dire 9 francs, ne coûte à Manchester que 1 sh. 8 d., ou deux francs environ.

Quelle que soit la qualité de l'étoffe, les commerçants blancs gagnent toujours 2 à 300 °/₀ sur les marchandises qu'ils échangent à la côte de l'Afrique occidentale.

De tous les articles qu'achète le nègre, c'est le gin ou le genièvre de Hambourg qu'il apprécie le plus. Ce genièvre, additionnée d'une forte dose d'eau, constitue une boisson, non seulement d'un goût exécrable, mais nuisible à la santé Le prix est, du reste, en rapport. Une caisse de douze bouteilles coûte trois francs, rendu à Banana.

Les indigènes raffolent à ce point du détestable spiritueux, qu'ils donnent volontiers une bonne poule pour deux bouteilles de mauvais gin. Pour douze bouteilles de ce poison que leur fournit Hambourg, ils donnent une chèvre en échange.

Le noir semble venir au monde avec des aptitudes pour le négoce. Qu'il s'agisse d'acheter ou de vendre, ils sont également retors. Vendeurs, ils vous demanderont toujours un prix très exagéré. Et comme, au contraire des anglais, le temps pour eux n'a aucune valeur, ils resteront des journées, même des semaines entières, avant d'abaisser leurs prétentions pour la conclusion d'un marché.

L'européen acheteur doit, pour ne pas être dupe, avoir une patience égale à celle des indigènes, et discuter pendant des journées entières. Du reste, quel que soit le prix exigé, le naturel du Congo ne se montrera jamais satisfait, et n'achètera pas sans avoir longuement marchandé.

Cela tient, évidemment, à ce qu'il ne se rend pas encore compte de

la valeur réelle que peuvent avoir les différents articles importés d'Europe, de même qu'il ignore également la valeur que l'on accorde aux produits exportés du Congo.

Par contre, les transactions entre indigènes se traitent beaucoup plus rapidemment.

Lorsqu'un européen a l'air de tenir à un marché, il peut être certain qu'on lui tiendra les prix. Si, au contraire, il paraît dédaigner d'entrer en relations d'affaires pour les articles qu'on vient de lui proposer, et n'en vouloir à aucun prix, la tactique réussit presque toujours, et il peut passer des marchés fort avantageux pour lui.

Il arrive que les indigènes, croyant obtenir des prix plus élevés que ceux qu'on leur offre à l'intérieur, entreprennent des voyages de quinze à vingt jours, pour aller à la côte vendre eux-mêmes leurs produits.

Ils ont quelquefois de grandes déceptions. Ils ne se corrigent pas toutefois, et recommencent à la première occasion.

L'entêtement de ces noirs est tel, qu'on leur voit céder à un autre homme de leur race, des objets à un prix très inférieur à celui que leur offrait l'européen.

La vérité est que ces indigènes sont de grands enfants, qu'il faut les traiter comme tel, et qu'il suffit de bien les connaître pour arriver à les rendre presque toujours raisonnables.

L'indigène, ici, est rapace par nature. S'il n'a rien à vendre, il cherchera néanmoins à vous extorquer quelque chose. Pour arriver à son but, il se fera mendiant, petit, humble ; il emploiera toute espèce de ruses, sans négliger même les procédés comiques, pour arriver à vous intéresser à lui. Mais, seuls, les nouveaux venus dans le pays, se laissent apitoyer. Ils reconnaissent plus tard, après avoir payé leur tribut, qu'ils se sont laissé attendrir par des individus qui n'étaient pas du tout intéressants, mais fort intéressés.

Il arrive même que l'européen qui voyage à l'intérieur est tellement assailli à son arrivée dans les villages par ces mendiants éhontés, qu'il est obligé de leur faire une large distribution de coups de trique pour s'en débarrasser.

Sur tout le parcours, entre Banana et Stanley-Pool, on rencontre nombre de marchés, — véritables petites foires — qui se tiennent une fois par semaine. Ces marchés se trouvent sur des points déterminés, choisis à l'avance, et généralement à une ou deux heures de marche de chaque district.

Pourquoi les indigènes ont-ils placé aussi loin ces marchés au lieu de les établir au centre même des villages ? Ils donnent à cela un motif spécieux, à savoir que les ivrognes qui fréquentent les marchés pourraient parfaitement mettre le feu aux cases et être ainsi la cause de la ruine de tout un groupe de population.

De plus, disent-ils encore, l'ivrogne, ayant à faire, pour rentrer chez lui, une longue route, est généralement à peu près dégrisé en mettant le pied dans sa case ; et, par conséquent, on n'a plus à craindre d'imprudence de sa part.

D'habitude les marchés se tiennent sur des plateaux de montagnes quelconques, qu'on défriche sur une certaine étendue, de façon à ce que quelques milliers de personnes puissent y circuler à l'aise.

Les trafiquants qui viennent de loin, sont toujours les premiers arrivés. Dès 7 heures du matin, ils sont là avec leurs nattes, leurs étoffes et leurs esclaves, et se placent à un point spécial du marché.

Un peu plus tard arrivent les marchands de bestiaux, lesquels tiennent d'abord à être éloignés des autres, puis à se trouver à proximité d'arbres, auxquels ils peuvent attacher les bêtes qu'ils amènent avec eux : chèvres, moutons, poules, canards et cochons. Les porcs qu'on va vendre au marché, sont l'objet d'une attention toute particulière, car ils ont le cou et le ventre orné d'un large ruban de feuilles de palmiers tressées.

Enfin, les femmes, leurs paniers sur la tête, font leur apparition, une heure après, alors que chacun s'est occupé déjà de son installation L'arrivé de ces marchandes est toujours l'occasion d'une petite émeute car ces « dames de la halle » du Congo, veulent toutes avoir la meilleure place pour établir leurs marchandises. De là, des cris, des disputes, des échanges de propos plus ou moins malsonnants, jusqu'à ce que chacune soit placée, plus ou moins bien selon son désir.

Les produits que débitent le femmes, consistent en ananas, bananes, patates, arachides, noix de palme, choux, œufs durs, morceaux de viande, sel graisse, piments, et aussi quelques étoffes et autres articles du pays.

Partout autour du marché se tiennent les marchands de vin de palme qui se vend à un prix relativement assez élevé.

A une heure de l'après-midi, les femmes se retirent. Le marché est fini. Les hommes y restent cependant pour boire le malafou, et il est rare qu'ils se décident à quitter la place, avant d'être complètement ivres.

Alors les querelles les disputes vont leur train. Il y à échange de voies de fait, lutte et boxe, absolument comme dans les pays civilisés.

Par exemple, ici, presque jamais le sang ne coule et l'on ne se fait pas de blessures graves, car, par le fait d'une convention qui a force de loi pour ces indigènes, il est formellement interdit à tout individu de pénétrer dans un marché étant porteur d'une arme quelconque. Le délinquant serait immédiatement arrêté et très sévèrement puni.

Du reste, pour ces batailles, il n'y a pas ce qu'on appelle vulgairement en France de « la galerie ». Aussitôt que la querelle s'est envenimée au point de dégénérer en pugilat, tout le monde s'empresse de fuir, et combattants restent seuls en présence.

Les marchés du Bas-Congo sont toujours très fréquentés. Ce sont des lieux de réunion pour les habitants de villages distants les uns des autres.

Les emplacements ont été choisis de façon à ce qu'on puisse, sans fatigue, venir de chaque village, visiter une de ces foires tous les deux ou trois jours.

La question des dettes. — C'est une question fort compliquée chez ces peuples africains, et qui mettrait sur les dents tous nos juges de paix européens.

L'indigène, pour se faire payer, n'est pas le moins du monde scrupuleux sur le choix des moyens. Si son débiteur se montre par trop récalcitrant et disposé à laisser s'éterniser la dette, le créancier, assisté des siens, s'empare d'une femme, d'un enfant ou de quelques esclaves appartenant à son débiteur.

Le prisonnier, (il y en a quelquefois plusieurs, selon l'importance de sa dette), est attaché à un arbre, et gardé à vue jusqu'à ce que la somme due soit payée.

On en réfère à des juges pour trancher les différents. Or, il arrive, dans certains cas, que le *magistrat* indigène décide que les personnes saisies, ligotées et retenues prisonnières appartiennent de droit et en toute propriété au créancier qui n'a pas reçu satisfaction.

Ce dernier pourra alors disposer de « ces esclaves » comme il voudra.

Mais quelquefois le débiteur n'a ni femmes, ni enfants, ni esclaves.

Dans ce cas le créancier s'ingénue à s'emparer de cet homme, qui devient alors, lui-même, un esclave qu'on peut vendre pour rentrer dans ses fonds.

J'ai à signaler ici, un détail assez piquant à un point de vue tout spécial.

S'il arrive, — ce qui se présente quelquefois, même au Congo, — qu'un homme libre séduise une femme', *sans s'être entendu au préable avec le mari de celle-ci*, l'époux qu'on n'a pas consulté, cherche à s'emparer de la personne du séducteur, qui a négligé la formalité du consentement et le garde attaché à un arbre, jusqu'à ce que le galant se décide à payer une rançon que, naturellemen, le mari exige toujours considérable, exorbitante.

Si le prisonnier ne veut ou ne peut s'exécuter de bonne grâce, son impitoyable adversaire le vend comme esclave.

Voilà pour l'homme libre qui se rend coupable de ce méfait.

Quand par hazard, le séducteur n'est pas homme libre, le mari n'y met pas tant de forme de patience ; ils se contente, pour toute vengeance, de couper les oreilles au galant de sa femme.

Mais voici où commence l'odieux.

Il arrive, dans ces pays africains, que le mari et la femme s'entendent pour pratiquer le *chantage*.

Dans ce cas, le malheureux séducteur naïf se laisse toujours surprendre en flagrant délit, et est mis en demeure de racheter sa liberté.

Alors a lieu entre les deux complices le partage. Et la femme qui s'est prêtée à la chose, perçoit la part proportionnelle qui lui revient du montant de la rançon.

CHAPITRE VII.

La station de Lutété

Il est impossible de se procurer à Manyanga, des chevaux ou des mules pour voyager. Ces animaux ne trouveraient pas de nourriture dans ce pays absolument aride. Je fus donc obligé de me mettre en route pour Lutété à pied, accompagné de sept noirs ; trois Zanzibarites et quatre indigènes. Deux de ces derniers sur lesquels j'avais eu de très mauvais renseignements, demandaient à être surveillés de très près.

ces perles qu'ils portent sur leurs épaules et avec lesquelles ils achètent les objets dont ils ont besoin.

Une pièce (douze) mouchoirs se paie environ 60 à 80 colliers.

Les deux villages de « Maquita » et de Lutété, sont, de beaucoup, les mieux bâtis de tout le pays. Les maisons solidement contruites au moyen de gros bambous, sont couvertes d'une excellente toiture en herbes sèches, absolument impénétrable aux rayons du soleil, comme aux eaux de pluie.

Ces logements, assez spacieux, et munis de portes très hautes et très larges, sont divisés en deux compartiments, dont l'un meublé d'un lit de camp, sert de chambre à coucher.

Au point de vue de l'édilité, ces villages sont en fort bon état ; on y trouve de belles plantations de bananiers soigneusement entretenues.

On sent qu'il y a là un chef intelligent el respecté, qui dirige et sait faire respecter ses ordres. Maquita, en effet, n'aspire qu'à faire prospérer l'agriculture et le commerce dans son pays,

Distant de 300 mètres au plus de la station du comité, le village de Lutété se trouve sur la route que doivent suivre toutes les caravanes montant à Stanley-Pool, ou descendant à la côte (soit à Ambrizette soit à Banana.

Or chaque caravane arrivant à Luttété, doit y payer un droit de passage, fixé à deux pièces d'étoffe. Cet impôt ne se prélève pas, toutefois sur le voyageur européen.

Maquito est l'un des chefs les plus connus, les plus considérables et les plus respectés de tous ceux qui règnent entre Stanley-Pool et la côte.

Il n'est pas rare de le voir descendre jusque là, à la tête de plus de 500 hommes pour s'ouvrir un chemin par la force et le fusil au poing, protéger sa caravane contre les attaques des indigènes hostiles, établis entre Lutété et Ambrizette.

Ce qui fait la puissance de ce chef redouté, c'est son alliance avec « Lutété » qui partage sa manière de voir concernant l'extension à donner au commerce et à l'agriculture. Ils considèrent que c'est par là qu'ils arriveront à la richesse, qu'ils espèrent dans leur ambition.

Les deux alliés travaillent donc d'un commun accord, à réaliser leur rêve de luxe. Ils sont arrivés ainsi, à se communiquer mutuellement une confiance absolue dans le résultat final.

Cet exemple d'une pareille alliance est unique au Congo, où les chefs

se jalousant les uns les autres, sont toujours disposés à en venir aux mains.

Maquita est, qu'on me pardonne cette assimilation, le Ministre des Affaires étrangères des deux petits royaumes, tandis que Lutété est plus spécialement chargé de l'expédition des affaires de l'intérieur. Le premier est presque toujours en route ; mais pendant son séjour au village, il assiste régulièrement aux palabres; y prend la parole. Mais tout cela pour la forme, car il est toujours et d'avance, de l'avis de Lété qui est bien réellement le maître.

A mon arrivée à Lutété, je fus reçu littéralement à bras ouverts, par le chef de la station, — un officier bavarois, — qui avait hâte de me céder le commandement, et de s'en aller le plus tôt possible.

Les deux chefs alliés vinrent me rendre visite.

Maquita était alors un homme d'environ trente ans, de taille moyenne, mais bien prise; un gaillard d'apparence robuste, et de fort bonne mine, ma foi, avec sa physionomie franche et son air décidé. Par exemple, en ce qui concernait l'affabilité et les manières polies, ce ministre des affaires étrangères me parut laisser quelque peu à désirer.

Lutété, au contraire, d'une physionomie moins séduisante — (il était petit et peu robuste), — prévenait en sa faveur par des façons d'être plus en rapport avec nos formules de politesse européenne.

Ils m'exprimèrent leur désir de vivre en bonne intelligence avec moi, et à mon tour je m'empressai de leur donner l'assurance de mes intentions conciliantes et amicales.

Ils partirent, fort satisfaits, et promettant de m'apporter dès le lendemain, les cadeaux qu'ils me destinaient. En effet, le jour suivant, je les voyais arriver avec des poulets et des calebasses de vin de palme, poussant devant eux, les chèvres qui devaient compléter les présents qu'ils nous offraient. Naturellement, je ne voulus pas être en reste avec ces personnages, sur la rapacité desquels j'avais été fixé. En manière de réciprocité, je leur donnai quelques pièces d'étoffe.

Mon premier soin, en arrivant à Lutété, avait été de faire tracer un jardin potager et d'y faire les semailles avant le retour de la saison des pluies, qui, dans cette partie de l'Afrique, commence en octobre, pour ne prendre fin qu'en avril.

Je dus malheureusement bientôt laisser ce travail inachevé, par le fait d'une mutinerie des ouvriers que j'avais engagés. Ces individus avaient déserté en masse, prétextant de ce que les rations qu'ils rece-

vaient étaient insuffisantes, et que je leur devais une nourriture plus abondante. Malgré le peu de fondement de leurs prétentions, ils s'obstinèrent dans leur retraite, me laissant avec un seul domestique indigène.

Sur ces entrefaites arrivèrent à Lutété MM. Grenfell, de la mission Baptiste anglaise de M. Comber, et le lieutenant Sundvallson qu'il avait fallu faire porter dans un hamac.

Ce malheureux officier ayant reçu de M. Stanley l'ordre d'aller créer une station à proximité de la rivière de Gordon-Bennette, avait été atteint d'insolation, pour la seconde fois. Le malade avait, grâce à des soins intelligents, échappé à la mort, mais son cerveau avait subi un choc violent. M. Sundvallson, frappé d'aliénation mentale, se livrait à des actes qui nécessitèrent, à la fin, la mesure de rigueur que l'on dut prendre contre lui.

C'est ainsi que, dans un accès de démence, il avait subitement épaulé son fusil et tiré à la cible, sur un chef appelé Babounzali, dans le village duquel il voulait s'installer.

Furieux d'avoir manqué son homme, le lieutenant avait ordonné à un des zanzibarites à son service, de faire feu à son tour. Sur le refus du noir d'obtempérer à cette criminelle fantaisie, M. Sundvallson lui envoya trois coups de révolver, logeant une balle dans l'épaule du pauvre zanzibarite qui essayait de le calmer, et de l'entraîner hors de portée de la cible vivante.

Finalement, ainsi que je l'ai dit plus haut, il fallut bien se rendre à cette douloureuse évidence, que le lieutenant avait absolument perdu la raison, et qu'il devenait dangereux pour tous ses compagnons de le laisser en liberté. On dut l'appréhender au corps, le désarmer de force et le mettre au moyen d'un ligottement prudemment exécuté, dans l'impossibilité de se mouvoir. On le transporta, dans cet état, à Stanley Pool où M. Stanley venait précisément d'arriver.

C'est même pour s'être attardé à s'occuper du malade. que le chef de l'expédition dut perdre tout espoir d'arriver à temps pour couper la route à M. de Brazza que l'on s'attendait, d'un jour à l'autre, à voir descendre la rivière de Gordon Bennette, à la tête de son expédition.

Aussi l'infortuné lieutenant Sundvallson, n'emporta-t-il pas précisément des remerciments en Europe.

Après quelques jours de repos à Léopoldville, le malade ayant éprouvé l'effet d'une amélioration très sensible, put se rendre à Banana où il devait s'embarquer pour retourner en Europe.

Mais il était écrit que le pauvre officier ne serait pas encore au bout de ses tribulations. On l'avait, en effet, laissé partir sans lui donner des provisions en quantité suffisante pour un aussi long trajet. Aussi quelques jours après son départ de la station, le malheureux convalescent fut rencontré par M. Grenfell, dans le plus lamentable état. Il gisait, abandonné sur le sol, la tête nue exposée aux ardeurs du soleil.

Sans l'arrivée du brave M. Grenfell et les soins empressés qu'il lui prodigua, le lieutenant Sundvallson eut infailliblement péri.

On dut, ainsi que je l'ai dit précédemment le transporter dans un hamac, à Lutété, où il put réparer ses forces épuisées et qu'il quittait rétabli, le 5 août, pour Manyanga.

Une surprise m'attendait ce jour-là. A ma grande joie, je vis revenir les hommes qui m'avaient abandonné. Ils avaient, paraît-il, réfléchi, et revenaient me demander de les reprendre comme ouvriers. Je ne pouvais douter cette fois, de la sincérité de leur soumission, car ils m'apportaient vingt-cinq livres de café, cinq de thé, trente de farine, deux de sucre, deux boîtes de lait concentré, une boîte de beurre, du poivre, du sel, du riz et diverses marchandises que j'allais pouvoir échanger, avec les indigènes, contre des provisions fraîches.

Comme on le suppose bien, je me hâtai, pour mettre à profit cette bonne volonté inespérée, de faire immédiatement reprendre les travaux du jardin potager, en même temps que je faisais réparer la toiture de ma case, et construire quelques huttes pour les noirs.

Témoins de ces travaux qui se faisaient comme par enchantement, grâce à l'ardeur que déployaient maintenant les hommes, naguère encore mutinés contre mon autorité, quelques indigènes vinrent me demander de les employer également. J'acceptai, mais l'expérience fut pitoyable, ces recrues ne voulurent pas obéir comme il convenait, et je me privai de leur aide, en tant qu'ouvriers, pour les employer exclusivement au service des caravanes.

Le 2 septembre, je reçus la visite d'un anglais qui retournait en Europe, pour cause de mauvaise santé.

A ce propos voici une petite anecdote typique qui donnera une idée de certaines coutumes de ces sauvages.

On ne se douterait guère que la loterie existe au Congo et qu'elle y est en grande faveur. Voici le fait : Je m'étais mis en quête de porteurs pour le transport du susdit anglais à Manyenga. Je trouvai tout le village sens dessus dessous. Toutes les femmes criaient, gesticulaient, se disputaient Elles tenaient à bras le corps un malheureux noir qu'elles

avaient fait prisonnier parce que, s'étant égaré, il avait pénétré dans une tribu qu'il n'avait pas le droit de visiter, vu qu'elle était séparé de la sienne par les habitants d'un village intermédiaire. C'était bien d'avoir capturé un esclave, mais il s'agissait, maintenant, de savoir à qui il appartiendrait. Chacune de ces énergumènes voulait l'avoir, le tirait à elle, l'arrachait des mains des autres ; si bien que l'infortuné captif courait le risque d'être dépecé et partagé comme une simple volaille.

Cependant une des combattantes proposa de s'en rapporter au hasard. Il ne s'agissait de rien moins que de mettre le prisonnier en loterie.

Or, voici comment cela se pratique. On place quelques graines de maïs devant chaque case ; puis on s'empare d'une poule, — les pauvres bêtes sont toutes affamées dans ces pays, — et on lance l'oiseau de basse-cour en l'air. Alors le propriétaire de la case devant laquelle s'arrête le volatile pour picorer le mais est désigné par le sort à devenir le maître du prisonnier.

Je m'étais fait expliquer cette curieuse coutume, et je croyais qu'on s'en rapportait au résultat obtenu. Quelle ne fut donc pas ma surprise de voir toutes celles que le sort n'avait pas favorisées, se récrier, s'invectiver les unes les autres et vouloir en rappeler de ce jugement du hasard.

Vous qui êtes si maigre, « disait une énorme virago » que ferez-vous de cet homme ? Il s'échappera de chez vous. Au contraire, « répondait l'autre » j'aurai toujours assez de vigueur pour le rattrapper tandis que vous, vous y perdriez votre peine ». Les éclats de rire mirent fin à cette petite scène.

Ayant trouvé les porteurs que je cherchais, je ne sus pas comment avait fini la querelle ; mais je plaignis sincèrement le pauvre prisonnier d'être tombé au pouvoir de ces mégères.

Quelques jours plus tard, la nouvelle me parvint de l'arrivée très prochaine du général anglais sir Frédérik Goldshmidt, qui venait, en sa qualité d'administrateur général de l'expédition, inspecter tous les postes. Je devais l'attendre d'un moment à l'autre, car il était déjà à Issangila

Dès le début de son inspection qui promettait d'être extrêmement sévère, le général avait déjà révoqué un agent belge que le Comité avait placé à Boma.

Le mois de septembre fut marqué par un incident grave qui eut lieu

à Vivi, où le capitaine Saulez, de l'armée anglaise, venait d'arriver à la tête d'un détachement de 208 Housas. Or, un matin, les Cabindas de la station, s'étant révoltés, assiégèrent à mains armées, les habitations des blancs. Vainement le chef de la station, un américain, esssaya-t-il de calmer. Il ne réussit dans cette mêlée, qu'à recevoir une balle qui lui traversa la main.

Les Housas du capitaine Saulez intervinrent aussitôt, et réussirent à refouler les mutins, qui eurent un homme et une femme tués et quelques blessés.

Après cet exploit, le capitaine se mit en route, et arriva à Lutété le 1er octobre 1883.

A son passage à Manyanga, il avait eu un différend très vif avec le lieutenant Hanneuse, qui commandait cette station. Une querelle à propos de savon, est chose vraiment comique. Vous allez voir comment l'incident devint sérieux et menaça même de tourner au tragique.

Le capitaine Saulez voulait obtenir pour ses Housas, il paraît qu'ils en avaient sérieusement besoin, tout le savon dont pouvait disposer le lieutenant. M. Hanneuse lui répondit que l'approvisionnement de cette denrée était à peu près épuisé, qu'il lui en restait à peine pour les besoins des blancs, et que, partant, les noirs devaient s'en passer.

Grande colère du capitaine, qui menaça le commandant de la station de faire enfoncer la porte du magasin, par ses hommes, s'il ne la faisait pas ouvrir de suite, et de s'emparer de force de tout le stock de savon qui pouvait s'y trouver. Il allait mettre cette menace à exécution, lorsque le lieutenant Hanneuse appelant à lui ses fidèles zanzibarites, aligna résolument sa troupe devant la porte du magasin, qu'on voulait livrer au pillage.

Il s'en suivit bientôt une mêlée générale, dans laquelle le lieutenant Hanneuse et ses hommes furent très maltraités par les Housas vainqueurs. Voilà comment le sang coula, pour un peu de savon !

Le terrible capitaine Saulez arrivait donc, précédé d'une réputation d'énergie qui ressemblait fort à de la brutalité, je fus tout stupéfait de trouver en lui, l'homme le plus charmant, l'officier le plus aimable qui se puisse imaginer. Si c'est une exception que le capitaine a voulu faire en ma faveur, je m'en réjouis, car nous eûmes ensemble les rapports les plus cordiaux. Il m'annonça que le général Goldsmidt était tombé malade à Issangila, ce qui allait quelque peu retarder son arrivée dans ma station.

Le capitaine se remit en route, le lendemain, en me priant de donner l'hospitalité à deux hommes et quatorze femmes houssas, auxquels leur état de santé ne permettait pas d'aller plus loin. Je me chargeai de profiter de la première occasion pour diriger ces dames sur Léopoldville.

Je ne devais pas tarder moi-même à entreprendre le voyage de Léopoldville, dans le but de me faire soigner par le médecin de l'endroit, des dents me faisaient horriblement souffrir. Ayant obtenu la permission de m'absenter, je me mis en route, en compagnie d'un mécanicien danois, récemment arrivé d'Europe, et qui se rendait dans la capitale du Haut-Congo.

A quelque distance de cette dernière localité, on rencontra la rivière Inkissi, large d'environ 300 mètres, et qu'on traverse dans des canots affectés au transbordement. Cette rivière va se jeter dans le Congo par une chute assez élevée.

On traverse un pays magnifique, toujours montagneux, très peuplé. La construction d'un chemin de fer rencontrerait bien moins de difficultés ici que plus bas.

En approchant de la rivière, j'aperçus un cadavre de nègre, se balançant pendu à une branche d'arbre. J'appris par les indigènes que cet individu avait été supplicié, pour avoir volé cinq colliers de perles, sur un marché du voisinage. Il paraît que lorsqu'il s'agit d'un vol plus important, le coupable est non seulement pendu, mais rôti par-dessus le marché.

Les bords de la rivière sont très escarpés. Il ne faut pas moins d'une demie heure pour les descendre et une heure pour les escalader.

Le lendemain, après avoir traversé l'Inkissi, comme je me rendais au village, je fus témoin d'un baptême indigène, dant les particularités sont assez intéressantes.

Une féticheuse commença la cérémonie par une danse enragée, faisant des contorsions de la tête et du ventre et se frappant à tour de bras la poitrine.

Cette première partie terminée, elle sortit de son pagne un petit paquet enveloppé dans une feuille de bananier et contenant un mélange d'huile de palme, de farine de manioc et autres ingrédients sacrés avec lequel quelques femmes frottèrent l'enfant sur le front, sur le menton et sur la poitrine. La féticheuse recommença alors ses ébats chorégraphiques en les entremêlant de grands cris et en prononçant de temps à autre le nom du néophyte. Cela fait, les femmes se passèrent

de main en main l'enfant, voulant dire par là que toutes l'adoptaient et lui promettaient aide et protection.

Restait maintenant à débattre la question du prix des services de la sorcière ce qui n'était pas chose facile; les parents de l'enfant ne voulant pas donner beaucoup et la félicheuse ayant des prétentions très exagérées. Une longue et bruyante discussion s'engagea ; on aurait cru à les entendre quelles allaient toutes s'entre dévorer ; les langues ne marchaient pas seules ; les gestes les plus énergiques allaient leur train ; mais tout finit enfin, comme toujours dans ces palabres, par se calmer ; on tomba d'accord sur le prix, et la sorcière satisfaite partit avec deux brasses d'étoffe comme récompense de ses peines.

Mon compagnon de route s'étant senti souffrant, je dus le faire transporté à Lutété par cinq porteurs, et je continuai mon voyage, avec ce qu'il me restait d'hommes.

A partir de l'Inkissi, l'aspect du pays change à son désavantage. On ne voit plus, partout, qu'un sol d'argile rouge, dans lequel même le manioc semble avoir toutes les peines dn monde à pousser.

Les villages se font plus rares. Ils sont aussi moins importants. De là, une difficulté sérieuse à se procurer des vivres.

A M'Bestown se trouve, à une journée de marche de Léopoldville, une grande plaine qui délimite la frontière du territoire du Bas-Congo. On arrive immédiatement après chez les Ba-Thikes, race du reste mêlée à celles du Bas-Congo.

De l' « Inkissi » à M'Bestown, il y a deux bonnes journées de marche.

Cette dernière localité est un assez grand village, moins important toutefois et surtout moins bien entretenu que Lutété.

Lorsque l'on a dépassé M'Bestown, le pays s'accidente de nouveau. A N'Goma, même les montagnes atteignent une grande altitude.

Le village de Salambao se trouve à trois milles de N'Goma. Il s'y fait un grand commerce d'ivoire.

C'est, du reste, le seul centre important qu'on rencontre jusqu'à Kentamo. C'est sur le territoire de ce village que la station de Léopoldville a été créée, en 1882, par le capitaine Braconnier, de l'armée belge.

Léopoldville est le chef-lieu du Haut-Congo belge, et Kentamo est le point central du commerce, pour cette partie de l'Afrique. C'est là que les Ba-Yansis apportent leur ivoire, pour l'échanger contre des marchandises d'Europe.

Kertamo est bâti dans une crique du Stanley-Pool, à une centaine de mètres de la rivière. Sa population flotte entre trois à quatre cents habitants.

Kentamo est sous l'autorité d'un chef excessivement redouté, le fameux Ganyéma. Cet homme d'une énergie incroyable, a su d'esclave qu'il était (il appartenait à Pokontaba, autre chef important dont j'aurai l'occasion de parler plus loin), reconquérir sa liberté et devenir puissant lui-même.

Ganyema est de race Ba-Theke. C'est un homme de haute stature, intelligent, énergique et qui ne recule devant aucun moyen, pour atteindre le but qu'il s'est proposé.

Il avait commencé par voir d'un très mauvais œil, le séjour d'Européens dans sa localité. Il ne s'est laissé amadouer, qu'à force de cadeaux. Aujourd'hui c'est assurément l'un des plus fidèles serviteurs du Gouvernement de l'État libre du Congo.

Les communications par terre, cessent à Léopoldville. Pour aller à Stanley-Falls il faut prendre la voie du fleuve, qui, du reste, est partout navigable d'un bout d'année à l'autre. Cinq petits steamers sont affectés au service des postes déjà créées, ainsi qu'aux explorations dans le pays.

Lorsque j'y séjournai, la station de Léopoldville, se composait uniquement d'une maison d'habitation — en argile comme toujours, — d'un magasin menaçant ruines, et d'une cuisine.

Le Haut-Congo, à partir de Léopoldville, est la partie du pays, où le Comité espère pouvoir un jour établir le centre de ses opérations commerciales On y trouve effectivement, en très grande abondance, l'huile de palme, le caoutchouc et l'ivoire. En outre, le sol y est de meilleur qualité que dans les autres territoires. Reste à savoir si pour cela il arrivera un jour à faire sa fortune des populations qui s'adonneront à la culture.

De l'autre côté du fleuve, à peu près en face de Léopoldville se trouve Brazzaville, capitale des possessions françaises. Il est grandement à redouter que ce voisinage n'entraîne, dans l'avenir, des complications, et ne provoque des questions brûlantes dont on ne peut prévoir la solution.

La voie ferrée qu'il est question de construire entre Vivi et Léopoldville, donnera certainement à ce dernier point, uné importance de premier ordre

Cette ligne devrait, selon moi, partir de la frontière portugaise, sur la rive sud du fleuve, — et suivre cette rive jusqu'au Pool.

En adoptant ce tracé, on aurait une distance moins grande à franchir et le trajet offrirait beaucoup moins de difficultés. De plus, on se trouverait, pendant tout le parcours, sur la même rive que Léopoldville, tandis que par l'autre route, le chemin de fer devrait traverser le fleuve.

L'intelligent chef de la station, M. le lieutenant Valcke, a fait construire ses maisons sur une belle terrasse, au bas de laquelle, en allant vers le Pool, s'étend un magnifique jardin, où des plantes, très variées, viennent convenablement.

Au surplus, le jardinage réussit beaucoup mieux ici que dans les stations du Bas-Congo. On arrive même à obtenir des légumes Européens.

J'ajouterai que des bœufs importés de la côte, se sont parfaitement acclimatés. Quelques vaches de ce troupeau, fournissent, chaque jour, aux blancs du poste, une certaine quantité de lait frais, ce qu'ils apprécient beaucoup, je vous l'assure.

Sur une colline, à gauche de la station, est installée la mission baptiste anglaise de M. Comber. Un peu plus loin, la mission anglaise protestante de l'intelligent Dr Seems.

Je fus reçu, à Léopoldville, par le docteur Van den Heuvel qui y commandait, par interim, pendant une absence du lieutenant Valcke.

Je me rencontrai encore là, avec le capitaine Saulez arrivé, depuis plusieurs jours déjà, avec ses fameux housas, moins toute fois cinq hommes qui s'étaient noyés dans le Congo.

Grâce aux bons soins du docteur Van den Heuvel, je pus, allégé des mauvaises dents qui avaient nécessité ce voyage, repartir, dès le douze, pour mon poste de Lutété, que je trouvai tout sens dessus dessous, mon remplaçant ayant, pendant les quelques jours qu'avait duré mon absence, trouvé le moyen de mettre le pays en révolution. Mes hommes n'étant plus retenus par la discipline sévère à laquelle je les soumettais, s'étaient révoltés ; mon cuisinier avait pris la clef des champs et il me fallut me résigner à en dresser un autre, ce qui n'était pas chose facile. Enfin, on avait dévoré toutes les volailles que je gardais si précieusement, sans s'inquiéter de les remplacer.

Le pauvre mécanicien danois, était toujours là, plus malade que jamais.

Comme compensation à tous les ennuis que j'éprouvai, j'eus la

chance d'être débarrassé des femmes houssas auxquelles j'avais du donner l'hospitalité. Le capitaine Saulez les envoya chercher par un sergent-major et trois soldats.

Le 29 octobre, l'état-major du général de Goldsmidt faisait solennellement son entrée à Lutété. Le général, dont la maladie s'était aggravée, avait dû repartir pour l'Europe, laissant à ses officiers le soin de remonter jusqu'au Stanley-Pool.

Ces messieurs, le major Parminter, de l'armée anglaise, le lieutenant Valcke, le docteur Lesslie et M. Morgan, après avoir fait une reconnaissance dans le pays, se remirent en route, le 1er novembre.

Un soir, je fus réveillé en sursaut par un bruit inusité provenant de mon magasin. C'était un zanzibarite, faisant partie du personnel des caravanes qui se chargent du transport des marchandises, entre Léopoldville et Manyanga, qui en compagnie d'un indigène, me rendait une visite nocturne dans le but de me débarrasser de quelques objets à sa convenance.

Pour faire le moins de bruit possible, ce malfaiteur avait enlevé la terre sous la porte, croyant pouvoir l'ouvrir ainsi. Essai infructueux qui l'obligea à faire sauter la serrure.

Il réussit à s'emparer de quelques pièces d'étoffes. Mais il faut croire que la malechance le poursuivait, car au bout de quelques jours, je fus très agréablement surpris de me le voir ramené par les chefs de Lutété et Maquito. Je rentrai même dans une notable partie des objets volés.

Je jugeai qu'une vulgaire bastonnade, de trente coups de trique, serait une punition encore douce pour un coupable, que les indigènes auraient bel et bien condamné à être pendu haut et court, pour son cadavre — être roti sur la place publique.

La correction administrée, je me débarrassai du zanzibarite en l'envoyant à Manyanga, non sans avoir, en manière de remerciment et de reconnaissance, fait présent de quelques pièces d'étoffe à Maquito et à son allié et ami Lutété.

A peine délivré de mon voleur, j'eus un nouvel ennui. Le lieutenant d'état-major belge, M. Vankerkhoven arriva avec vingt-cinq hommes destinés à la station de Léopoldville. C'était tout ce qui restait des quarante-huit Housas primitivement engagés.

Ces individus étaient des coquins de la pire espèce, qui avaient, tout le long de la route, commis de nombreux méfaits, volant lorsqu'ils en trouvaient l'occasion, et violant les femmes des indigènes.

Ils avaient été amenés de Vivi par un jeune anglais M. Kinnery; mais celui-ci, après avoir pu juger de leurs mœurs, effrayé des responsabités qu'il assumait, s'était décidé à se remettre, au plus vite, en route pour Vivi dans l'intention de s'embarquer de suite pour l'Europe. Mais attaqué à la baïonnette par ces forcenés, il s'était arrêté à Issengila, où il eut le bonheur de se débarrasser, fort adroitement, de ces endiablés Housas, au profit de M. Vankerkhoven.

Celui-ci, infiniment plus énergique que l'anglais, put discipliner ces hommes qui s'étaient montrés si intraitables, et les avait amenés, domptés et obéissants, à Léopoldville.

Toutefois, quelques jours après le départ du lieutenant, je vis revenir Maquita et Lutété qui avaient capturé un de ces hommes, lequel avait été pris en flagrant délit de vol. Je dus, pour la seconde fois, infliger la peine de la bastonnade.

Le 1er décembre, je reçu la visite du lieutenant Hanneuse qu'accompagnait le lieutennnt français Dolisie, faisant partie de la mission de M. Savorgnau de Brazza.

M. Hanneuse revenait d'un voyage sur la rive Nord; il avait fait le parcours entre Manyanga et la rivière de Linzolo, où se trouve une mission catholique française. Il avait fait l'acquisition de tout le territoire, et l'avait placé sous le protectorat de l'Association internationale Africaine.

M. Dolisie me dit qu'il avait espérer rencontrer M. de Brazza à Brazzaville, et que, ne l'y ayant pas trouvé, il s'était décidé à redescendre le fleuve, en visitant nos stations.

Il nous quitta le 2 décembre.

Mon séjour à Lutété ne devait plus être de longue durée. Je reçus, en effet, le 9 décembre, l'ordre de me rendre dans le Haut-Congo, où je devais prendre le commandement d'une station très importante.

Une fois mon remplaçant arrivé, je m'empressai de quitter cette contrée absolument improductive, et qui, je le crains bien, n'a pas beaucoup d'avenir.

J'allais, désormais, habiter un pays inconnu à la vérité, mais très fertile, et offrant à l'européen un climat infiniment plus agréable et plus sain que celui du Bas-Congo.

Le 29 décembre 1883, après un voyage de quatre jours, j'arrivai donc à Léopoldville où je devais attendre M. Stanley.

Partie politique.

Lorsque l'Association International Africaine se fonda en 1876, sous la présidence de S. M. le roi Léopold II, le but en était essentiellement philanthropique.

Il s'agissait de percer, à travers l'Afrique, depuis Banana jusqu'à Zanzibar, une route tout le long de laquelle on créerait des stations où les voyageurs blancs, commerçants ou autres, trouveraient aide et protection. Les populations indigènes en retireraient de grand avantages en apprenant à apprécier les bienfaits de la civilisation.

Au commandement de chacun de ces postes, devait être appelé un homme énergique et juste, sachant inculper aux noirs le respect de l'Européen et le leur faire aimer ; et cela en donnant progressivement aux populations noirs le goût du travail.

L'influence bienfaisante de l'Association devait ainsi, petit à petit, faire disparaître les mœurs sanguinaires des peuplades sauvages du Congo.

Malheureusement, les commandants des stations oublièrent bien vite le but humanitaire et civilisateur qui avait présidé à la constitution de la société internationale.

Il faut aussi reconnaître qu'ils se trouvèrent, tout d'abord, aux prises avec de grandes difficultés ; le sol du Bas-Congo ne se prêtant pas du tout aux travaux d'agriculture. Pour faire produire d'insignifiantes récoltes à ce sol aride, il faudrait y engloutir des sommes considérables qui ne rapporteraient jamais leurs intérêts.

La saison sèche qui, chaque année, dure de cinq à six mois, augmente les difficultés et empêche presque toute végétation.

De tous les territoires que j'ai visités au Bas-Congo, je ne fais d'exception que pour quelques rares points qui m'ont paru moins déhérités sous le rapport de l'aridité du sol : Loukounga, Lutété et deux ou trois localités entre Vivi et Issangila. Et encore les résultats à obtenir à force de persérance, sont-ils problématiques.

Passe encore pour le jardin potager, qu'un blanc, avec du soin et de la patience, arriverait à rendre productif pour ses besoins. Mais les tentatives de grande culture ne donneraient, à mon avis, que de navrantes déceptions.

Quant au commerce, il se borne dans le Bas-Congo à quelques opérations sur l'huile de palme et l'ivoire. Encore en vient-il fort peu du Haut-Congo. La plus grande partie des dents d'éléphant passe par Ambrizette, sur la côte portugaise. On fait bien encore quelques affaires en caoutchouc, en arachides et en bois rouge ; mais ces produits sont trop peu abondants pour donner des résultats importants à ceux qui se risqueraient à en faire le trafic. Le palmier serait le seul produit végétal dont on puisse retirer quelque avantage dans ces régions arides.

Pour y vivre convenablement, le blanc devrait faire venir d'Europe tout son approvisionnement, car il lui serait presque impossible de se ravitailler dans un pays où l'on ne trouve que des poules étiques et des chèvres atteintes d'anémie, et encore..... pas toujours.

Comme conclusion, je dirais que mon opinion bien sincère est que le Bas-Congo n'est appelé à un grand avenir, ni sous le rapport de l'agriculture, ni sous celui du commerce.

2e PARTIE.

CHAPITRE I.

M. Stanley dans le Haut-Congo. — Mon voyage.

M. Stanley ne fut de retour à Léopoldville de son expédition dans le Haut-Congo, que le 21 janvier 1884. Il était accompagné de MM. Roger, Drys, Broun et Brunfaut.

L'explorateur avait remonté le Congo jusqu'aux dernières chûtes, dites Stanley-Falls, et créé une station dont il avait donné le commandement à son mécanicien Bennie.

Pendant ce voyage de quelques jours, et avant d'arriver aux Falls, M. Stanley et ses compagnons furent au moment d'avoir maille à partir avec des bandes d'Arabes venus de Zanzibar, pour rançonner le pays, faire main basse sur les stocks d'ivoire et emmener les habitants en esclavage.

Mais, à peine les steamers eurent-ils mouillé à proximité du camp de ces pillards, que ceux-ci manifestèrent une visible terreur.

Ces misérables assassins, quoique bien armés et en nombre, furent pris d'affolement en présence d'une poignée d'Européens, comme s'ils eussent redouté qu'on ne les chatiât sévèrement pour leurs délits passés, présents et à venir.

Peut-être aussi ne tenaient-ils pas à exposer, dans les hasards d'une rencontre, le butin déjà fait.

De son côté, M. Stanley qui connaissait de longue date ce genre de

mécréants et savait à quels exploits ils se livraient d'habitude, ne se souciait guère d'entreprendre une affaire contre eux.

Plus habile, il les fit prévenir qu'ils n'avaient rien à craindre, et pour preuve de ses intentions pacifiques, il n'hésita pas à leur proposer un marché qui fut immédiatement accepté et conclu.

Moyennant deux brasses d'étoffes d'Europe d'une valeur de quatre-vingt-dix centimes, ces marchands de chair humaine lui livrèrent un garçonnet d'une dizaine d'années, en même temps qu'ils échangeaient une superbe jeune femme, contre..... quatre brasses de cotonnade !

L'affaire arrangée à la satisfaction des deux parties, M. Stanley continua à remonter le fleuve.

Remis de cette chaude alarme, les Arabes durent continuer sans doute leur expédition, en jetant la terreur dans le pays.

En effet, les méfaits commis par ces pillards sont inénarrables. C'est le cas de dire que « où leurs pieds ont posé, — comme où passait le cheval d'Attila, — l'herbe ne pousse plus » Partout la désolation et la mort.

Avant de ravager un pays, ces Arabes procèdent par l'astuce. Il n'est pas de cajoleries qu'ils ne prodiguent au principal chef de la contrée. Le personnage ainsi circonvenu, choyé, adulé, carressé, accablé de promesses et comblé de présents, se laisse toujours prendre à ces avances.

Pour augmenter sa confiance et l'aveugler sur ses véritables intentions, le chef de la bande donne même des ordres sévères pour la répression immédiate du moindre vol, de la plus petite offense faite à un indigène, et de la plus légère infraction.

Le délinquant est impitoyablement passé par les armes.

Le brave homme de chef dont on respecte ainsi le village, continue donc à vivre dans la plus absolue sécurité.

Mais c'est alors que les Arabes s'en donnent tout à leur aise dans les localités sur lesquelles ils ont jeté leur dévolu. Ils les attaquent à l'improviste, y mettent tout à feu et à sang, pillent, tuent, massacrent.

Après l'action, les vainqueurs ayant fait un butin considérable de défenses d'éléphant, chassent devant eux, comme un troupeau affolé, les malheureux vaincus qu'ils conduisent en esclavage.

C'est le moment psychologique qu'ils ont habilement ménagé pour faire intervenir le chef imbécile dont ils ont su se faire un allié utile.

Ce trop confiant personnage est chargé d'aller auprès des parents

des prisonniers, pour proposer un odieux échange de chair humaine contre de l'ivoire.

Malheur à ceux qui ne peuvent pas fournir la rançon exigée. Ils voient partir leurs femmes, leurs enfants ou d'autres membres de leur famille, qu'on ira plus tard vendre à Zanzibar.

Qui sait même si leurs propres fils, élevés dans le culte musulman, ne reviendront pas un jour, ravager le pas natal, embrigadés comme auxiliaires dans des bandes d'Arabes pillards !

Les pirates qu'avait rencontrés M. Stanley étaient commandés par Mohamadi-Ben-Hamadi, lieutenant du fameux Tip-ou-Tip, vice-roi de l'Ounya-Mouezi et tributaire du sultan de Zanzibar.

L'intention de M. Stanley avait été, en redescendant le Congo, de s'arrêter à Bangala afin d'y former un nouvel établissement.

L'explorateur n'eut pas de peine à obtenir du grand chef Matamaike tout ce qu'il voulait, et cela sans le plus petit *palabre*. Ce fut l'affaire de 24 heures pour tout conclure et choisir l'emplacement du futur poste. Après quoi, M. Stanley se remit en route pour la station de l'Équateur, où il avait laissé le lieutenant d'état-major belge Coquilhat et le lieutenant Van Gele, chargés par lui de diriger les travaux. Mais ces deux officiers n'ayant pu s'entendre avec les naturels du pays, il s'en était suivi un conflit armé. Dans un combat, le lieutenant Coquilhat tua, d'un coup de fusil, le chef Jkenge.

La nouvelle de cette mort se répandit avec rapidité en amont et en aval du fleuve ; M. Coquilhat fut désigné dans tous les villages comme un blanc très redoutable. Les indigènes et leurs chefs ne voulurent, à aucun prix, avoir affaire à un homme qui avait su s'attirer leur haine. Aussi, lorsque M. Stanley leur eut formellement renouvelé son intention de laisser le lieutenant à la tête du poste, tous ces hommes déterminés à la lutte, menacèrent l'explorateur de revenir sur les bonnes dispositions qu'ils avaient manifestées antérieurement au conflit.

Devant une obstination qui s'enracinait de plus en plus, force fut à M. Stanley d'abandonner, pour l'instant, le projet de fonder une station à Bangala.

C'est à la suite de ces évènements, qu'il arriva à Léopoldville où je l'attendais depuis plusieurs jours.

Or, pendant que le grand explorateur parcourait le Haut-Congo, l'expédition française, sous le commandement de son chef intrépide, M. Savorgnan de Brazza, ne demeurait pas non plus inactive.

Tandis que M. de Brazza restait, lui-même, sur l'Ogoué où il orga-

nisait un certain nombre de postes bien choisis, le docteur Ballay, son factotum, accompagné de son fidèle Malamine, poussait jusqu'à M'Bochy, où il créait un autre établissement.

Puis, redescendant l'Alima jusqu'à sa jonction avec le Congo, il y plantait à nouveau le drapeau français, ainsi qu'à N'Gantchou qui se trouve plus bas sur le fleuve, par 3° 17′ de latitude sud, sur 13° 45 de longitude de Paris, soit à cinq milles de Quamouth, et trois milles de M'Suata.

Le commandant de cette dernière station, M. le lieutenant Yanssens, de l'armée belge et un missionnaire français, M. l'abbé Guillot, venaient de périr dans des circonstances très dramatiques.

Surpris sur le fleuve, pendant une tempête épouvantable, la pirogue qu'ils montaient chavira et les deux voyageurs furent engloutis.

M. Ballay s'établissant à une si faible distance de M'Suata, cette place en acquérait pour M. Stanley une importance considérable.

C'est pourquoi je reçus l'ordre de m'y rendre, le 18 février 1884, pour en prendre le commandement.

Comme il n'y avait pas de steamer en partance, je dus quitter Léopoldville sur une baleinière, emmenant avec moi quelques Haousas destinés à renforcer la garnison de M'Suata.

Au sortir de l'étang du Pool, le Congo offre une masse absolument imposante. La traversée du Stanley-Pool est splendide à tous égards.

Aussi loin que le regard peut interroger l'horizon, l'on découvre une magnifique nappe d'eau calme où se reflète, comme dans un immense miroir, l'azur lumineux du firmament équatorial, qui, plus loin, dans une perspective prismatique se confond avec l'eau du fleuve.

Partout le long des deux rives apparaissent de riants villages où tout respire la vie, et derrière ces sites enchanteurs s'élèvent des montagnes dont les sommets se perdent dans l'infini des cieux.

Et, au milieu du fleuve s'étalent des îles nombreuses, couvertes d'une végétation éclatante de sève, adorable de grâce et pétillante de vie. On dirait de magnifiques corbeilles de verdure que l'eau contourne avec des sussurements amoureux.

Parfois, pendant cette ravissante traversée, nous rencontrions des pirogues montées par des noirs du pays, qui s'y tiennent debout accompagnant les mouvements cadensés des rames d'un chant lent, monotone, mais qui, notre rêverie aidant, avait pour nous, Européens, un charme étrange portant à la mélancolie.

Figurez-vous ce voyage s'accomplissant au milieu d'un silence

interrompu seulement par l'harmonie de l'eau au contact de la rame, sous le rayonnement d'un ciel incandescent, et dites si ce n'est pas là l'un des plus beaux spectacles qui se puissent imaginer, s'il est quelque chose de plus délicieux que cette poésie de la nature qui envahit l'âme, endort les sens et remplit le cœur des plus exquises sensations.

Croyez-moi, à la vue de ce spectacle féerique, on est transporté et l'esprit se peuple de rêves au point qu'on ne voit plus toutes ces merveilles qu'à travers une atmosphère lumineuse et comme une apothéose de la nature.

Il me faut, bien à regret, revenir au côté prosaïque de mon récit.

La petite baleinière sur laquelle j'avais pris passage mit deux heures environ pour faire la traversée de Léopoldville à Kint-Chassa, deuxième station du Comité dans le Haut-Congo, Brazzaville n'existant pas encore à cette époque.

Le commandant du poste, M. Svinburn, m'offrit l'hospitalité pour une nuit, ce qui me permit de constater l'intelligence qui avait présidé à l'organisation de cette station.

La maison de mon hôte, entre autres, présentait — en miniature — l'aspect d'un joli castel, tout-à-fait confortable, et — ce qui ne serait être trop apprécié dans ces pays, — entouré d'un jardin potager où poussent tous les légumes d'Europe.

Le sol de Kintchassa est d'une teinte noirâtre, mais d'une incontestable fertilité. C'est une immense plaine d'alluvion qui s'étend entre les montagnes et le Pool.

Je quittai, le lendemain, cette jolie localité, non sans avoir remercié M. Svinburn, et je continuai mon voyage sur le fleuve.

En certains endroits le courant devient extrêmement rapide et la navigation alors n'est pas sans dangers pour des embarcations aussi frêles et aussi peu résistantes que notre baleinière.

Ce courant atteint son maximum de force à l'endroit appelé Kalina, du nom d'un officier autrichien qui y trouva la mort, la pirogue sur laquelle il avait pris passage, ayant chaviré.

Au bout de quelques heures, nous atteignions Kimpoko, troisième station sur le Haut-Congo, située par 4° 4' de latitude sud. Ce point n'a quelque importance que parce qu'il domine l'entrée du fleuve.

Enfin j'arrivai à M'Suata, terme de mon voyage, deux jours après, non sans avoir subi un de ces orages qu'on ne rencontre nulle part aussi subits et aussi violents que dans les climats équatoriaux.

CHAPITRE II.

La station de M'Suata. — La chasse dans ses environs. — Gobita ; chez les Français — La station de Quamouth. N'Ganschou.

La station de M'Suata est située par 3°, 20" de latitude sud, et 13° 46' de longitude de Paris. Elle a été créée, en 1882, par le lieutenant Janssens.

Lorsque j'y arrivai, il n'y avait là, comme constructions, qu'une maison assez vaste, une cuisine et huit cases servant à loger le personnel noir.

Admirablement située sur la rive gauche du fleuve, cette station se trouve sur une petite élévation d'où l'on domine tout le Congo, qui ne compte pas moins, en cet endroit, de deux kilomètres de large.

Le fleuve est bordé sur ses deux rives, à M'Suata, d'impénétrables forêts vierges où vivent de nombreuses familles d'éléphants qui viennent, chaque jour, — principalement pendant la saison de la sécheresse se désaltérer des eaux du Congo.

Sur la rive où s'élève la station, les forêts donnent asile à un petit nombre de lions et de léopards. Il semble que ces animaux aient choisi de préférence les forêts qui s'étendent sur la rive opposée.

Par exemple, partout aux environs de M'Suata le gibier abonde : pintades, pigeons et perdrix.

Voilà pour le chasseur d'Europe. Mais celui qui veut éprouver les émotions de la grande chasse, devra se livrer à la poursuite de l'éléphant. Il trouvera l'occasion de tirer de magnifiques coups de fusil sur ce quadrupède qu'on peut viser à l'aise.

Comme gibier comestible, l'éléphant laisse singulièrement à désirer. Quelques rares amateurs ne dédaignent pas, paraît-il, le cœur et la langue du monstrueux animal.

Je me suis contenté d'y croire sur parole, n'ayant pas eu la moindre envie de compromettre ma langue d'européen avec celle d'un éléphant africain.

Par contre, la chair de l'hippopotame en bas âge, est fort agréable au goût et possède un fumet tout particulier. On rencontre en grand nombre ces amphibies dans les eaux du fleuve. Ils y passent, s'y

prélassant, toutes les heures de la journée, et n'en sortent guère que le soir, pour aller chercher sur les rives l'herbe et les jeunes pousses d'arbre dont ils sont excessivement friands. Ils restent à terre toute la nuit, pour ne reprendre leurs ébats dans le fleuve, que le matin seulement à moins toutefois qu'ils ne soient obligés d'y chercher précipitamment un refuge, pour un motif quelconque.

L'hippopotame qui adore le *manioc* vient assez fréquemment roder dans les environs de M'Suata, et ravage les plantations.

Si ce n'était sa gourmandise pour le *manioc*, qui occasionne des pertes réelles aux habitants, cet animal est on ne peut plus paisible, d'humeur peu batailleuse et reste tout-à-fait inoffensif à moins qu'on ne l'attaque.

L'hippopotame a la curiosité de la femme. Comme il a la vue très faible, ce qui ne lui permet de distinguer que fort imparfaitement les objets, il se décide souvent à aller mettre le bout de son muffle sur le bord des pirogues pour se rendre compte de la nature de ce qu'il n'a vu que comme une masse informe.

Ses intentions sont, en ce moment là, complètement pacifiques, et sa curiosité satisfaite il s'en irait bien tranquillement. Mais, malheureusement, les personnes qui se trouvent dans les embarcations ainsi visitées par le monstre, prennent peur et attaquent l'animal.

Détestable procédé, car l'hippopotame blessé entre immédiatement en fureur. Il se sert de son énorme tête, comme d'un bélier, pour frapper contre les pirogues jusqu'à ce qu'il les ait fait couler.

Je plains les rameurs si, par un coup d'aviron habilement dirigé, ils ne parviennent pas à détourner la pirogue au moment de l'attaque. L'animal en fureur s'acharnera sur eux jusqu'à ce que leur mort l'ait vengé.

M'Suata possède tous les échantillons de la fauve équatoriale.

Gobila, le chef du village, s'empressa, dès mon arrivée, de venir me présenter ses hommages. C'est un homme d'une cinquantaine d'années, d'une corpulence bizarre, rond comme un tonneau, si bien qu'il semble plutôt rouler que marcher ; ce qui ne l'empêche pas d'être fort intelligent, et d'une gaîté expansive.

Il se montra, avec moi, d'une familiarité excessive, me donnant l'accolade, (ce dont je me serais parfaitement dispensé,) et ne me quitta que sur ma promesse formelle d'aller au plus tôt lui rendre sa visite.

J'eus, ce jour-là, l'occasion de constater ce que peut contenir de liquide un estomac de nègre. Gobila absorba à lui seul, en ma pré-

sence, quinze litres d'une sorte de bière fabriquée avec de la canne à sucre, alors qu'il m'eut été impossible d'en consommer plus d'un seul litre.

Mon hôte, du reste, ne s'arrêta de boire que lorsqu'il fut complètement ivre, justifiant ainsi cette corpulence de futaille qui m'avait frappée tout d'abord.

C'est en allant, le lendemain, rendre visite au docteur Ballay qui trouvait à N'Gantchou, que, pour la première fois, je me rencontrai avec M. Jacques de Brazza, frère du commandant de l'expédition française. Le docteur s'empressa de me faire savoir qu'il n'appartenait pas à l'expédition de M. de Brazza, qu'il attendait cependant d'un jour à l'autre, mais qu'il avait une mission exclusivement scientifique. Le docteur et M. Jacques de Brazza tinrent à m'accompagner à la station de Quamouth, nouvellement créée sous l'habile direction du lieutenant Pagels.

Quamouth est situé, par 3° 12′ de latitude sud, à la pointe d'une presqu'île qui commande l'embouchure de la rivière Qwa.

M. Pagels y avait fait construire une grande maison en terre glaise, fort bien aménagée, et qui était certainement, à cette époque, la plus confortable de tout le Haut-Congo.

On y voyait également un très beau jardin potager bien garni d'excellents légumes d'Europe, et, derrière, rangées en demi-cercle, les cases servant d'habitation aux personnes composant la suite du lieutenant, à savoir un effectif de trente hommes parfaitement disciplinés.

C'est à Quamouth, ainsi que plus tard, chez moi, à M' Suata, que j'eus l'occasion d'apprécier les ressources de la cuisine française et les talents culinaires de M. Jacques de Brazza.

Il s'agissait de compléter l'excellent repas que nous offrait le commandant, notre hôte, par un plat à la française que M. de Brazza se chargerait de confectionner.

Il s'y prêta de la meilleure grâce du monde. Avec une franche gaîté qui devint bientôt communicative, le frère du grand explorateur demanda qu'on lui apportât des œufs, du sucre et une fourchette.

Un nègre qu'on éleva, pour la circonstance, au grade de marmiton, fut dépêché dans les environs pour trouver une bonne douzaine d'œufs frais. Il rapporta ce qu'on lui avait demandé, d'autant plus vite qu'il lui tardait de voir comment un blanc s'y prendrait pour faire la cuisine.

Le cuisinier improvisé mit un tablier blanc, ce qui fit ouvrir de grands yeux aux noirs qui ne comprenaient pas qu'on employât ainsi de l'étoffe qui pouvait si bien leur servir de pagne.

— Voyons, nous dit M. Jacques de Brazza, voulez-vous que je vous fasse un entremets sucré ?

Une exclamation de plaisir éclata et de bruyants applaudissements accueillirent la proposition de notre aimable compagnon.

Alors nous le vîmes casser les œufs, séparer les jaunes du blanc, délayer du sucre et du lait dans la première partie et battre le tout dans un saladier.

— Le feu est-il simplement doux ? demanda le cuisinier improvisé.

Celui auquel s'adressait cette question ayant calmé le feu, le contenu du saladier, versé dans une casserole, fut mis sur le réchaud.

Alors, à notre grande surprise, le cuisinier, s'armant de la cuillère, se mit à tourner les jaunes d'œuf dans la casserole, d'un mouvement lent, toujours égal, et cela jusqu'à ce que la crême fut prise, comme on dit en terme de cuisine.

— Première partie, s'exclama M. Jacques.

Puis, battant les blancs d'œuf qu'il avait mis à part, il en fit une neige sucrée, d'un aspect apétissant.

Je dois l'avouer, nous eûmes tous un accès de gourmandise. Pour ma part l'eau me vint à la bouche, lorsque je vis M. de Brazza placer, à l'aide d'une grande cuillère de bois, des îlots de blanc d'œuf en neige, sur un lac de crême à la vanille.

Quelques lecteurs trouveront peut-être que j'ajoute une grande importance à un détail si infime ? Ceux-là n'ont pas passé des mois et des années loin de leur patrie ; ils n'ont pas fait abnégation de tout, dans l'intérêt de la civilisation ; ils n'ont pas vécu au fin fond de l'Afrique, au milieu de populations noires, sauvages, parcouru les plaines, escaladé des montagnes, traversé des fleuves n'ayant pour spectateurs de leur prouesses que des crocodiles et des hippopotames.

Pour nous, après la satisfaction du palais, une douce émotion s'empara de nous.

Pour nous, cet entremets évoquait le souvenir de la patrie, des jours passés en famille, alors que l'on ne se doutait guère qu'un temps viendrait où l'on quitterait toutes ces joies, pour aller risquer sa vie dans des explorations lointaines.....

Ce plat de crême nous rappelait, probablement à chacun de nous, quelques-unes de ces heures d'enfance, ces heures qui ne se retrou-

vent plus, hélas !... mais dont le souvenir attendrissant nous arrive, dans les moments de solitude et de rêverie.

Et nous étions, qu'on veuille bien se le rappeler, dans le Haut-Congo, à plus de quatre mille lieues d'Europe.

Après les sensations si agréables que nous avions éprouvées à table, nous avions pris congé de notre aimable hôte, pour aller nous livrer aux douceurs du sommeil. Nous venions à peine de nous endormir, lorsque nous fûmes réveillés en sursaut par des grognements sourds d'abord, puis plus énergiques.

Il n'y avait pas à s'y tromper, c'étaient des lions qui rôdaient autour du poste. L'alerte fut donnée, et chacun fut bientôt sur pied et s'arma en perspective d'une chasse de nuit des plus émouvantes. Mais nous en fûmes, cette fois là, quittes à bon marché. Les fauves avaient jugé prudent de battre en retraite du côté de la forêt dans laquelle ils s'enfoncèrent aussitôt.

Le lendemain, mes deux compagnons : M. de Brazza et Ballay, et moi, nous prenions congé de notre hôte, et nous retournions à N'gantchou où je m'arrêtai une seconde fois, ce qui me permit de juger de la position et des installations de la mission française.

La station de N'gantchou est au sommet d'une colline, dans une petite baie formée par le Congo, et où le steamer et les pirogues de M. de Brazza trouvent un excellent abri.

Mais pour arriver aux établissements du poste, l'ascension est très pénible, ce qui, au point de vue stratégique, est un grand avantage, car avec une poignée d'hommes bien armés, on arriverait à repousser l'assaut de bandes très nombreuses.

A N'gantchou, le docteur Ballay et M. J. de Brazza occupaient les deux petites chambres d'une case en paillotte. Quant à leurs hommes, — une trentaine de Sénégalais et de Gabonais — ils étaient casernés dans des huttes.

La petite garnison était armée, exclusivement, de fusils chassepot. Elle touchait comme solde, par jour, une barrette de laiton (mitako), représentant une valeur de quinze centimes.

Les villages de Makoko et de Pokoutabo sont à une journée de marche de N'Gantchou.

Makoko est le chef souverain de tous les Bathèkes de ce côté de la rive nord du Congo, et son neveu Pokentaba lui sert de premier ministre !!!

Makoko est déjà un vieillard, et bien qu'il soit bien difficile de juger

de l'âge d'un noir, je ne lui donne pas moins de 75 à 80 ans. Il n'en a pas moins conservé une activité et une énergie remarquables.

Ce vieux chef a eu les honneurs de la presse européenne. Quelques journaux ont prétendu qu'il avait été empoisonné ; d'autres, que ses sujets l'avaient détrôné ; quelques-uns enfin, que Makoko était mort de vieillesse. Et pendant ce temps le potentat africain continuait à gouverner son village qui, du reste, n'a pas une bien grande importance, et cela en supportant, fort gaillardement, je vous l'assure, les 80 ans qui pèsent sur ses épaules.

Avec l'idée que nous nous faisons ici du prestige et des habitudes d'un roi, nous serions bien étonnés de voir ce qu'est le personnage au Congo Je suis persuadé qu'en voyant une de ces majestés, nous ne serions nullement flattés de l'admettre, même dans notre antichambre. Aussitôt qu'un blanc arrive dans un de leur village, il est assailli de demandes. Quémandeurs éhontés ils feignent toujours de mourir de faim, et se frappant on plutôt se frottant la poitrine en criant Djala ! Djala ! — Ce qui signifie qu'ils n'ont rien à manger, — ils cherchent à vous apitoyer et à vous extorquer des cadeaux.

Toute la fortune du roi Makoko, par exemple, consiste en huit femmes qui lui fournissent le manioc nécessaire à sa subsistance. Sa Majesté noire qui ne fait point exception aux habitudes de ses congénères, ne dédaigne nullement de mendier aussitôt qu'elle voit un blanc, et accepte avec empressement le moindre petit morceau d'étoffe.

Le 26 février, je recevais la visite du docteur Ballay, se rendant au village de M'Fa, — aujourd'hui Brazzaville, — pour chercher, du moins d'après ce qu'il m'a dit, les lettres des missionnaires français établis dans les environs.

Le 28, M. J. de Brazza m'arrivait à son tour, précédant de trois jours M. Grenfell.

Ces messieurs me trouvèrent occupé à compléter et à améliorer mon installation.

J'avais procédé tout de suite à la construction d'une palissade, — ce qui, entre parenthèse, coûta plus d'un mois de travail,—destinée à fermer un vaste enclos où je me proposais d'enfermer des chèvres et de la volaille.

C'était, dans ma pensée, l'embryon d'une basse-cour à laquelle je comptais plus tard, dans un but gastronomique, donner des soins tout particuliers.

Je m'occupai, aussitot après, du tracé d'un jardin potager et de plantations de bananiers et d'ananas.

Une fois ces premiers travaux exécutés, il me fallut songer à faire bâtir, le plus tôt possible, une maison d'habitation plus spacieuse et plus confortable. Les matériaux manquaient et il s'écoula bien trois mois avant que je pusse réunir la quantité de bois et de paille nécessaire pour la construction.

Comme compensation à ces inévitables lenteurs, j'eus le plaisir de voir mon jardin potager me donner abondamment d'excellents légumes grâce à la fertilité du sol.

Le nègre qui s'occupe d'agriculture laisse, après une récolte obtenue, le terrain qui vient de produire se reposer pendant neuf mois. L'herbe y pousse rapidement en grande quantité. Lorsqu'elle a atteint une hauteur de deux à trois mètres, on la coupe et l'on y met le feu sur place. La terre se trouve alors prête pour le travail.

Le sol de M'Suatau convient on ne peut mieux à la culture du caféier, du cacaoyer et de la canne à sucre. En outre, le tabac qu'on y récoltera promet d'être de qualité tout-à-fait excellente.

CHAPITRE III.

Les Bathekes. — Leurs mœurs et coutumes.

Les Bathekes forment une population à part, installée sur les deux bords du Congo, de Pool à Fjoumbéri, où elle quitte la rive gauche pour se répandre dans l'intérieur du pays.

Le Bateke est un homme fort bien constitué. Sa tête est légèrement plus petite que celle des naturels du Bas-Congo. Comme tous les indigènes de ces contrées, la nuance de sa peau varie du brun foncé au brun clair. A ce sujet, je dirai que les individus qui ont le teint d'un noir bleuâtre, doivent être les produits d'un croisement de race.

Très vigoureux, le Bateke est paresseux par nature et s'énerve par l'abus des boissons alcooliques qui, à la longue, paralysent ses facultés, annihilent ses forces et lui donnent une horreur profonde du travail.

Ici, c'est encore la femme qui se livre aux travaux les plus pénibles. C'est elle qui laboure, sème, cultive, entretient la maison, va à la pêche et soigne les enfants. Et cela pendant que des robustes gaillards, taillés en hercules, passent leur temps à boire, à manger et à dormir.

Pour être absolument sincère, je dois reconnaître que cet indigène, si réfractaire à tout travail manuel, semble posséder certaines aptitudes pour le commerce. C'est ainsi qu'on le voit toujours disposé à aller chercher les produits que demandent les Européens. J'ajouterai même que l'appât du lucre pourrait bien, un jour, modifier la nature portée à l'oisiveté, de ces gaillards là. Il suffirait peut-être qu'ils aient la certitude de pouvoir écouler avantageusement leurs produits. Il y a là tout un avenir de prospérité pour le Haut-Congo.

Le principal commerce de l'endroit consiste dans la vente de l'ivoire qui s'échange contre un à vingt métakos la livre. L'huile de palme et les arachides n'ont, jusqu'à présent, aucune valeur. On obtient une poule pour trois métakos, et le prix d'une chèvre varie de dix à trente métakos.

J'ai parlé de la paresse invétérée des Batekes, mais je dois leur rendre cette justice qu'ils sont foncièrement honnêtes ce qui, à ce point de vue spécial, les place bien au-dessus de Bayansis. Il est rare que chez eux on constate un vol. L'avarice n'est pas non plus leur péché dominant. Tout Bateke qui reçoit quelqu'un pendant qu'il prend son repas s'empresse d'inviter la personne quelle qu'elle soit. Ce repas se compose ordinairemeut de morceaux de viande de chèvre et de poules fricassés au gros sel, accompagnés de légumes apprêtés à l'huile de palme dans des marmites de grès.

Le pain et la pomme de terre sont remplacés par des *Chicouangas*, des patates, des bananes et du maïs grillé.

Il arrive parfois qu'on remplace le poisson et la viande qui manquent par une pâte d'arachides écrasées sous une meule.

C'est encore la femme qui doit se charger de broyer les condiments.

La marmite enlevée du feu est placée au milieu du cercle des invités agenouillés par terre. Chacun, à tour de rôle, y puise avec ses doigts, car l'usage des couverts est à peu près ignoré dans ces parages.

Le repas achevé, une femme présente à chaque convive une jatte

d'eau où l'on doit se laver les mains. C'est, dans ces pays lointains, la façon de faire la vaisselle et l'argenterie.

C'est alors que, purifiés, les Batekes se livrent à leurs libations habituelles. Ils s'asseoient en rond, séparés par petits groupes au milieu desquels on place des pots de malafou. Seul le chef est perché sur une petite chaise haute d'environ 20 centimètres. Ce personnage de distinction fait apporter en face de lui la calebasse qui contient sa part du breuvage si apprécié, et il boit lentement, royalement, solennellement, pendant que sa favorite chante, à la façon antique, l'éloge de son seigneur et maître, sur un rythme particulièrement étrange qui n'est pas dépourvu de modulations originales. De l'autre côté du chef, se tient un nègre remplissant, avec la plus grande dignité, les fonctions d'échanson.

Il est formellement interdit aux assistants de boire pendant le chant. Ils sont tenus d'écouter avec la plus grande attention et les marques du plus profond respect l'éloge rythmé de leur supérieur hiérarchique.

Ce n'est que lorsque celui-ci a déposé son verre « *vide* » par terre, que tout le monde peut, à son tour, se livrer aux libations.

Quant aux femmes, comme elles sont censées de race inférieure, on ne leur permet de partager ni le repas ni les libations du *sexe fort*.

Elles vont manger où et quand elles peuvent, et chacune dans un endroit différent.

Leur habillement serait tout-à-fait, mais tout-à-fait primitif, si les Batekes n'avaient le bon goût de se couvrir d'un pagne de *savelist* (espèce de flanelle rouge ou bleue) et d'un grand morceau de couleur différente de celle du pagne, et qui part des épaules pour couvrir tout le corps, absolument comme un de nos peignoirs de bain.

Comme ornement, on emploie des bracelets en cuivre ou en fer, qui se portent aux jambes. Les chefs seuls ont le droit de porter le pagne rouge et de se parer d'un grand collier dit « Makoko ». Ce nom donné à un ornement est, pour les indigènes, une façon de prouver leur respect et leur admiration pour le vieux chef.

Les femmes font usage d'un pagne un peu plus long, mais rarement bordé ; dans l'intention de cacher leurs seins aux regards profanes, ces dames Bathèques les couvrent d'un morceau de satin, mais d'une façon si imparfaite, que les appas volumineux du beau sexe de ces pays sont à peine dissimulés. Comme les hommes, les élégantes du Haut-Congo chargent leurs chevilles et leurs poignets de nombreux

bracelets en fil de laiton, elles s'ornent le cou de colliers de perles bleues ou blanches.

Quant aux enfants, jusqu'à un âge assez avancé, ils courent tout nus. Plus tard, ils portent une simple ceinture ornée de coquillages.

Les populations nègres ont grand soin de leurs dents qui sont, du reste, d'une excellente qualité et d'une blancheur immaculée. Après chaque repas, ils les nettoient soit avec les doigts, soit avec un morceau de bois dont ils ont, au préalable, mâché le bout pour en faire une espèce de brosse.

Un côté très intéressant des mœurs et coutumes de ces populations, c'est le cérémonial employé pour la réception d'un étranger.

Par exemple, lorsqu'un chef rendait visite au fameux Gobila, il se faisait accompagner par ses femmes, ses enfants, ses esclaves, voire même son bétail, plus, une escorte de vingt ou trente hommes, également chargés de porter tout le trésor, les meubles et les effets divers du visiteur de distinction.

Après l'échange de présents, — formalité qu'on ne néglige jamais, — l'hôte met à la disposition de son ami une case spécialement réservée aux personnages de marque. Il lui fournit, en outre, tous les aliments nécessaires et un approvisionnement de bois à brûler.

Si le nouveau venu n'est pas encore « *frère du sang*, » on s'empresse de le faire recevoir comme tel, afin de pouvoir procéder à une seconde discussion sur la valeur des présents à échanger.

Abordons un détail aussi original que risqué sur ces mœurs bizarres.

L'hôte amène à son ami une de ses favorites, en lui disant : « Ma femme sera la tienne, et.... réciproquement. »

Immédiatement le changement d'épouses s'opère comme la chose la plus naturelle du monde.

Qu'il ne prenne pas, par exemple, fantaisie au visiteur de témoigner d'une préférence pour une autre femme de la tribu. Son hôte considérerait la chose comme une mortelle injure, et pour se venger de ce manque de procédés, il ferait immédiatement garotter deux femmes de la suite du chef auquel il a donné l'hospitalité, et se les attribuerait comme esclaves.

Et voilà comment le personnage qui a rendu visite à un de ses pairs en souveraineté, s'en retourne après s'être vu dans l'obligation d'abandonner à son frère du sang une notable partie de sa suite et de ce qu'il possédait en arrivant.

Les indigènes comptent le temps par lunes ; cependant ils ne savent pas le calculer. C'est ainsi que, ne sachant pas additionner, ils ignorent complètement leur âge.

Lorsqu'il s'agit de faire la guerre, les choses se passent absolument comme dans le Bas-Congo. Notons, en passant, que les rencontres de ce genre sont assez rares, ces populations Batekes étant excessivement pacifiques.

Les villages Batekes sont généralement établis sous des groupes de palmiers ou à l'ombre de grands baobabs, et souvent dans le voisinage d'un petit cours d'eau, en admettant même qu'ils ne soient pas sur les bords du Congo.

Au surplus, les hauts plateaux sont habités aussi bien que les vallons.

Ces villages ne sont pas aussi beaux ni aussi bien bâtis que ceux de Lutété ; mais ils sont ordinairement plus spacieux et presque toujours entourés d'une enceinte de palissades, dont l'entrée est ornée de crânes humains. On y trouve des rues, bien alignées. Enfin ces localités sont entourées, pour la plupart, de plantations de bananiers.

Chaque case a pour entrée une sorte de fenêtre à un demi-mètre au-dessus du sol. C'est devant cette porte que l'on se réunit, que l'on allume le feu et que l'on prend ses repas.

Ici, les maisons sont construites de la même manière que dans le bas Congo; elles sont, par exemple, mieux ornées. L'intérieur est décoré de panoplies d'armes du pays, fusils, lames, tambours, fétiches et autres bibelots.

Pendant toute la journée, les jeunes femmes entretiennent un grand feu, pour faire cuire la nourriture, ce feu qui ne s'éteint jamais, est simplement, le soir lorsque tout le monde va se coucher, couvert de cendres. De cette façon on retrouve, le lendemain matin, des charbons encore ardents. Un autre feu, moins important, est également entretenu dans l'intérieur de la case, où, entre parenthèse, le bateke fait loger ses chiens avec lui. Du reste, ces chiens sont d'une race particulière et ne ressemblent en rien à ceux de l'Europe. Ils n'aboient pas, et le maître ne les garde que pour les engraisser et s'en faire d'excellents rôtis.

En remontant le fleuve, c'est chez les batekes que l'on remarque les premiers tatouages. Ce sont des raies qui partant des coins des yeux, serpentent tout le long des joues pour venir rejoindre les coins de la bouche. Outre ces tatouages de la figure, il en existe encore de particuliers à la femme. On les obtient au moyen d'incisions sur le dos,

les épaules et même sur le ventre. D'aucunes possèdent des dessins faits à l'aide de petites incisions cruciformes, quelques-uns simulent des rubans se déroulant autour du bas-ventre.

La coiffure de ces naturels est des plus originales. Les cheveux tressés en nattes très longues sont ramenés et réunis en un chignon, sur le derrière de la tête, et comme en portaient nos dames européennes, il y a encore quelques années.

Même pour augmenter l'ampleur et le poids de ce chignon, les batekes ne reculent pas devant l'emploi de postiches. Ils arrivent à ajuster avec une grande habileté leurs fausses nattes comme pourraient le faire nos coquettes d'Europe auxquelles la nature a infligé des calvités précoces.

Qui pourrait se douter qu'une supercherie de ce genre puisse se rencontrer au fin fond de l'Afrique.

C'est après avoir quitté Stanley-Pool que l'on entre dans les pays où les sacrifices humains sont en grand honneur. Ils s'y pratiquent exactement comme dans le Bas-Congo, à cette exception près, toutefois, que dans ce pays, la favorite du *défunt* est sacrifiée et enterrée à côté de son époux trépassé. Les autres femmes et esclaves sont décapités et jetés dans le fleuve pour servire de pâture aux crocodiles.

Et, pendant tout le temps que dure cette lugubre cérémonie, des coups de fusil sont tirés en l'honneur du défunt et des victimes.

CHAPITRE IV.

Politique.

Le 20 mars 1884, j'eus la visite de M. le lieutenant Vannerus, et de MM. Kays et Burton, qui avaient reçu pour mission de remonter le Congo et de ravitailler les différents postes échelonnés jusqu'à Lukuléla.

M. Kays se rendait dans cette dernière localité et le lieutenant Vannerus avait l'intention de gagner Bolobo, mais une forte indisposition l'obligea à rester à M'Suata dont le climat excellent le remit

au bout de quelques jours. Il put remonter sur la baleinière dont M. Burton était le commandant.

Le 28, arrivaient les steamers : *En Avant! Le Royal*, et l'A.J.A, sous le commandement du capitaine Hansens, chargé de remplacer M. Stanley durant l'absence de cet explorateur.

Il était accompagné du lieutenant Wester, d'un jeune Belge, M. Courtois ; d'un ingénieur français, d'un matelot anglais et de M. Amelot.

Le 29, les deux steamers A.J.A. et *Le Royal* appareillaient, et je montais avec le capitaine Hansens sur l'*En Avant!* qui se rendaient à la station française de N'Gantchou, où venait précisément d'arriver M. Savorgan de Brazza, sur un petit vapeur du modèle de l'A. J. A. MM. Pécile et de Chavannes, ainsi qu'un mécanicien, accompagnaient le commandant de l'expédition.

Le but du capitaine Hansens était d'offrir un beau cadeau au chef du pays, dans un but diplomatique. Au *palabre* qui eut lieu, le neveu de Makoko déclara qu'il avait déjà signé un traité avec les Français, ce qui ne l'empêcha pas d'en parapher un second, lequel mettait son district sous le protectorat du Comité d'Etudes du Haut-Congo.

Après cette entente, le capitaine promit d'établir une station, ce qui parut être fort agréable à N'Gantchou, alléché par l'appât des bénéfices qu'entraîne toujours pour les noirs la fondation d'établissements de ce genre.

On peut, d'après ce qui précède, se rendre compte de la valeur d'un traité chez ces peuples. Si vous faites miroiter à leurs yeux les avantages de votre installation, si vous savez allumer en eux le feu de la convoitise, ils ratifieront tout ce que vous voudrez. C'est le dernier venu qui l'emportera si le cadeau qu'il offre est d'une plus grande valeur que celui des explorateurs qui l'ont précédé.

Nous éprouvâmes quelque difficulté à aborder à la station de M. de Brazza, par suite d'un vent excessivement violent. En approchant nous vîmes un petit steamer qui chauffait. Etait-ce à notre intention et nous supposait-on des dispositions hostiles? Nous fûmes bientôt rassurés, grâce à l'amabilité de cet excellent docteur Ballay. Un quart-d'heure après notre arrivée, M. de Brazza venait nous voir en compagnie de M. Pécile. Et c'est avec d'excellent Marsala que nous bûmes à la réussite des deux expéditions.

Après un court entretien avec l'explorateur français, M. Hansens se remit en route pour atteindre le but de son voyage. De mon côté,

surpris par un violent orage, je fus obligé d'accepter l'hospitalité du docteur Ballay.

Le 4 avril, M. Savorgnan de Brazza me rendait ma visite. Il arriva par une tempête, juste au moment où le vent enlevait la toiture de ma maison, tout aussi facilement qu'il eut fait d'un léger chapeau. Du même coup, l'élément déchaîné renversait, comme un simple cierge, le mât de pavillon que j'avais eu assez de peine à planter devant ma maison.

Le grand explorateur passa la journée avec moi et nous eûmes l'occasion de nous entretenir longuement du chef Gobila.

Quelques jours après cette visite de M. de Brazza, j'appris que des agents français avaient parcouru le pays sous notre protectorat, et avaient circonvenu le chef Gandono pour arriver, grâce à son influence, à rendre inefficace le traité récemment passé avec M. Hansens.

Je fis immédiatement appeler Gandono pour le tancer d'importance et lui fit signer un compromis qui l'attachait plus étroitement encore à nous. Puis, je demandai quelques hommes à M. Pagels, pour la formation d'un nouveau poste où j'arborai notre drapeau.

C'est à cette époque que commencèrent les difficultés que nous eûmes à subir.

Notre allié Pokontaba ne voulait tolérer qu'une station européenne dans ces parages. Makoko, au contraire, ayant fait donation de tout son territoire à la France, protestait énergiquement contre la prétention de son premier Ministre. Celui-ci se déclara ouvertement en rébellion, et comme, dans ce cas, les révoltés trouvent toujours d'autres mécontents pour les aider, on vit s'allier à Pokontaba, les Gobila, les Gandono, les Phomou N'sari.

Il y eut entre ces chefs révoltés quelque chose comme le fameux serment du Jeu de Paume ; tous ces noirs jurèrent, de ne céder qu'à la force des baïonnettes ou..... des coups de bâton.

Les esprits étaient donc en pleine effervescence, lorsqu'un soir, je vis arriver Gobila, le fidèle allié de M. Stanley, qui venait, à la tête de deux à trois cents hommes, pour combattre le « Commanda » (c'est ainsi que les indigènes désignent M. de Brazza), qui, disait-il, voulait, avec l'aide du vieux Makoko, s'emparer de M'Suata.

Le lieutenant Pagels dut, pour apaiser ces sauvages irrités, employer une forme de diplomatie, très usitée dans ces pays d'ivrognes. Il fit servir aux soldats de Gobila plusieurs calebasses de bière qui eurent raison de l'exaltation de tous ces cerveaux de nègres.

Ceux-ci allèrent finalement dormir — pour cuver leur bière — avec la certitude d'avoir consciencieusement rempli leur devoir.

Le lendemain, M. Pagels, en rentrant à Quamouth, fut accueilli par le chef du village avec toutes les marques de satisfaction possible.

Ce dernier le félicita d'avoir échappé à un grand péril, et, pour lui témoigner toute la joie qu'il éprouvait de cette heureuse circonstance, il s'était enduit le corps d'une préparation qui le peignait mi-partie en rouge. Il vint, ainsi peinturluré, au-devant de M. Pagels, en plantant devant lui, à chaque pas, un grand coutelas.

Quoiqu'il en soit, je crus bon de demander quelques hommes de renfort, au capitaine Saulez à Kentamo, dans le but de créer de nouveaux postes. Mais après avoir vainement attendu une réponse, je dus me contenter de signer des traités avec les indigènes.

Nous n'étions réellement pas malheureux à M'Suata, et je rends ici hommage à l'intelligence d'un chef Zanzibarite, Ali-Ben-Djouma, que j'avais avec moi. Son esprit conciliant avait su lui attirer de nombreuses sympathies, de réelles amitiés même, parmi les noirs qui, par ce fait, ne nous laissèrent jamais manquer de quoi que ce soit.

Je me vis bientôt en possession d'un petit troupeau de chèvres qui nous fournissaient le lait nécessaire à la consommation de chaque jour. Nous avions, en outre, une certaine quantité de poules qui nous procuraient continuellement de bons œufs que nous avions toujours frais, n'ayant pas besoin d'en faire des réserves.

Ajoutez à cela les légumes du jardin, les fruits et le miel de la forêt, les oranges sauvages, et vous avouerez que nous n'étions pas beaucoup à plaindre.

Je ne devais pas oublier le but que se proposait M. Stanley en me donnant le commandement de la station. Il me fallait signer des traités avec les chefs des villages voisins.

Un jour, m'étant rendu auprès d'un de ces petits potentats nègres. Gandero, je faillis voir s'arrêter brusquement ma carrière.

Je ne suppose pas que beaucoup de mes lecteurs aient subi l'effroyable tête-à-tête que j'allais avoir, pendant la nuit, dans la case que ce brave Gandero avait mis à ma disposition.

Je venais à peine de me mettre au lit accablé par ce sommeil impérieux que procure l'extrême fatigue.

Tout à coup, je me sens troublé dans mon repos. J'ai, tout en dormant, comme la sensation qu'un poids me broie la poitrine ..

Cependant, je ne m'éveille pas complètement. Dans cette demi-som-

nolence qui fait voir « vague », je sens quelque chose comme un frolement tout le long de mon corps, comme si quelqu'un pour me faire une mauvaise plaisanterie eût passé la main sur mes jambes, mon torse et ma figure...

Puis, je sens un contact glacé sur les joues !..

J'ouvre enfin les yeux...

Au même moment mon brave Zanzibarite, Ali, me disait à voix basse, dans son jargon :

— Maître !... ne bougez pas !... Restez immobile ! ou bien... vous êtes mort !

Horreur ! je venais de me rendre compte de l'épouvantable réalité.

Un serpent m'accablait de ses carresses de reptile. . Il s'était installé sur ma poitrine et me menaçait d'enlacements mortels...

C'était sa tête applatie que j'avais senti sur mes joues, comme si le monstre eut cherché la place où il allait déposer son baiser venimeux.

Les cheveux se hérissèrent sur mon crâne contracté par l'effroi...

Un frisson me glaça jusqu'aux moelles...

Et pendant ce temps, la recommandation d'Ali me bourdonnait aux oreilles : « Maître, ne faites pas un mouvement, ou... c'est la mort ! ».

Je devais en être quitte pour la peur. Mon visiteur nocturne se retira comme il était venu.

Mais, saisissant mon bâton, je lui en assénai une vigoureuse volée qui le laissa pour mort. Ali l'acheva.

Néanmoins j'avais hâte de quitter une localité où les serpents vous rendent des visites nocturnes et je me hâtai de rentrer chez moi, juste à temps pour voir passer à M' Suata, sur le vapeur de l'expédition française, M. de Brazza qui, accompagné de M. le docteur Ballay et de M. Chavannes, descendait le fleuve. L'explorateur se disposait à fonder la station qui devait, plus tard, recevoir le nom de Brazzaville. Mais à cette époque l'emplacement en était encore couvert par une forêt vierge dont aucun pied humain n'avait foulé le sol.

De son côté, M. Hansens avait entrepris une tournée générale dans tous les postes du Haut-Congo : à Quamouth, il félicitait chaudement M. Pagels de l'habileté dont il avait fait preuve dans les installations ; à Bolobo, du lieutenant Liebrechts dont les efforts intelligents avaient abouti à de véritables miracles, car, de simples ruines, cet officier avait fait sortir une station des plus confortables. Par contre, à Loukoulela, le jeune Anglais chargé de l'installation ne s'était pas montré à la hauteur de sa tâche.

C'est sous cette mauvaise impression que l'inspecteur arriva au poste de l'Equateur dirigé par le lieutenant Van Gele. Ici, succès complet, et M. Hansens se rendit compte du résultat qu'on peut obtenir en confiant une besogne difficile à un homme énergique. La station de l'Equateur pouvait, en effet, être considérée comme un établissement modèle.

Ayant achevé sa tournée d'inspection, le capitaine résolut d'explorer l'Oubangi, affluent du Congo, lequel n'avait pas encore été parcouru par des Européens. Il prit, dans ce but, passage sur l'*En avant*, en compagnie de M. Van Gele.

Si je me suis un peu étendu sur le compte de M. Hansens c'est que, comme remplaçant par intérim de M. Stanley, il devait se charger de mener à bonne fin l'établissement de M. Coquilhat à Bangala.

Ce n'était pas chose facile, car on n'a probablement pas oublié que cet excellent officier s'était attiré l'animosité des populations qu'il s'agissait maintenant d'amener à composition.

Il n'y avait pas à espérer tout d'abord que M. Coquilhât pût rentrer en grâce auprès de ses futurs administrés.

Connaissant l'esprit défiant des indigènes, on décida d'user d'un stratagème fort en vogue dans les romans policiers modernes.

M. Coquilhat se décida à laisser pousser sa barbe et ses cheveux, puis non content de s'être ainsi modifié la physionomie, il voulut se rendre encore plus méconnaissable en se mettant sur le nez une paire de lunettes vertes.

Voilà pour l'homme. Il s'agissait maintenant de faire la toilette des embarcations afin que les indigènes ne pussent pas les reconnaître. On leur donna donc une couche de peinture absolument différente de l'ancienne.

Les naturels crurent voir arriver une nouvelle mission : ils nous laissèrent pénétrer chez eux. Il fallut cependant encore temporiser pour vaincre leurs dernières hésitations. Pendant huit jours environ, M. Coquilhat resta prudemment à bord et ne descendit à terre qu'une fois les négociations terminées. D'autre part, comme il connaissait parfaitement leur langue, il put rendre de grands services au capitaine Hansens.

Le lieutenant était bien, du reste, à cette époque, l'homme de la situation, et l'officier le plus capable de mener à bonne fin une entreprise de ce genre. Bien d'autres, sans son tact, sa patience, sa finesse, eussent infailliblement échoué.

L'entente était faite de ce côté, M. Hansens put continuer sa tournée en se dirigeant vers les Falls.

Partout où il s'arrêtait, il arrivait facilement à signer de nouveaux traités. En quelques endroits même, notamment à Oupouto, les naturels venaient le supplier de favoriser leurs territoires d'un établissement de blanc. A Arouimi, pressé par les habitants, il dut détacher trois de ses Housas, comme commencement de garnison.

Enchanté de sa réusite, l'inspecteur arriva aux Falls.

La situation choisie pour l'établissement est tout à fait merveilleuse. Il semble que l'îlôt sur lequel il se trouve ait jailli du sein du fleuve, au milieu des chûtes imposantes qui lui servent de remparts naturels et formidables contre l'accès d'un ennemi quelconque.

Dominant la première cataracte, se trouve, à une demi-heure de notre poste, l'établissement arabe du Haut-Congo.

J'ai réprouvé, dans un précédent passage de ce récit, la façon brutale, odieuse même, avec laquelle les Arabes se procurent des esclaves dont ils font un commerce révoltant. Par contre, il est juste que je leur reconnaisse une grande supériorité dans l'art de coloniser. Ils emploient un procédé tout autre que celui des missionnaires. Ce n'est pas avec des sermons plus ou moins jésuitiques que l'on arrive à civiliser les masses sauvages, mais bien en les disciplinant pour le travail obligatoire et régulier. C'est ce que font les Arabes.

J'arrive à une question brûlante qui menaça de tourner à l'aigre. Je veux parler de l'antagonisme existant entre notre expédition et l'expédition française. Le désaccord s'envenima principalement au sujet de la délimitation des territoires de chaque partie.

Le comité voulant éviter de rompre en visière avec les représentants d'une nation amie, jugea prudent de relever le lieutenant Walke de son commandement à Léopoldville et le remplaça par un capitaine de l'armée anglaise, M. Saulez. La Belgique se mettait ainsi à l'abri des complications, compétitions et querelles qui pourraient survenir.

Le lieutenant Walke reçut, comme compensation, la mission de faire tout le nécessaire pour mettre à flot le grand steamer « Le Stanley », qui devait desservir les stations du fleuve.

Ce navire avait été construit en Europe et nous arrivait démonté. Il fallut donc le transporter pièce par pièce, d'un point assez éloigné, jusqu'à l'endroit où devait s'opérer la reconstruction. Au lieu de se servir du système employé en pareil cas par les missionnaires, c'est-à-dire d'effectuer le transport par charges de 65 livres, la chaudière et les

machines a part, on plaça les différentes parties démontées sur des chariots pour le passage desquels il fut nécessaire de faire une route spéciale. A chaque voiture étaient attelés soixante hommes.

On parvint, après bien des efforts, à amener le steamer à Isangila où se fit le travail de reconstruction. Puis on procéda à un premier essai pour voir si le navire fonctionnait bien et l'épreuve donna pleine satisfaction. Ce premier succès devait, hélas! avoir des conséquences fâcheuses. Enthousiasmé par le résultat obtenu, on voulut faire une seconde épreuve. Cette fois, on avait compté sans le fleuve qui subissait le phénomène annuel de la baisse des eaux. « Le Stanley » s'échoua donc, couché piteusement sur un de ses flancs.

Jamais spectacle plus lamentable que celui qu'offrait cette masse immobile. Sans tenir compte que la situation devenait critique.

Après bien des efforts stériles pour renflouer le malheureux navire, il fallut se résigner à dépécer de nouveau « Le Stanley », comme on fait d'une baleine échouée sur le sable.

Revenons à M' Suata où tout marchait bien, Dieu merci! Si je me réjouis ici de cette circonstance heureuse, c'est que je pus alors juger que tout n'est pas couleur de rose dans le métier d'explorateur. En effet, M. de Brazza, qui s'arrêta chez moi à son retour de Brazzaville où il avait installé M. de Chavannes comme commandant de place, en est un exemple frappant. Cet homme si fin, si habile, avait été aux prises avec des difficultés sans nombre dans ses rapports avec M. Saulez. Celui-ci avait, à plusieurs reprises, refusé de lui donner audience. Le capitaine anglais ne manquait, du reste, jamais une occasion de manifester son dépit de l'établissement de rivaux dans le pays qu'il considérait comme lui appartenant en totalité. De là une situation des plus tendues.

Les Français subirent également de grandes vexations de la part de M. Swinburn, l'*autocrate* de Kintchassou, qui s'oublia même jusqu'à montrer le poing à M. de Chavannes.

On en serait même venu à des voies de fait regrettables, si le commandant français, appuyé par son escorte, n'eût évité des scènes qui, aux yeux des indigènes, eussent considérablement porté atteinte au prestige des blancs.

C'est à la suite de ces dissentiments et en perspective d'un conflit possible, que 6 canons Krupp furent expédiés à Léopoldville, tandis que Kalina en recevait deux.

Voici la cause première du désaccord survenu. Il paraît que, pen-

dant son second voyage sur l'Ogoué, M. de Brazza avait fait, dans tous les villages, une distribution de drapeaux français.

Il aurait même donné l'ordre au sergent Malamine qu'il avait installé à Brazzaville, de défendre au besoin l'oriflamme aux trois couleurs. Mais il n'avait pas pris la précaution, et ce fut une faute irréparable, d'occuper la rive gauche du fleuve, se fiant sur le traité signé avec Makoko qui lui concédait, de son autorité privée, la possession de tout le territoire de Pool.

Les autres chefs dénièrent au vieux souverain le droit de disposer, à lui seul, — et sans leur autorisation — du pays sur lequel ils avaient également autorité.

Où diable la politique va-t-elle se nicher ? Au fin fond de l'Afrique la diplomatie fit des siennes, tout comme cela se pratique en Europe. En effet, le Comité profita du sentiment anti-français que manifestaient les indigènes pour se concilier l'amitié et l'alliance des chefs mutins contre le vieux Makoko.

Tout cela fut une simple question de ballots de marchandises. La victoire, dans ces étranges contrées, reste à celui qui peut mettre en ligne le plus de mètres d'étoffe. On conviendra que c'est là une singulière artillerie pour décider du résultat d'une bataille.

M. Stanley pouvait disposer de 50 ballots d'étoffe dont il fit gracieusement présent aux chefs qui secouaient le joug de Makoko, tandis que M. de Brazza n'en possédait que 20 ballots qu'il devait même économiser parcimonieusement.

A quoi tiennent les destinées d'un pays !

En dépit de tous ses efforts, l'explorateur français dut accepter les faits accomplis.

Le voyant très fatigué, je voulus le retenir à M'Suata ; mais il se décida à partir immédiatement pour N'Gantchou.

M. de Brazza ne fut pas le seul à souffrir de la mauvaise volonté et du pitoyable système du capitaine Saulez. Le lieutenant Coquilhat ne pouvant tenir tête à une formidable rébellion des indigènes de Bangala, demanda en toute hâte des secours au capitaine ; mais celui-ci les lui refusa formellement. Abandonné de la sorte, l'énergique officier dut faire des prodiges, et réussit, après avoir couru le risque d'être massacré, à faire rentrer les rebelles dans l'obéissance.

J'allais avoir à faire un déplacement qui devait me procurer le plaisir de me retrouver avec M. de Brazza. Mon ami, M. Pagels, m'ayant écrit qu'il avait déjà eu deux accès de fièvre biliaire, et qu'il lui était

impossible de rester plus longtemps à son poste, je me rendis en hâte à Quamouth le 23 juin. J'y avais été devancé par messieurs de Brazza et Pécile qui, sous prétexte de chasse à l'éléphant, étaient armés comme pour la guerre et portaient de forts approvisionnements.

Ce pauvre M. Pagels, obligé de partir pour Léopoldville, pleurait comme un enfant de se voir dans la nécessité de quitter sa chère station.

Il lui avait donné tous ses soins; il l'aimait, il s'était fait dans ce coin de l'Afrique un nid où il espérait vivre à sa guise et rêvait la prospérité de ce pays qu'il avait adopté. On eut dit, maintenant, à le voir si désolé de partir, que c'était sa propre patrie qu'il allait voir disparaître peu à peu dans le lointain, pour n'y jamais revenir.

Je n'aurais pas cru les indigènes susceptibles d'attachement à ce point. Tout le village avait voulu accompagner le bon chef qu'il perdait, et les adieux les plus touchants s'échangèrent entre le blanc qui avait su s'attirer l'affection de ses administrés et les noirs qui donnaient toutes les marques du regret le plus profond.

De mon côté, pour me distraire des pensées mélancoliques qui m'avaient envahi au moment de cette séparation qui allait m'éloigner pour longtemps, pour toujours peut-être d'un ami, d'un camarade affectionné, je me décidai à une promenade en forêt, pendant que mes hommes étaient occupés à tailler des troncs d'arbres pour fabriquer des pieux.

Tout-à-coup, au moment où je m'y attendais le moins, j'entendis une voix qui me criait.

— Maître..., maître..., voilà un éléphant!....

Et, en même temps, je vis arriver Ali, qui débouchait courant, haletant, époumonné, d'un clairière de la forêt.

L'animal, dont la vue avait si fort émotionné mon fidèle domestique, ne songeait guère, en ce moment, qu'à ingurgiter, en matière de hors d'œuvre d'un repas plus copieux, quelques branches d'arbre qu'il faisait disparaître fort délicatement.

Il y avait de la cruauté assurément à déranger ce brave pachyderme qui ne faisait de mal, en définitive, qu'à un arbre dont on allait au surplus raser les branches pour se servir du tronc comme pieu. C'était donc un service qu'il nous rendait, *gratuitement*. Aussi Ali manqua-t-il à tous ses devoirs en envoyant un coup de fusil à l'animal qui ne reçut de cette décharge, qu'une insignifiante éraflure. Mais le blessé

devenant aussi furieux qu'il avait été placide l'instant auparavant, partit à fond de train dans la direction de la fumée.

La troupe levée, il menaçait d'envoyer Ali rejoindre, par petits morceaux, ses ancêtres dans le paradis des nègres.

Il n'y avait pas un instant à perdre ; j'épaulai... Le coup partit ; j'avais bien touché, mais pas au bon endroit vulnérable... Ah ! ma foi, j'avais éprouvé de l'émotion, car c'était la première fois qu'un gibier de cette importance se trouvait au bout de mon fusil.

En outre, le quadrupède que ma balle avait touché légèrement, changeait de direction et fonçait maintenant sur moi, dans une charge furibonde... S'il arrivait sur moi, j'étais perdu et je passais à l'état de galette de chair humaine sous des piétinnements dont je connaissais l'effet, d'après les narrations de voyageurs-explorateurs qui m'avaient précédé dans la carrière.

Soudain, un troisième coup de feu retentit. C'était le fusil d'Ali, mieux dirigé cette fois, qui venait d'arrêter net l'éléphant. L'animal tomba sur les genoux, voulut se relever dans les spasmes de l'agonie pour nous poursuivre encore, puis, épuisé, mourant, il roula comme une masse inerte. La balle avait traversé le cœur.

Nous n'eûmes, des dépouilles de notre « victime » (c'est bien le mot, puisque ce pauvre pachyderme ne nous avait rien fait) que très peu d'ivoire. Nous échangeâmes sa chair, avec les indigènes qui en sont très friands, contre quelques provisions.

Quelques jours plus tard comme je racontais mes prouesses de chasse à M. de Brazza, M. Burton arriva avec la baleinière, sur laquelle nous acceptâmes le passage pour nous rendre à Gautschou que nous atteignons, une heure plus tard, ayant eu un vent des plus favorables.

Pendant cette traversée, nous eûmes pour des chasseurs, un coup rare. Une gracieuse antilope s'étant jetée à la nage pour accomplir, comme nous le faisons nous-même, la traversée du fleuve, nous lui envoyâmes deux coups de fusil. Pauvre charmant quadrupède ! il teignit de son sang l'eau dans laquelle il nageait, tout-à-l'heure encore, avec tant d'abandon et de grâce....

Mais le premier moment de pitié passé, nous ne songeâmes plus qu'aux excellents morceaux de venaison que cet excellent gibier allait nous donner.

« — Oh ! oh ! messieurs, s'écria M. de Brazza, voici un plat que je me charge d'accommoder à ma façon.

— Je sais, mon cher compagnon, répondis-je, que vous possédez de réels talents culinaires... Je me souviens de certains œufs à la neige.

— Oh! cela n'est rien en comparaison de ce que je vais vous faire manger ce soir. »

Confiant en cette promesse, j'avoue que je me pourlaichais déjà les lèvres à l'idée de dîner de quelques-uns des plats dont j'avais été privé depuis mon départ d'Europe.

Dans ma pensée, je cherchais des menus pour les faire exécuter par mon compagnon français.

C'était bien de la peine perdue, car M. de Brazza, aussitôt arrivée, se mit à la besogne

— Messieurs, dit-il en jonglant avec une demi-douzaine d'œufs, voici de quoi faire sauter une omelette dont vous me direz des nouvelles.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Les œufs sont cassés, battus et jetés dans la poële en un rien de temps, et nous nous attablions devant une omelette soufflée.

Mais ce n'était pas le dernier mot de cette débauche gastronomique; je devais avoir la surprise d'un grand explorateur se transformant en Vatel ; d'un de ces hommes qui sacrifient leur temps, leur vie même, dans l'intérêt de la science, tordant le cou à une volaille, la plumant dans toutes les règles de l'art culinaire ; et fricassant de ses mains un plat de sa façon ; M. J. de Brazza enfin, nous préparant, à quatre mille lieues de notre patrie, un poulet sauce madère !

Si je me suis un peu étendu sur l'excellent repas que me fit faire le frère du chef de l'expédition française, c'est que, quelques jours plus tard, je devais être la victime de ce fameux M. Saulez, qui n'en était pas à ses coups d'essai en fait de grossièreté et d'intolérance.

M. Burtau me remit de sa part une caisse avec cette désignation qui me fit bondir de joie : « *Conserves alimentaires.* »

J'avais été, depuis si longtemps privé de ce genre d'aliments, que je ne voulus pas retarder, d'une minute, l'ouverture de la caisse.

Des « *conserves alimentaires* » ! pensez donc ! c'était pour moi ce que furent pour les Hébreux, la manne dans le désert, l'arbre à pain pour Robinson Crusoë dans son île.

Je fis donc immédiatement voler le couvercle de la caisse et j'acquis la conviction que M. Saulez avait voulu me jouer un mauvais tour, une *fumisterie,* comme on dit dans le langage imaginé de Paris, ou qu'il était devenu subitement fou.

La caisse contenait des couteaux, des fétiches grossièrement taillés, quelques curiosités diverses du pays et... un crâne de nègre !!!

Voilà ce que l'extravagant fils de la perfide Albion appelait des « conserves alimentaires. »

Je ripostai à l'envoi par une lettre dans laquelle je demandais à ce monsieur s'il se figurait avoir affaire à des avaleurs de sabres de place publique ou à des cannibales du Haut-Congo.

La réponse de M. Saulez ne se fit pas attendre. Il m'enjoignait l'ordre de lui faire parvenir à Léopoldville mon contrat passé avec le Comité.

Naturellement, je n'avais pas d'ordre à recevoir de lui, et je refusai ce qu'il me demandait.

Il paraît qu'il s'emporta contre moi avec une violence extrême, en criant qu'à mon passage à Léopoldville pour retourner en Europe, il me ferait bâtonner d'importance.

On nous avait annoncé l'arrivée prochaine du colonel Winton qui, effectivement débarquait dans les premiers jours de juin. Il arrivait à Léopoldville avec tout son état-major juste pour assister à l'inauguration du steamer des missionnaires Baptistes, auquel les ouvriers mettaient la dernière main.

Les moindres solennités acquièrent une grande importance dans ces pays lointains, aussi ne doit-on pas s'étonner que je consigne ici, comme dans un journal de voyages, certains petits évènements qui nous ont réjouis pendant quelques instants.

Le steamer lancé, — on lui donna le nom de « *Peace* » (paix) — entreprit immédiatement le voyage de M' Suata, ayant à son bord, outre le nouveau chef, MM. Comber et Grenfell de la mission anglaise, mon ami Pagels, M. Gill, — un jeune Anglais — et une cinquantaine de noirs.

L'arrivée de M. Winton devait avoir une grande influence dans les relations entre les membres des deux expéditions. Le colonel, à son retour à Gautschou, eut avec M. de Brazza, une audience d'où sortit une entente. Il fut convenu que chacun des deux chefs accepterait la délimitation des territoires, et qu'on resterait ainsi dans le *statu quo* jusqu'à ce que de nouvelles instructions fussent envoyées par les Gouvernements européens.

Cette convention mit fin aux sourdes hostilités qui auraient pu devenir également funestes aux deux expéditions.

Par suite de cet armistice, — ce n'était pas encore la paix définitive, — le poste de M' Suata devenait difficile à conserver.

Je fus donc averti par le colonel de Winton d'avoir à me tenir prêt à partir. Je devais, cependant, revoir, avant mon départ, M. de Brazza, qui, en compagnie de M. Pécile, fut obligé de chercher à M' Suata un refuge en attendant la fin de ces orages, si fréquents dans ces latitudes, pendant la saison des pluies.

J'éprouvais, je l'avoue, quelque regret de quitter ma station; mais le capitaine Hansens qui revenait des Falls, me fit un tableau si séduisant de cet établissement, en me recommandant de faire mes préparatifs pour aller renforcer à Bangala le brave lieutenant Coquilhat qui, avec sa petite troupe, tenait si énergiquement tête à tous les événements, — que je me pris à souhaiter de me mettre en route, le plus tôt possible.

Je n'avais, du reste, plus qu'à attendre l'arrivée de quelques Housas que je devais emmener avec moi chez les cannibales.

Mais il était écrit que je passerais encore par des émotions de genres bien différents, avant de quitter M'Suata.

Le 6 août, je fus réveillé en sursaut par des détonations successives.

Ce n'était pas assurément, pensai-je, pour fêter notre départ qu'on fait ainsi une consommation de poudre.

Je sortis immédiatement pour connaître le motif de toute cette fusillade et je me trouvai en présence d'un superbe lion. Le roi des forêts et des déserts, se promenait lentement, confit dans une imposante gravité, comme s'il eut eu le plus profond dédain pour les chasseurs qui l'avaient pris pour cible.

Il secouait sa puissante crinière et battait de sa queue ses flancs qu'avaient effleuré les balles.

A ma vue, comme si, chef lui-même, il eut voulu rendre hommage à un autre chef, il poussa un long rugissement et s'élança, en bonds formidables, dans la direction de la forêt.

Vous voyez d'ici l'ébahissement des indigènes qui, assurément, durent prendre pour un homme surnaturel, celui qui avait le pouvoir de mettre en fuite, par le fait seul de sa présence, les lions africains.

Je devais malheureusement perdre bientôt tout mon prestige de dompteur d'animaux féroces.

Il avait été décidé que le dimanche suivant on ferait une chasse à l'hippopotame. Nous partîmes donc de bonne heure, toujours avec

mon fidèle Ali-Ben-Djouma ; deux autres zanzibarites nous accompagnaient pour diriger la pirogue.

Nous voici sur le fleuve. Point n'est besoin ici, d'attendre le gibier comme le fait le chasseur d'Europe. Il y a assurément plus d'hippopotames dans le Congo qu'on ne rencontre de lapins dans nos garennes.

Un de ces monstrueux amphibies à l'air si paterne avec ses deux gros yeux doux à fleur de tête, se présente. Immédiatement Ali, toujours pressé l'ajuste, tire et le blesse.

Il fallait voir alors avec quelle fureur l'animal nagea, pour atteindre la pirogue. Il poussait des mugissements où se définissaient à la fois la colère et la douleur.

Maître, à vous ! me cria le Zanzibarite en rechargeant son arme.

Mon coup part ; mais l'hippopotame n'a qu'une blessure de plus.

Que faire ? Il avance le muffle hors de l'eau bavant une écume sanguinolente ; ses yeux sont injectés.

En ce moment je ne vois plus rien. D'un coup de tête, l'animal provoque un énorme jaillissement d'eau qui nous inonde. En même temps il avait fait chavirer la pirogue, et nous voici dans l'eau.

J'avais perdu mon casque et mon fusil. Qui sait, j'allais peut-être me noyer, car je luttais désespérément pour gagner le bord, suivis par les deux Zanzibarites qui ne nageaient que très médiocrement.

Pendant ce temps, Ali, qui est passé pour maître en natation, d'un mouvement habile avait retourné l'embarcation qui flottait la quille en l'air.

Enfin, nous touchâmes terre, épuisés mais surtout très penauds. Nous avions donné le lamentable spectacle de chasseurs obligés de fuir devant le gibier qu'ils ont blessé mortellement.

En effet, les indigènes trouvèrent, le lendemain, notre hippopotame qui était allé mourir à quelque distance en aval du fleuve.

Le chef Gobila se régala, paraît-il, du meilleur morceau, abandonnant le reste à ses subordonnés qui, très friands, de la chair de l'amphibie dansèrent de joie de la bonne aubaine qui leur arrivait.

Le 25, je quittai définitivement M'Suata, pour aller dans des contrées nouvelles, où je devais me trouver au milieu des Cannibales

Il est évident que les querelles entre les deux expéditions n'ont pas contribué à améliorer la situation politique ni le commerce.

Au début de l'entreprise, l'Association internationale ignorait que le second voyage de M. de Brazza avait un but tout autre que scienti-

fique, d'autant plus que le Comité de l'Association internationale africaine, présidée par le roi des Belges, lui avait alloué une somme de quarante mille francs pour son expédition, somme qui vient, d'ailleurs, d'être remboursée par la France.

Aussi quelle ne fut pas la surprise de M. Stanley, en arrivant à Stanley-Pool, de voir le drapeau français arboré à l'endroit qu'on s'était empressé d'appeler Brazzaville (bien que toute installation y fît complètement défaut) et d'entendre parler d'un traité conclu entre Makoko et M. de Brazza!

Que faire? On se voyait tout à coup barrer le chemin. Comment sortir de cette impasse?

Sachant que les ressources pécuniaires de M. de Brazza étaient très limitées, M. Stanley, qui avait à sa disposition des sommes considérables, commença par combler de riches présents tous les chefs des environs, afin de s'assurer leur concours. Puis, il s'agissait de faire croire en Europe que le traité de Makoko n'avait aucune importance; de là le bruit qui courut que le vieux chef avait été détrôné et que son neveu Pokontaba était monté sur le trône comme successeur du vieux roi, ainsi que les Européens appellent les chefs.

Dans le fait, les grands chefs au Congo n'ont aucune autorité les uns sur les autres. Ce sont plutôt des conseillers qu'on écoute volontiers, mais qui en réalité n'ont pas le pouvoir d'imposer leur volonté. De là, partout au Congo, le manque de soldats pour faire respecter les ordres d'un grand chef. Malgré le respect qu'on lui témoigne, ses inférieurs n'en font pas moins à leur tête. Au reste, la supériorité du souverain consiste que dans le plus ou moins de richesses qu'il possède en fait de femmes, d'esclaves et de marchandises. Aussi, depuis l'arrivée de l'expédition internationale dans ces contrées, l'influence de Gobila a-t-elle de beaucoup surpassé celle de Pokontaba et de Makoko, bien que M. de Brazza ait très énergiquement su tancer ce dernier.

Pokontaba, voyant que les présents de M. Stanley étaient beaucoup plus nombreux que ceux du chef de l'expédition française, se déclara très sérieusement pour l'association du moins pendant quelque temps.

Il est bon d'ajouter ici que pour le nègre la valeur du présent consiste plutôt dans la quantité que dans la qualité.

Des distributions considérables d'étoffes et de divers articles européens faites dans toutes la contrée entre Boloba et Pool rendaient le nom de M. Stanley tellement populaire, que M. de Brazza me disait un jour dans un moment de découragement :

Que puis-je faire contre tout cela, avec mes faibles ressources !

Il avait raison, car il connaissait la rapacité des indigènes qui n'apprécient un homme que d'après la quantité des cadeaux qu'ils en reçoivent. Aussi, reconnaissant l'impossibilité de rivaliser sous ce rapport avec M. Stanley, le chef de l'expédition française se contenta-t-il de concentrer toutes les ressources pour combler Makoko de présents et pouvoir au moins compter sur lui.

Le résultat de toutes ces largesses fut de faire augmenter considérablement le prix des marchandises dans le pays. L'avidité des indigènes ne connut plus de bornes, et nous nous vîmes littéralement écorchés.

Toutes ces manœuvres diplomatiques étaient employées en prévision de dispositions pacifiques de la part de M. de Brazza, mais d'un autre côté, le comité belge, dans le cas où la bonne harmonie eût cessé d'exister entre les deux expéditions, s'était muni de douze canons Krupp, avait enrôlé quelques centaines de soldats noirs de la Côte-d'or et une grande quantité d'officiers étrangers, anglais et suédois pour les commander.

Heureusement que la sagesse de M. de Brazza rendit superflus ces préparatifs guerriers, et que les indigènes n'eurent pas le triste spectacle de luttes entre européens sur leur territoire.

Pendant son voyage aux Stanley-Falls (août 1883 - janvier 1884), M. Stanley, qui ignorait ce que faisait à cette époque l'expédition française, était très pressé de redescendre le fleuve, craignant que M. de Brazza n'eût comme dans son second voyage, fondé une foule de petits postes et n'y eut planté le drapeau tricolore. Mais les difficultés presque insurmontables du passage de l'Ougoué empêchaient le chef de l'expédition française de se porter en avant. Aussi, dans ce troisième voyage trouva-t-il partout le drapeau du Comité international flottant sur une quantité de stations nouvellement créées par M. Stanley.

Quelle diplomatie, quelle intelligence et surtout quelle patience Brazza ne dut-il pas déployer pour atteindre le but qu'il se proposait. Car s'il faut convenir que M. Stanley s'est montré beaucoup plus grand comme explorateur que son concurrent français, ce dernier, en revanche, a révélé des qualités bien supérieures comme chef et organisateur de son expédition. Je n'entends pas dire par là que M. Stanley ait manqué de capacité ; il a au contraire fait preuve d'une très grande habileté, mais il a eu peut-être un peu trop de confiance en son propre

mérite. D'ailleurs, ainsi que nous l'avons déjà dit, il avait à sa disposition des sommes considérables, tandis que M. de Brazza, presque dénué de tout moyen d'action, avait en outre à lutter contre les difficultés d'une route (l'Ougoué) beaucoup moins praticable que celle du Bas-Congo.

Quelque temps avant l'arrivée de M. de Brazza au Congo, M. Stanley quittait le pays, se déchargeant sur M. Saulez du soin difficile de protéger les intérêts du Comité pendant l'absence du chef de l'expédition.

Heureusement que toutes ces complications diplomatiques furent définitivement réglées par le Congrès de Berlin, et qu'une fois leurs attributions respectives nettement définies, les missions purent se développer avec un succès toujours croissant.

QUINZE MOIS CHEZ LES CANNIBALES DU HAUT-CONGO.

Nous voici donc en route pour Bangala. De Quamouth à Tjoumberi le lit du fleuve conserve la même largeur, mais à ce dernier endroit, il s'élargit brusquement et forme une vaste baie parsemée d'îles plus ou moins grandes et couvertes de palmiers. Par contre, les montagnes s'abaissent de plus en plus sur les deux rives, et le pays semble se couvrir de forêts impénétrables qui ne finissent que sur les bords mêmes du Congo où de nombreux villages s'élèvent sur de petites éminences. A chaque instant, surgissent de nouvelles îles couvertes d'une luxuriante végétation. L'ensemble de ce paysage est vraiment grandiose.

Dans toutes les parties inhabitées, et elles sont immenses, l'aspect du pays ne varie pas : toujours des forêts de haute futaie, au milieu desquelles s'entrelacent mille autres végétaux et arbrisseaux qui envahissent jusqu'aux extrêmes limites des berges du fleuve, ce qui rend l'abordage non seulement très difficile, mais assez dangereux.

Sur les points habités, au contraire, on distingue fréquemment des trouées plus ou moins étendues dans la forêt. Ce sont des parties que les indigènes ont défrichées et qu'ils cultivent. C'est là aussi qu'ils

élèvent leurs villages à l'abri des plus gros arbres restés debout, et qui les protègent souvent contre la violence des orages.

On peut toujours reconnaître qu'on approche d'un de ces campements grâce aux petites cultures de manioc, de maïs, de patates, de cannes à sucre et autres, que l'on entrevoit dans le lointain, mais surtout au gracieux feuillage des bananiers et des palmiers que l'indigène ne manque jamais de planter autour de ses cases.

Les bananiers, dans cette partie du Congo, atteignent de très grandes proportions ; ils ne sont jamais aussi vigoureux sur aucun point du Bas-Congo.

Le fleuve a deux crues régulières par an ; l'une au mois d'avril, l'autre au mois d'octobre. Chaque fois, les eaux montent sans interruption pendant un mois, puis se mettent à baisser et restent stationnaires jusqu'à la prochaine crue.

Dans la partie équatoriale du Congo, les pluies sont assez fréquentes et très fortes ; on en peut compter une moyenne tous les quatre jours, et cela pendant neuf à dix mois. En général, elles ne sont pas de longue durée, mais très abondantes, toujours accompagnées de violents orages, et souvent de terribles coups de vent qui renversent tout sur leur passage.

Ces pluies entretiennent dans le sol une fraîcheur constante, et c'est à cette fraîcheur, joint à la chaleur et à la qualité exceptionnelle du sol qu'est due la puissante végétation de ce magnifique pays.

Quelques européens prétendent avoir trouvé dans ces forêts du café et de la vanille à l'état sauvage, mais celà ne peut être qu'une exception. Ce qu'il y a de certain, c'est que tous les spécimens de la riche végétation intertropicale pourraient être obtenus avec le plus grand succès dans cette partie du Congo.

Outre les petites cultures ordinaires auxquelles les indigènes s'adonnent un peu partout, on distingue aussi des plantations de tabac. Le pays qui s'étend entre M'Suata et Bolobo est réputé pour en produire d'excellent. Toutefois, c'est à Loukoulela que se récolte celui dont la qualité est fort supérieure. J'ai souvent entendu dire qu'il peut être comparé au meilleur Havane.

Les naturels ont l'habitude de rouler les feuilles de tabac en carottes et c'est sous cette forme seulement qu'il est accepté dans le pays. Avant d'être consommé, il doit, en outre, subir certaines manipulations qui, ainsi que tous les autres soins du ménage, incombent aux femmes. Mais la préparation du tabac à fumer, destiné au maître de la maison,

est plus spécialement réservée à la femme favorite. Il est probable que cette dernière apporte toute son attention à ce petit travail qui doit contribuer à lui mériter les bonnes grâces de son seigneur.

Après trois jours de navigation, nous arrivâmes à Bolobo, situé sur une hauteur où se terminent les chaînes des montagnes qui dominent le Congo. Le pays à partir de cet endroit devient extrêmement plat.

La station se composait de trois maisons en terre glaise, dont une servait d'habitation aux deux blancs, les lieutenants Liebrechts et Vannerus, et les deux autres à loger les visiteurs En construisant ces demeures, le chef du poste avait peut-être pensé qu'elles serviraient à recevoir des Lilliputiens, car, pour ma part, j'eus toutes les peines du monde à m'y remuer.

Le paysage était égayé par d'immenses plantations parfaitement entretenues mais où les légumes européens brillaient par leur absence. Le bétail, assez abondant, se composait principalement de chèvres qui tous les matins fournissaient du lait pour le café des blancs.

L'habile commandant de la station, le lieutenant Liebrechts, venait de terminer une guerre sérieuse avec les indigènes auxquels il avait brûlé deux villages.

Pour conclure la paix, il avait exigé d'eux 2,000 mitakos d'Ibaka, chef supérieur du pays.

Voici, en peu de mots, quelle avait été la cause de cette prise d'armes.

Quelques-uns de nos Zanzibarites étaient occupés à abattre des arbres sur la lisière de la station, lorsque les indigènes de l'endroit, les voyant, malgré leurs protestations, continuer leur travail, recoururent aux moyens violents. Des coups de feu s'en suivirent et la guerre fut déclarée.

Nos hommes retournèrent immédiatement à la station où les deux officiers se préparèrent à l'attaque et le canon Krupp fut dirigé sur la case d'Ibaka. Les Housas, toujours impétueux au combat, jetèrent leurs fusils et se précipitèrent sur leurs ennemis à coups de couteau. Deux indigènes périrent dans la mêlée.

Le lieutenant Liebrechts nous reçut avec la plus aimable cordialité et nous passâmes une journée charmante dans cette station si prospère et si intelligemment dirigée. La discipline était parfaite, mais aussi à quel prix. Il paraît qu'à la moindre petite infraction le nègre recevait pour le moins cinquante coups de bâton !...

La station de Bolobo se trouve à 2, 13 de latitude sud de l'Equateur. Ici, l'on a déjà quitté les peuplades paisibles et l'on arrive chez les Ba-Yansis, race infiniment plus sauvage, très belliqueuse, mais recherchant cependant toutes les occasions de trafiquer.

En amont de Bolobo, les bords du Congo deviennent de plus en plus plats ; les montagnes finissent par disparaître complètement ; le fleuve s'élargit d'une manière extraordinaire et se couvre d'une quantité d'îles.

L'aspect du pays ne change presque plus jusqu'à Arouimi où les montagnes recommencent.

Le lendemain, nous partîmes de Bolobo pour nous rendre à la station de Loukoulela où le fleuve s'élargit de nouveau ; ses eaux, jaunâtres comme du café au lait, roulent en quelque sorte sans bruit ; on n'entend ni le clapotement de la vague contre la rive, ni le rejaillissement de l'écume contre les bancs de sable. L'air est calme, étouffant. Il nous semble parcourir le royaume de la mort.

Pendant les deux premières journées tout alla bien, mais la troisième fut marquée par une aventure assez singulière. Nous étions au milieu du fleuve, c'est-à-dire à une assez grande distance des rives ; nous filions bien, et tout était tranquille à bord, lorsque soudain nous sentons notre petit vapeur soulevé hors de l'eau et osciller de façon à nous faire craindre de chavirer en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Heureusement que nous en fûmes quittes pour la peur, car nous aurions fort bien pu nous trouver en très grand danger.

Voici ce qui était arrivé : Un hippopotame avait eu la malencontreuse idée de monter à la surface de l'eau juste au moment où passait notre chaloupe ; cette dernière s'était ainsi trouvée presque entièrement à sec sur le dos du monstre et menacée d'être submergée. Par bonheur l'hippopotame ne comprenant sans doute rien lui-même à ce qui se passait, avait jugé prudent de regagner promptement le fond du fleuve.

Nous nous retrouvâmes donc à flot ; mais avec de telles avaries à la coque de notre navire, qu'il nous fallut gagner au plus vite la rive pour éviter de couler bas.

Malgré toute la diligence que nous fîmes, nous dûmes, avant de toucher terre, sauter à l'eau, pousser nous même notre chaloupe et réunir tous nos efforts pour la hisser sur un point où elle se trouvât hors de danger.

L'accident était très grave. Nous employâmes un jour entier à le ré-

parer de notre mieux, sans toutefois pouvoir, faute des outils nécessaires, arriver à boucher hermétiquement la voie d'eau qui s'était produite. Nous reprîmes néanmoins notre route, et deux jours après nous arrivâmes enfin à Lonkoulela après un voyage des plus pénibles et des plus émouvants ; car l'eau envahissait la chaudière d'une façon alarmante, nous avions dû pomper tout le temps sans désemparer.

La station de Loukoulela ne peut être comparée à celle de Bolobo. La fragilité inouie des constructions nous faisait craindre à tout moment quelque catastrophe Les jardins et les plantations y manquaient absolument. Le bétail n'y était probablement aussi peu nombreux que pour épargner de l'embarras et du travail au chef de la station.

Nous fîmes immédiatement mettre notre bateau à terre pour le faire réparer. Nous avions heureusement un mécanicien très capable qui, aidé par nos hommes, réussit en deux jours à faciliter notre départ.

La station de Loukoulela, située à 1,7° de latitude sud de l'Équateur est un endroit très fertile et où, dit-on, on trouve du café croissant à l'état sauvage.

Quelques jours avant notre arrivée, un jeune Anglais nommé Kays, avait été tué dans des circonstances effroyables par un buffle. Parti pour la chasse et s'étant trouvé en face de cet animal, il lui avait tiré un coup de fusil, l'avait manqué ou peut-être blessé d'une façon insignifiante. La bête. furieuse, s'étant précipitée sur le chasseur qui avaît eu l'imprudence de sortir sans cartouches. L'infortuné, ne pouvant plus tirer sur l'animal qui fondait sur lui, avait été enlevé sur ses cornes et lancé en l'air à plusieurs reprises jusqu'à ce que son corps inanimé et affreusement meurtri retombât sur le sol.

Nous nous remîmes en route après nous être arrêtés deux jours à Loukoulela, et le lendemain nous arrivâmes au village de N'Gombi. Le capitaine Hansens avait installé sur ce point un poste gardé par trois Housas. A cette époque, le Comité avait l'intention d'y établir une station, mais ce projet fut plus tard abandonné. Ici se trouve une réunion de plusieurs villages habités par les Bayansis qui demeurent dans des maisons bien bâties quoique basses, et alignées en rues.

Près de cet endroit est situé Irebou, où la petite rivière de Mantoumba vient se jeter dans le Congo. C'est encore là un marché très considérable par le trafic qui s'y fait. Nous profitons d'une halte de deux heures pour descendre à terre et regarder de près les habitants qui nous paraissent bien sauvages.

La première chose qui nous frappe, c'est la construction des cases

exclusivement faites en bambou. Elles sont ici plus grandes et bien plus pauvres qu'en aval. Les toits ne sont plus recouverts d'herbes sèches. mais de branches de palmiers tressées et posées sur des petits pieux.

Nous nous approchons de deux femmes dont l'une porte sous le bras un enfant entièrement nu et en traîne un autre par le cou. Sa compagne écarquille ses yeux louches, s'essuye le nez avec la main, et s'enfuyant à toutes jambes, va se cacher derrière un arbre d'où elle nous regarde comme une bête à son gîte, toute prête à fuir plus loin à l'approche du chasseur.

Nous jetons en passant un coup d'œil dans sa demeure. Une horrible odeur de poisson pourri nous monte au nez, car, chose bizarre, la plupart des indigènes ont l'habitude de laisser pourrir un peu le poisson avant de le fumer. Dans l'intérieur se trouvent des armes, des tambours et quelques chaises appartenant au maître de la case. A notre vue, il sort et nous apporte un verre de vin de palme. Mais à ce moment, le capitaine du bâteau nous rappelle, ce qui nous oblige à nous retirer immédiatement.

Trois heures après nous campons pour faire du bois. La nuit est chaude, l'atmosphère étouffante ; la masse d'eau qui nous avoisine ne nous envoie aucune fraîcheur. Le thermomètre ne descend cette nuit qu'à 26 degrés Ocleius.

De bonne heure le matin, nous nous remettons en route, et vers une heure, nous atteignens la station de l'Equateur, — (Oukouti) « *la station-modèle de tout le Congo* » — d'après M. Stanley, et créée par le lieutenant Van Gèle qui, avec rien, a su faire des installations, non seulement agréables à l'œil, mais réellement confortables et on ne peut mieux comprises sous tous les rapports.

Des plantations variées et déjà avancées montrent ce que peut obtenir un homme actif et intelligent. Et, pour embellir davantage le séjour de la « *Station-Modèle* », ce beau fils de Mars avait formé pour les blancs un harem composé des femmes dont M. Stanley lui avait fait présent. Il était convenu avec son camarade, le lieutenant Coquilhat que celle de ces dames qui enfreindrait la défense de se montrer autre part que dans l'étroite enceinte de 30 mètres environ qui lui était assignée recevrait une volée de coups de bâton par celui d'entre eux qui la surprendrait.

Cette station occupe un site charmant au milieu d'un groupe important de villages indigènes dominant l'embouchure de la rivière Rouki. Une forte palissade l'entoure et la défend de tous les côtés. A cette

époque, du reste, les relations avec les indigènes étaient redevenues des plus amicales par suite de la mort d'Ikengé qui nous était hostile.

Sur les deux rives du Congo, entre le Pool et la station de l'Equateur, la boisson ordinaire des indigènes et celle qu'ils préfèrent, est une espèce de bière qu'ils obtiennent en faisant macérer et fermenter de la canne à sucre dans de l'eau exposée au soleil.

A partir de la station de l'Equateur, et dans tout le reste du Haut-Congo, sauf à Bangala, la boisson favorite est ce qu'on appelle le vin de palme. C'est une boisson fraîche, douce et fort agréable en somme. L'indigène se la procure de la manière suivante. Il grimpe au haut d'un palmier, pratique une forte incision dans la couronne de l'arbre, puis place une calebasse au-dessous de cette incision d'où découle goutte à goutte la liqueur qu'il va recueillir de bonne heure le lendemain matin.

A notre arrivée, M. Van Gèle nous offrit de cette boisson dont la meilleure est apportée des îles voisines. Selon la provenance, le goût rappelle tantôt la bière, tantôt le vin de Champagne.

Nous étions occupés à nous rafraîchir lorsque nous vîmes entrer le mécanicien du steamer poussant des cris et s'arrachant les cheveux de désespoir. — On venait de lui voler dans sa chambre une caisse contenant entr'autres objets, cinq livres sterling, des vêtements et les instruments de sa profession. Malgré les recherches les plus diligentes, il fut impossible de trouver le voleur.

A partir d'Oukouti, le pays est complètement inhabité ; on ne retrouve des indigènes qu'à la hauteur de Roulanga, sur la rive gauche, et de Bongata, sur la rive droite. On arrive alors chez les peuplades cannibales très friandes de chair humaine. Jusqu'ici les indigènes ont presque toujours construit leurs villages sur les bords mêmes du Congo élevés du reste en général à une hauteur de plusieurs mètres au-dessus du niveau du fleuve. Dans l'intérieur, le pays s'abaisse de plus en plus et devient marécageux ; il y a même toutes les raisons de supposer qu'il ne consiste qu'en grands marécages inaccessibles pour qui que ce soit.

Près de Bangala, le Congo qui vient de l'Est-Nord-Est, change brusquement de direction et coule vers le Sud-Ouest. La largeur de ce fleuve, qui, en amont et en aval, est très considérable, se rétrécit alors énormément ; elle a cependant encore de 7,000 à 7,500 mètres, mais plus haut elle atteint dans certains endroits jusqu'à quarante kilomètres. Ainsi relativement resserré le courant est assez fort et peut

donner environ trois nœuds et demi à l'heure. Il est, à chaque instant, contrarié par les nombreuses îles qui s'élèvent partout sur le fleuve, îles souvent assez grandes mais presque toujours submergées pendant la saison des crues. Les serpents y abondent, notamment le Boa-constrictor ; il arrive très souvent que l'on voit les indigènes revenir de ces parages munis de ce genre de butin. La chair de cet animal est une nourriture assez recherchée par les noirs qui la font cuire dans de l'huile de palme.

Pendant la journée, les crocodiles aiment aussi à se reposer dans ces lieux solitaires. Il n'est pas rare de voir ces horribles sauriens garnir les rives du fleuve et se précipiter dans l'eau au moindre bruit qui vient interrompre leur paresseux sommeil.

La profondeur du Congo au moment des crues est de vingt à vingt-deux mètres au milieu du fleuve ; elle diminue considérablement après et n'a plus que de dix à douze mètres La couleur de l'eau est constamment d'un brun café au lait et sa température, presque toujours égale, varie de 20 à 25 degrès centigrades.

Le climat de ces régions est bien meilleur qu'au Bas-Congo. A l'ombre on compte ordinairement de 27 à 30 degrés, et au soleil de 35 à 37° au milieu de la journée, c'est-à-dire de 1 à 3 heures. Cependant, il arrive parfois, mais cela rarement, que le thermomètre marque de 41 à 44°.

Quelque intense que soit cette chaleur on en souffre moins qu'en Europe. Cela tient à plusieurs causes. D'abord, vêtu en conséquence, on ne sort jamais au milieu de la journée ; d'autre part une brise rafraîchissante aide à supporter cette température élevée. Puis des nuits magnifiques nous offrent le spectacle d'innombrables étoiles bien plus brillantes que dans nos pays, spectacle dont le calme complet invite à un repos que les fatigues de la journée ont rendu bien nécessaire. Parfois, les rugissements éloignés des bêtes fauves qui se tiennent à une distance respectueuse des habitations, viennet troubler ce silence, ou bien les moustiques se liguent contre notre tranquillité ; mais on finit par s'habituer à ces petites misères et à dormir aussi profondément que dans un bon lit d'une chambre d'hôtel en Suisse.

TH. WESTMARK.

Lille Imp. L. Danel.

DT 646 .W37 1887 C.1
Trois ans au Congo :
Stanford University Libraries
3 6105 039 489 260

DATE DUE			

STANFORD UNIVERSITY LIBRA
STANFORD, CALIFORNIA 943(